ORI
Fo 060
Int/Act
47120

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

ACTES

DU

SIXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES,

tenu en 1883 a Leide.

47120

PREMIÈRE PARTIE.

COMPTE-RENDU DES SÉANCES.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY.

LEIDE,
E. J. BRILL.
1884.

Fr 0 60
Int/Act
47120

00047120

Imprimerie de E. J. BRILL à Leide.

PRÉFACE.

Des circonstances indépendantes de la volonté du Comité de permanence ont retardé de quelques mois l'impression du compte-rendu. Les matériaux qui m'ont servi à le composer ont été les Bulletins et le peu qui restait des procès-verbaux des séances des sections dressés par MM. les secrétaires, quelques articles sur le Congrès, surtout ceux de M. Clermont Ganneau dans le Journal Officiel et de M. Dyserinck dans le »Nieuwe Rotterdamsche Courant", enfin une correspondance volumineuse échangée par mes co-membres du Comité et par moi-même avec tous ceux qui avaient pris part aux discussions. Malgré mes efforts pour donner un compte-rendu fidèle et complet, on découvrira peut-être des inexactitudes et des omissions. Je compte sur l'indulgence des membres.

Les Mémoires lus ou présentés au Congrès sont déjà imprimés pour une bonne part, mais la fécondité des auteurs a été si grande, notamment dans la première et dans la deuxième section, qu'il nous faudra bien encore quelques mois avant de pouvoir faire parvenir aux membres les Actes complets du Congrès.

M. Chavannes, qui, pendant la semaine du Congrès, a bien voulu se charger de la rédaction des Bulletins, a eu l'obligeance de lire une épreuve de mon travail et d'y faire les corrections nécessaires. Je le prie d'accepter pour cela, de la part du Comité entier et en particulier de la mienne, l'expression de notre vive reconnaissance.

Leide 4 Juillet 1884. DE GOEJE.

UITNOODIGING TOT HET CONGRES.

In de slotzitting van het vijfde internationale Congres van Orientalisten te Berlijn, 17 September 1881, werd besloten dat het zesde Congres te Leiden zou plaats hebben in het jaar 1884, en werd eene Commissie van te Leiden wonende Orientalisten benoemd tot regeling van het Congres. Met het oog op de internationale koloniale tentoonstelling, die in 1883 te Amsterdam zal worden gehouden, is met goedkeuring der Regeering en in overleg met het bestuur van het vijfde Congres te Berlijn naderhand besloten, dat het zesde Congres reeds in 1883, en wel tegen 10—15 September zal saamgeroepen worden. Tot de te Berlijn benoemde Commissie zijn nog eenige leden toegetreden, vooral met het oog daarop, dat bij dit Congres de Polynesische talen en volken eene voorname plaats zullen moeten innemen.

Wij hebben thans de eer U uit te noodigen tot

het zesde internationale Congres der Orientalisten
10—15 September 1883.

Het lidmaatschap en daarmede het recht op de werken van het Congres wordt verkregen door betaling van 6 Gulden Ned. Courant. Men wordt verzocht zich aan te melden bij den heer Dr. W. PLEYTE te Leiden, met toezending van de bijdrage, nauwkeurige opgave van adres, en zoo mogelijk bericht of men het Congres zelf denkt bij te wonen. De bewijzen van lidmaatschap zullen aan de deelnemers tijdig worden toegezonden.

Spoedige aanmelding zal der Commissie zeer aangenaam zijn, daar te Leiden buitengewone maatregelen moeten genomen worden

voor eene goede huisvesting der leden. De Commissie vraagt dringend dat men de aangifte niet tot na 1 Augustus uitstelle.

Allen die op het Congres voordrachten wenschen te houden, mededeelingen of vragen aan het Congres wenschen te richten, of op eenigerlei wijze het doel daarvan willen bevorderen, worden uitgenoodigd, uiterlijk vóór 1 Aug. aan een der twee Secretarissen daarvan mededeeling te doen.

Aan het Congres zal eene kleine letterkundige tentoonstelling van kostbare handschriften, boeken enz. verbonden zijn. Inzendingen daarvoor zullen gaarne ontvangen worden.

De Commissie hoopt dat belangstellenden in Oostersche studiën, die deze circulaire niet ontvangen, maar daarvan eerst uit de tweede hand kennis krijgen, dit zullen willen toeschrijven hetzij aan eene vergissing in het adres, hetzij aan een onwillekeurig verzuim, waarvoor de Commissie reeds bij voorbaat verschooning vraagt.

Leiden, Januari 1883.

De Commissie tot regeling van het Congres,

R. Dozy, Voorzitter.	W. Pleyte, Penningmeester.
M. J. de Goeje, 1e Secret.	J. Pijnappel.
H. Kern.	G. Schlegel.
A. Kuenen, Vice-Voorzitter.	L. Serrurier.
J. P. N. Land.	C. P. Tiele, 2e Secret.
C. Leemans.	P. J. Veth.
P. A. van der Lith.	A. C. Vreede.
H. Oort.	T. C. L. Wijnmalen.

CIRCULAIRE D'INVITATION AU CONGRÈS.

Dans sa séance de clôture, le 17 septembre 1881, le cinquième congrès international des Orientalistes, réuni à Berlin, a décidé que le sixième congrès aurait lieu à Leide en 1884. En même temps il a nommé, pour organiser ce congrès, une commission d'orientalistes

résidant à Leide. Vu, cependant, qu'il y aura en 1883 à Amsterdam une exposition coloniale internationale, on a décidé, après avoir obtenu l'approbation du gouvernement des Pays-Bas et avoir consulté le bureau du congrès précédent, d'avancer d'un an la convocation du sixième congrès. Ce congrès se réunira donc à Leide en 1883. Il durera du 10 au 15 septembre. Eu égard surtout à l'importance que les langues et les peuples de la Polynésie sont destinés à y avoir, la commission s'est complétée par l'adjonction de quelques membres.

En conséquence nous avons l'honneur de vous inviter à prendre part au

Sixième Congrès International des Orientalistes
du 10 au 15 septembre 1883.

La qualité de membre s'acquiert, en même temps que le droit de recevoir les publications du congrès, par le payement d'une somme de 6 florins hollandais. Pour l'inscription, on est prié de s'adresser à M. W. PLEYTE, docteur ès lettres, à Leide, à qui on fera parvenir le montant de la cotisation (p. e. par mandat postal). On voudra bien ajouter son adresse exacte et annoncer si on a l'intention de prendre part en personne au congrès. Les cartes de membre seront expédiées en temps utile.

La commission vous prie instamment de lui signifier votre adhésion de bonne heure, en tout cas avant le premier août. Cette mesure est importante en raison des arrangements extraordinaires qu'il faudra prendre à Leide afin d'assurer de bons logis aux membres du congrès.

Les personnes qui se proposent de traiter quelque sujet au sein du congrès, ou qui ont des communications ou des questions à lui adresser, ou bien encore qui veulent de toute autre manière concourir activement à lui faire atteindre son but, sont priées de faire connaître leur intention à l'un des deux secrétaires, avant le premier août au plus tard.

A l'occasion du congrès il y aura une petite exposition de produits curieux de la littérature, manuscrits, livres précieux, etc. Les envois pour cette exposition seront accueillis avec reconnaissance.

Nous prions tous les amis de l'Orient qui n'auraient eu connais-

sance de cette circulaire que de seconde main, de supposer soit une erreur d'adresse, soit un oubli involontaire de la part du comité, et de vouloir bien la considérer comme adressée à eux aussi.

Leide Janvier 1883.

La Commission d'organisation du congrès,

R. Dozy, Président.
M. J. de Goeje, 1er Secrét.
H. Kern.
A. Kuenen, Vice-Président.
J. P. N. Land.
C. Leemans.
P. A. van der Lith.
H. Oort.
W. Pleyte, Caissier.
J. Pijnappel.
G. Schlegel.
L. Serrurier.
C. P. Tiele, 2me Secrétaire.
P. J. Veth.
A. C. Vreede.
T. C. L. Wijnmalen.

LISTE DES MEMBRES DU SIXIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES A LEIDE.

Membres Honoraires.

Sa Majesté Impériale Dom Pedro de Alcàntara, Empereur du Brésil.

Son Excellence J. Heemskerk Az., docteur en droit, Ministre de l'Intérieur.

Son Excellence F. G. van Bloemen Waanders, Ministre des Colonies.

Son Excellence C. Fock, docteur en droit, Commissaire du Roi, Curateur de l'Université de Leide.

Son Excellence L. A. J. W. Baron Sloet van de Beele, docteur en droit, Président du collége des Curateurs de l'Univ. de Leide.

M. J. G. Kist, docteur en droit, Curateur de l'Univ. de Leide.

Son Excellence S. Vissering, docteur en droit, Curateur de l'Univ. de Leide.

M. W. G. de Bruyn Kops, Secrétaire du collége des Curateurs de l'Univ. de Leide.

M. L. M. de Laat de Kanter, Bourgmestre de Leide, Curateur de l'Université.

M. P. J. de Fremery, Échevin de Leide.

M. H. Hartevelt, » » »

M. H. J. Bool, » » »

M. E. Kist, docteur en droit, Secrétaire de Leide.

M. le Docteur P. van Geer, Recteur de l'Université.

M. le Docteur D. Doyer, Secrétaire de l'Université.

M. G. van Tienhoven, docteur en droit, Bourgmestre d'Amsterdam.

Son Excellence C. Pijnacker Hordijk, docteur en droit, ancien Ministre de l'Intérieur.

Son Excellence le Docteur A. Vrolik, ancien Curateur de l'Univ. de Leide.

PAYS-BAS.

Koninklijk Instituut voor de taal-, land- en volkenkunde van Ned. Indië, 's Gravenhage.

Indisch Genootschap, 's Gravenhage.

P. J. B. C. Robidé van der Aa, 's Gravenhage.

J. Arntz, R. C. P., Kuilenburg.

J. G. R. Acquoy, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

L. H. A. Bähler, pasteur, Groningen.

J. E. Banck, docteur en droit, 's Gravenhage.

C. Baumgarten, 's Gravenhage.

P. van Bemmelen, docteur en droit, conseiller à la cour de justice, Arnhem.

W. B. Bergsma, docteur en droit, secrétaire des Curateurs de l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Leiden.

G. Birnie, Deventer.

P. A. M. Boele van Hensbroek, libraire, 's Gravenhage.

Th. Borret, Dr.. curé, Vogelezang.

J. L. A. Brandes, candidat ès lettres, Leiden.

P. D. Chantepie de la Saussaye, professeur à l'Université, Amsterdam.

C. G. Chavannes, pasteur, Leiden.

W. K. Baron van Dedem, docteur en droit, membre de la 2de Chambre des États Généraux, 's Gravenhage.

S. van Deventer, ancien membre du Conseil des Indes, 's Gravenhage.

J. A. A. van Dissel, professeur agrégé à l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Delft.

C. J. Duymaer van Twist, docteur en droit, ancien gouverneur-général des Indes néerlandaises, Diepenveen.

J. Dyserinck, pasteur, Vlissingen.

R. van Eck, professeur agrégé à l'Académie militaire royale, Breda.

W. A. Engelbrecht, docteur en droit, ancien fonctionnaire civil des Indes, Arnhem.

H. E. D. Engelhard, fonctionnaire civil des Indes, 's Gravenhage.

J. H. Gallee, Dr., professeur à l'Université, Utrecht.

H. D. van Gelder, étudiant, Leiden.

J. van Gilse, étudiant, Leiden.

C. H. de Goeje, officier de marine, commandant de l'école de navigation, Leiden.

M. J. de Goeje, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

W. Baron van Goltstein, docteur en droit, ancien Ministre des colonies, 's Gravenhage.

D. Bierens de Haan, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

J. van den Hamm, Dr., professeur à l'Université, Groningen.

D. Hartevelt, Leiden.

F. J. Herman, pasteur, Baarn.

J. J. de Hollander, Dr., professeur à l'Académie militaire royale, Breda.

A. E. J. Holwerda, Dr., professeur à l'école moyenne supérieure, Leiden.

M. Th. Houtsma, Dr., adjutor interpretis Legati Warneriani, Leiden.

H. C. Humme, ancien résident, professeur à l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises à Leide, s' Gravenhage.

H. A. Insinger, Lage Vuursche.

P. de Jong, Dr., professeur à l'Université, Utrecht.

J. C. G. Jonker, docteur en droit, Prinsengracht 258, Amsterdam.

A. W. T. Juynboll, Dr., professeur à l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Delft.

W. van der Kaay, docteur en droit, membre de la 2de Chambre des États Généraux, Leiden.

C. M. Kan, professeur à l'Université, Amsterdam.

H. Kern, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

H. G. Kleyn, Dr., Leiden.

H. C. Klinkert, professeur à l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Leiden.

W. H. Kosters, Dr., pasteur, Deventer.

A. Kuenen, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

J. P. N. Land, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

C. Leemans, Dr., directeur du Musée des Antiquités, Leiden.

J. L. Liezenberg, candidat ès lettres, Leiden.

A. Lind fils, étudiant, Singel 34, Amsterdam.

P. A. van der Lith, docteur en droit, professeur à l'Université, Leiden.

B. F. Matthes, Dr., 's Gravenhage.

J. C. Matthes, Dr., professeur à l'Université, Amsterdam.

J. J. Meinsma, directeur de l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Delft.

J. H. Meiss, candidat en droit, Leiden.

K. W. M. Montijn, Dr., recteur du gymnase, Schiedam.

S. C. J. W. van Musschenbroek, docteur en droit, ancien résident de Menado, Leiden.

J. C. Neurdenburg, secrétaire de la Société des missions néerlandaises, Rotterdam.

G. K. Niemann, professeur à l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Delft.

M. Nijhoff, libraire-éditeur, 's Gravenhage.

A. P. M. van Oordt, libraire-éditeur (Maison E. J. Brill), Leiden.

65 H. Oort, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

F. Th. Pahud de Mortanges, docteur en droit, ancien résident, Arnhem.

L. D. Petit, conservateur à la Bibliothèque de l'Université, Leiden.

W. Pleyte, Dr., conservateur au Musée des Antiquités, Leiden.

J. Pijnappel, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

70 J. J. Prins, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

Le Chevalier I. K. W. Quarles van Ufford, docteur en droit, 's Gravenhage.

W. N. du Rieu, Dr., bibliothécaire de l'Université, Leiden.

J. J. Roelofs, fonctionnaire civil des Indes, 's Gravenhage.

D. Scheltema, ancien fonctionnaire civil des Indes, Haarlem.

75 G. Schlegel, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

E. F. L. Schneider, professeur agrégé à l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Delft.

O. Schrieke, pasteur, Noordwijkerhout.

L. Serrurier, docteur en droit, directeur du Musée d'Ethnographie, Leiden.

Le Chevalier J. P. Six, Dr., Amsterdam.

80 H. Smeding, Dr., pasteur, Haarlem.

C. Snouck Hurgronje, Dr., professeur à l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Leiden.

J. S. Speijer, Dr., professeur agrégé à l'Université, Amsterdam.

F. de Stoppelaar, libraire-éditeur (Maison E. J. Brill), Leiden.

C. P. Tiele, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

85 J. J. P. Valeton fils, Dr., professeur à l'Université, Utrecht.

Colonel W. F. Versteegh, Amsterdam.

P. J. Veth, Dr., professeur à l'Université, Leiden.

A. C. Vreede, professeur à l'Université, Leiden.

S. J. Warren, Dr., recteur du gymnase, Dordrecht.

90 Général A. W. P. Weitzel, Ministre de guerre, 's Gravenhage.

E. G. Wesseling, pasteur, Oude Schoot (près de Heerenveen).

G. Wildeboer, Dr., pasteur, Heilo.

G. A. Wilken, professeur à l'école communale de fonctionnaires civils pour les Indes néerlandaises, Leiden.

D. E. E. Wolterbeek Muller, colonel de marine en retraite, Voorburg.

95 T. C. L. Wijnmalen, Dr., sous-directeur de la Bibliothèque royale, 's Gravenhage.

COLONIES NÉERLANDAISES.

Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, Batavia.

J. A. Aeckerlin, secrétaire de la Résidence de Benkoelen, Benkoelen.

J. E. Albrecht, président de la »Weeskamer", membre du Directoire du »Bataviaasch Genootschap" Batavia.

N. Altheer, résident, Telok Betong.

100 Radèn Mas Ario Soegondo, régent, Banjoewangi.

J. H. C. Beer, contrôleur, Moeara Bliti (Palembang).

H. P. J. van den Berg, Semarang.

L. W. C. van den Berg, docteur en droit, membre du Directoire du »Bataviaasch Genootschap", Batavia.

N. P. van den Berg, docteur en droit, président de la Banque de Java, vice-président du »Bat. Gen.", Batavia.

105 J. F. R. S. van den Bossche, ancien membre du Conseil des Indes.

J. A. H. Breymann, contrôleur, Banding Agoeng (Palembang).

J. M. Brooshooft, docteur en droit, contrôleur, Utrecht.

J. A. van der Chijs, docteur en droit, membre du Directoire du »Bat. Gen.", Batavia.

J. L. G. Dücker, directeur de l'école normale, Magelang.

110 J. C. d'Engelbronner, docteur en droit, sous-résident, Sampang (Madoera).

J. M. Esche, contrôleur, Cheribon.

M. von Faber, interprète pour la langue chinoise, Batavia.

F. Fokkens, contrôleur, Poerwakarta.

W. van Gelder, directeur de l'école normale, Bandoeng.

115 D. Gerth van Wijk, secrétaire du »Bat. Gen.", Batavia.

N. Graafland, inspecteur adjoint de l'instruction publique, Tondano.

W. P. Groeneveldt, secrétaire du Département de l'instruction, des cultes, etc., membre du Directoire du »Bat. Gen.", Batavia.

J. J. M. de Groot, interprète pour la langue chinoise, 's Gravenhage.

J. G. H. Gunning, Dr., fonctionnaire pour l'étude des langues indigènes, Soerakarta.

120 C. J. F. van Haasen, Bandjarnegara.

A. J. Haaxman, secrétaire de la Résidence de Ternate, Ternate.

J. Habbema, directeur de l'école normale, Ambon.

Colonel A. Haga, membre du Directoire du »Bat. Gen", Batavia.

L. K. Harmsen, directeur de l'école normale, Padang Sidempoean.

125 S. E. Harthoorn, professeur à l'école moyenne supérieure, Batavia.

Capitaine Heeres, Zuidhorn (Groningen).

L. van Hengel, sous-résident, Bandjarnegara.

G. W. W. C. Baron van Hoëvell, contrôleur, Kajoetanam (Padang).

K. F. Holle, Waspada (Preanger).

Radèn Mas Ismangoen Danoe Winoto, inspecteur adjoint de l'instruction publique, Probolinggo.

A. A. de Jong, interprète pour la langue chinoise, Rembang.

T. H. der Kinderen, docteur en droit, membre du conseil des Indes, président du »Bat. Gen.", Batavia.

J. Kreemer, missionnaire, Kendal Pajak (Malang).

R. C. Kroesen, résident, Bengkalis.

J. Lagerwey, docteur en droit, secrétaire du Département de justice, Batavia.

G. Lebret, Pasoeroean.

W. van der Lee, inspecteur de l'instruction publique, Batavia.

J. L. L. van Leeuwen, sous-résident, Taloe (Padang).

H. E. Levert, Semarang.

W. F. Lutter, aspirant-contrôleur, Banjoewangi.

L. Th. Mayer, contrôleur, Ngawi.

A. Mellink, contrôleur, Bandjermasin.

P. Meter, interprète pour la langue chinoise, Soerabaja.

W. J. M. Michielsen, sous-résident, Deli.

A. E. Moll, interprète pour la langue chinoise, Pontianak.

J. B. Neumann, contrôleur, Pertibi (Tapanoeli).

L. C. de Nijs, sous-résident, Martapoera.

C. A. van Ophuyzen, professeur à l'école normale, Padang Sidempoean.

A. J. Baron Quarles de Quarles, contrôleur, Makassar.

D. F. van der Pant, membre du Directoire du »Bat. Gen.", Batavia.

J. G. Plate fils, Semarang.

I. J. C. Renou, commis, Tjilatjap.

L. W. G. de Roo, Dr., inspecteur des finances, membre du Directoire du »Bat. Gen.", Batavia.

F. Roorda van Eysinga, Klatten.

G. A. Scherer, sous-résident, Telok Semawe (Atjeh).

W. Stortenbeker, docteur en droit, directeur du Département de l'instruction, des cultes etc., membre du Directoire du »Bat. Gen." Batavia.

G. J. van der Tuuk, résident, Pamekasan (Madoera).

J. A. Uilkens, Wehe (Groningen).

A. G. Valette, contrôleur, Moeara Doea (Palembang).

P. H. J. Varkevisser, sous-résident, Sragen (Soerakarta).

J. M. van Vleuten, résident, Bandoeng.

A. J. Voet, sous-résident, Tjilatjap.

H. G. J. G. Vriesman, résident, Banjoewangi.

A. F. von de Wall, Batavia.

Le Chevalier C. H. A. van der Wyck, résident, Tegal.

B. van Zutphen, résident, Pontianak.

ALLEMAGNE.

C. Abel, Dr., Matthaei Kirchstrasse 11, Berlin W.

J. Barth, Dr., professeur à l'Université, Alte Schönhauserstrasse 30, Berlin.

K. Budde, Lic., professeur à l'Université, Weberstrasse 46, Bonn.

P. Cassel, Dr., pasteur, Berlin.

J. F. Mc Curdy, Augustenstr. 7, Gohlis-Leipzig.

A. Dillmann, Dr., professeur à l'Université, Schillstrasse 11a, Berlin W.

G. Ebers, Dr., professeur à l'Université, Leipzig.

C. Ehrenburg, cand. phil., Paradeplatz 4, Würzburg.

A. Eisenlohr, Dr., professeur à l'Université, Heidelberg.

H. L. Fleischer, Dr., professeur à l'Université, Leipzig.

S. Fränkel, Dr., privat-docent, Schwertstrasse 5a, p. t., Breslau.

L. Fritze, Dr., professeur au séminaire royal, Drossen.

G. van der Gabelentz, Dr., professeur à l'Université, Leipzig.

J. Gildemeister, Dr., professeur à l'Université, Bonn.

Grotemeyer, Dr., professeur au gymnase, Kempen a/R.

E. Hardy, Dr., Zimmerstrasse 28 III, Berlin SW.

P. Haupt, Dr., professeur à la »Johns Hopkins University", Baltimore.

F. Hommel, Dr., privat-docent à l'Université, Königinstrasse 81 III, München.

H. Jacobi, Dr., professeur à l'Académie, Münster (Westfalen).

F. Justi, Dr., professeur à l'Université, Marburg.

A. Kamphausen, Dr., professeur à l'Université, Bonn.

J. Karlowicz, Dr., Villa Hausacker, Heidelberg.

F. Kaulen, Dr., professeur à l'Université, Bonn.

E. Kautzsch, Dr., professeur à l'Université, Tübingen.

E. Kuhn, Dr., professeur à l'Université, Hesstrasse 32, München.

C. Lang, Dr., Casinostrasse 61, Aachen-Burtscheid.

C. F. Lehman, Dr., Klosterstieg 5, Poeseldorf, Hamburg.

A. Merx, Dr., professeur à l'Université, Heidelberg.

195 A. Müller, Dr., professeur à l'Université, Königsberg.

Th. Nöldeke, Dr., professeur à l'Université, Sandplätzchen 4, Strassburg.

C. Pauli, Dr., recteur du gymnase, Uelzen.

E. Prym, Dr., professeur à l'Université, Bonn.

R. von Roth, Dr., professeur à l'Université, Tübingen.

200 E. Sachau, Dr., professeur à l'Université, Hitzigstrasse 7, Berlin W.

W. Schenz, Dr., professeur au Lycée royal, Regensburg.

E. Schiff, correspondant de la »Wiener Freie Presse", Berlin.

K. Schlottmann, Dr., professeur à l'Université, Halle.

E. Schnellenbach, instituteur, Anclamerstrasse 27, Berlin.

205 E. Schrader, Dr., professeur à l'Université, Kronprinzenufer 20, Berlin NW.

A. Socin, Dr., professeur à l'Université, Tübingen.

W. Spitta-Bey, Dr., (décédé à Hildesheim).

F. A. Strauss, Dr., pasteur, Potsdam.

V. von Strauss und Tornay, Dr., Wirklicher Geheimrath, Dresden.

210 H. Thorbecke, Dr., professeur à l'Université, Heidelberg.

F. Vogelreuter, Dr., Pionierstrasse 12 C. III, Berlin SW.

A. Weber, Dr., professeur à l'Université, Ritterstrasse 56, Berlin SW.

H. Weber, Dr., Ritterstrasse 56, Berlin SW.

A. Wiedemann, Dr., privat-docent, Poppelsdorfer Allee 23, Bonn.

215 E. Windisch, Dr., professeur à l'Université, Gellertstrasse 2, Leipzig.

H. Zimmer, Dr., professeur à l'Université, Greifswald.

AUTRICHE-HONGRIE.

J. Auer, Dr., Taborstrasse 19 II, Karmeliterplatz, Wien-Leopoldstadt.

G. Bühler, Dr., professeur à l'Université, Richardgasse 5, Wien III.

I. Goldziher, Dr., professeur à l'Université, VII Holló-Utza 4, Buda-Pest.

220 P. Hunfalvy, conseiller royal, membre de l'Académie des Sciences, Buda-Pest.

Mad. Hunfalvy, Buda-Pest.

A. Baron von Kremer, Döbling, Wien.

D. H. Müller, Dr., professeur à l'Université, Beatrixgasse 16, Wien III.

Fr. Müller, Dr., professeur à l'Université, Martergasse 24 a, Wien.

E. M. W. Peter, Dr., professeur à l'Université, Prag.

L. Schneedorfer, Dr., professeur à l'Université, Prag.

BELGIQUE.

A. Baron de Blomme, membre de l'Académie d'archéologie de Belgique, Termonde.

Mad. de Blomme, Termonde.

V. Chauvin, professeur à l'Université, rue Wazon 52, Liége.

A. Delattre, Rév. père S. J., Tronchiennes (Gand).

L. Delgeur, Dr., vice-président de la Société royale de géographie, rue Léopold 15, Anvers.

J. van den Gheyn, Rév. père S. J., professeur à l'Université, rue des Récollets 11, Louvain.

C. de Harlez, Dr., professeur à l'Université, Waaistraat 8, Louvain.

E. J. Lamy, Dr., professeur à l'Université, Collége Marie Thérèse, Louvain.

Ch. Michel, Dr., professeur à l'Université, Liége.

A. Rutten, rue de Spa 4, Bruxelles.

F. Vercouillie, professeur à l'Athénée royal, rue Grandgagnage 1, Liége.

DANEMARCK.

F. Buhl, professeur à l'Université, Falkoneralla 11 B, Kjöbenhavn.

H. Kissmeyer, candidat en théologie, Regentsen, Kjöbenhavn.

H. V. Lund, Dr., Zinnsgade 2, Kjöbenhavn.

A. F. von Mehren, Dr., professeur à l'Université, Kjöbenhavn.

V. Schmidt, Dr., professeur à l'Université, Kjöbenhavn.

ESPAGNE.

P. Gener, aux soins de M. Yvo Bosch, banquier, Boulevard des Italiens 6, Paris.

N. Guillen Robles, Costigo de Aranca 4, Málaga.

FRANCE.

La Société académique Indo-Chinoise, rue de Rennes 44, Paris.

C. Barbier de Meynard, professeur au Collége de France, membre de l'Institut, Boulevard Magenta 18, Paris.

Barré de Lancy, premier secrétaire-interprète pour les langues orientales, rue Caumartin 32, Paris.

G. M. Ollivier Beauregard, rue Jacob 3, Paris.

Ph. Berger, membre de l'Institut, Paris.

Le Prince Roland Bonaparte, Paris.

A. Bourquin, pasteur, Vals-les-Bains (Ardèche).

A. Carrière, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, rue de Lille 2, Paris.

Ch. Clermont-Ganneau, correspondant de l'Institut, Avenue Marceau 44, Paris.

H. Cordier, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, rue de Rivoli 190, Paris.

Le Marquis de Croizier, président de la Société académique Indo-Chinoise, Boulevard de la Saussaye 10, Parc de Neuilly, Paris.

J. Darmesteter, Place de Vaugirard 7, Paris.

H. Derenbourg, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, Boulevard St. Michel 39, Paris.

Madame Derenbourg, Boulevard St. Michel 39, Paris.

J. Derenbourg, membre de l'Institut, rue de Dunkerque 27, Paris.

L. Marcel Devic, professeur à la faculté de lettres, rue de la Cavallerie, Montpellier.

Jul. Duchateau, rue des Poissonniers 49, Paris-Montmartre.

R. Duval, Boulevard Magenta 18, Paris.

L'Abbé P. Favre, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, Avenue de Wagram 50, Paris.

L. Feer, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, Boulevard St. Michel 145, Paris.

M. Fontana, rue Charras 9, Paris.

Le Comte de Gaalon Barzay, rue de Chartres 19, Neuilly sur Seine.

E. Gibert, secrétaire général de la Société académique Indo-Chinoise, rue de Lafayette 87, Paris.

P. Guerreau, officier d'Académie, trésorier de la Soc. acad. Indo-Chinoise, rue de la Grange-Batelière 24, Paris.

E. Guimet, Boulevard du Nord, Lyon.

S. Guyard, rue de St. Placide 45, Paris.

J. Halévy, rue Aumaire 26, Paris.

E. Lefébure, aux soins de M. Milloué, Musée Guimet, Lyon.

L. Leger, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, rue de Laval 5, Paris.

E. Legrand, Dr., membre de la Société d'ethnographie, Avenue de Neuilly 136, Neuilly sur Seine.

F. Lenormant, membre de l'Institut, rue Chomel 7, Paris.

A. Lesouëf, membre de la Société des Études japonnaises, Boulevard Beaumarchais 109, Paris.

A. Marre, membre de la Société acad. Indo-Chinoise, rue Brey 11, Paris.

Mad^me^ Marre, rue Brey 11, Paris.

A. Comte de Marsy, Compiègne (Dise).

Le Comte Meyners d'Estrey, Dr., Place St. Michel 6, Paris.

L. Milloué, directeur du Musée Guimet, Boulevard du Nord, Lyon.

Jul. Oppert, Dr., membre de l'Institut, professeur au Collége de France, rue Mazarine 19, Paris.

P. Regnaud, maître de conférences à la Faculté des lettres, Lyon.

E. Revillout, conservateur au Musée égyptien du Louvre, Ministère de l'instruction publique, Direction des Musées nationaux, Paris.

F. Robiou, professeur de littérature et inst. grecques, Quai Chateaubriand 15, Rennes.

L. de Rosny, professeur à l'école spéciale des langues orientales vivantes, Avenue Duquesne 47, Paris.

Ch. Schefer, membre de l'Institut, directeur de l'école spéciale des langues orientales vivantes, rue de Lille 2, Paris.

J. H. Spiro, bibliothécaire adjoint de la Société asiatique, rue Berthollet 9, Paris.

GRANDE-BRETAGNE.

Royal Asiatic Society of Gr. Britain and Ireland, Albemarlestreet 22, London.

Général James Abboth, C. B., Ellersley, Swanmore, Ryde, Isle of Wight.

H. W. Bellew, British Museum, London WC.

C. Bendall, British Museum, London WC.

S. Birch, LL. D., F. S. A., Caversham Road 64, London NW.

Ch. H. Brad, British Museum, London WC.

W. C. Bromehead, Kensington Palace, London W.

Mad^me^ Bromehead, Kensington Palace, London W.

Mad^elle^ Bromehead, Kensington Palace, London W.

Rever. J. Estlin Carpenter, M. A., Professeur au »Manchester New-College", Leathes House, Fitz John's Avenue, London NW.

A. Cates, Whitehall Yard 7, London SW.

Mad^me^ Cates, Whitehall Yard 7, London SW.

Th. Chenery, Sergeant's Inn 16, Fleetstreet, London EC.

Hyde Clarke, St. George's Square 32, London SW.

H. Wilberforce Clarke, major du génie, Brigade Depôt Barracks, Bedford.

E. B. Cowell, professeur à l'Université, Cambridge.

305 R. N. Cust, secrétaire honoraire de la »Royal Asiatic Society," St. George's Square 64, London SW.

Madme Cust, St. George's Square 64, London SW.

A. B. Davidson, New-College, Edinburgh.

R. K. Douglas, British Museum, London WC.

Capitaine Edw. Dumergue, Windsor Terrace 4, Douglas, Isle of Man.

310 Madelle Amelia B. Edwards, Larches, Westbury on Trym, Bristol.

H. Ethé, dr., professeur au »University College", Queen's Terrace 5, Queens Road, Aberystwith.

A. W. Franks, British Museum, London WC.

Chr. Ginsburg, Dr., » » » »

C. C. Graham. C. M. G., Walton House, Ryde, Isle of Wight.

315 H. S. Griffith Richards, Dover.

A. Grote, Ovington Square 42, London.

R. Gwynn, St. Mary's Vicarage, Soho, London WC.

M. S. Howell, Oakfield Cottage, Bedford.

H. H. Howorth, F. S. A., Derbyhouse, Eccles, Manchester.

320 I. G. N. Keith Falconer, M. A., Trente-Park, New-Barnet, Hertshire.

G. W. Leitner, Dr., professeur, King's College, London.

Madme Leitner, King's College, London.

E. Leumann, Dr., Radcliff Villa's 51, Kingston Road, Oxford.

C. R. Lindsay, Glen Lea, Dulwich common, Dulwich, London.

325 L. Loewe, Dr., directeur de séminaire, Oscar Villa's 1 & 2, Broadstairs, Kent.

Rev. I. Long, Adamstreet 3, Strand, London.

A. A. Macdonell, Corpus Christi College, Oxford.

F. Max Müller, Dr., professeur à l'Université, Oxford.

Colonel C. A. Nassau Lees, Piccadilly 115, London.

330 R. A. Neil, Pembroke College, Cambridge.

Général G. Godfrey Pearse, aux soins de Messrs. Grindlay & C°. Parliamentstreet 55, London.

M. Phillips, missionnaire L. M. S., Salem (South India) Mission House, London.

Th. Pinches, British Museum, London WC.

J. Robertson, Dr., professeur à l'Université, University 7, Glasgow.

335 W. Robertson Smith, M. A. LL. D., professeur à l'Université de Cambridge, North-Bridge 6, Edinburgh.

R. Rost, Dr., bibliothécaire en chef de l'India Office, India Office, London.

W. H. Rylands, secrétaire de la Société d'archéologie biblique, Hartstreet 11, Bloomsbury, London WC.

T. W. Rhys Davids, Dr., professeur, Brick Court 3, Middle Temple, London EC.

A. H. Sayce, M. A., professeur au Queen's College, Oxford.

S. van Straalen, British Museum, London WC.

Guy le Strange, Charlesstreet 46, Berkeley Square, London W.

J. N. Strassmaier, Rév. père S. J., Ditton Hall, near Widnes, Lancashire.

Rev. I. Taylor, M. A., LL. D., Settrington Rectory, York.

Terrien de la Couperie, Kensington Road 85, London.

E. Thomas, trésorier de la »Royal Asiatic Society", Albemarlestreet 22, London.

Th. H. Thornton, Dr., Leighorn Holme, Streatham, London SW.

A. Thornton, Leighorn Holme, Streatham, London SW.

H. Thornton, étudiant à Cambridge, Leighorn Holme, Streatham, London SW.

Rev. A. Tien, Dr., Cumberland Terrace, Gravesend.

Rev. H. G. Tomkins, Park Lodge, Weston super Mare.

Coutts Trotter, Charlotte Square 17, Edinburgh.

N. Trübner, libraire-éditeur, Ludgate Hill, 57 & 59, London.

W. S. W. Vaux, secrétaire de la »Royal Asiatic Society", Albemarlestreet 22, London.

Monier Williams, D. C. L., professeur à l'Université, Oxford.

Ch. H. H. Wright, Dr., Antrim Road, Belfast.

W. Wright, Dr., professeur à l'Université, St. Andrews, Station Road, Cambridge.

GRÈCE.

L. Myriantheus, Dr., Portobello Road 350, Nottinghill, London W.

Sp. Papageorgios, Dr., professeur, Corfu.

ITALIE.

M. Amari, Dr., sénateur, Via d'Azeglio 5, Pisa.

A. Boni, Archiginnasio, Via Venezia 5, Bologna.

C. A. de Cara, Rév. père S. J., Via Torta 14, Firenze.

D. Castelli, professeur à l'Université de Florence, Via dei Funajoli 4, Livorno.

A. Ciasca, Via del Santo Uffizio 1, Roma.

T. Fiaschi, secrétaire de l'Institut royal des études supérieures, Firenze.

365 G. Flechia, professeur à l'Université, Torino.

Th. Gay, Via San Gallo 2, Firenze.

A. Kraus fils, Via dei Cerretani 10, Firenze.

F. Lasinio, professeur à l'Université, Via della Colonna 21, Firenze.

G. Lignana, professeur à l'Université, Via urbana 158, Roma.

370 F. Meucci, professeur à l'Université, Firenze.

L. Modona, Bibliothèque de l'Université, Bologna.

C. Crispo Moncada, professeur à l'Université, Palermo.

P. Perreau, bibliothécaire de la Bibliothèque royale, Parma.

F. Rossi, professeur à l'Université, Torino.

375 E. Schiaparelli, professeur à l'Université, Museo Archeologico, Firenze.

G. Turrini, professeur à l'Université, Bologna.

PORGUGAL.

G. de Vasconellos Abreu, professeur à l'Université, Jardim do Regedor 43, Lisboa.

A. R. Gonçalves Vianna, professeur à l'Université, Lisboa.

RUSSIE.

Asmus Simonsen & C°., libraires-éditeurs, St. Petersburg.

380 E. Bonnell, bibliothécaire de la Bibliothèque impériale, St. Petersburg.

D. A. Chwolson, Dr., professeur à l'Université, St. Petersburg.

O. Donner, Dr., professeur à l'Université, Helsingfors.

W. Girgas, professeur à l'Université, St. Petersburg.

W. Golénischeff, conservateur à l'Hermitage impérial, St. Petersburg.

385 J. Gottwaldt, directeur de la typographie de l'Université, Kazan.

Mad^me^ Krellenberg-Gottwaldt, Kazan.

W. Grube, conservateur au Musée asiatique de l'Académie impériale, St. Petersburg.

A. Harkavy, bibliothécaire à la Bibliothèque impériale, St. Petersburg.

E. Kunik, membre de l'Académie des sciences, Wassili-Ostrof, 7 ligne, 2, St. Petersburg.

390 O. von Lemm, Wassili-Ostrof, 12 ligne, N. 37—1 Q N. 4, St. Petersburg.

P. Lerch, Dr., Seideweg 34, Eimsbüttel bei Hamburg.

I. Minayeff, professeur à l'Université, St. Petersburg.

V. Baron von Rosen, Dr., professeur à l'Université, Spasskaja 14, St. Petersburg.

Ch. Salemann, professeur à l'Université, St. Petersburg.

395 E. Strandmann, professeur à l'Université, Helsingfors.

W. von Tiesenhausen, membre de la commission archéologique à l'Hermitage impérial, St. Petersburg.

W. Wassilieff, professeur à l'Université, St. Petersburg.

SERBIE.

L. Marinkovitsch, employé au Ministère des affaires étrangères, Yedrenska Ulica 18, Belgrado.

SUÈDE et NORVÉGE.

C. A. E. Bolinder, 18 Sturegatan Actes, Stockholm.

400 C. Landberg, Dr., aux soins de E. J. Brill, Leiden.

J. Lieblein, Dr., professeur à l'Université, Kristiania.

K. Piehl, professeur agrégé à l'Université d'Upsala, Stockholm.

I. H. W. Steinnordh, Linköping.

H. Stolpe, Dr., conservateur au Musée archéologique, Stockholm.

SUISSE.

405 M. de Berchem, rue des Granges 16, Genève.

R. E. Brunnow, Dr., Châlet Beauval En Plan, Vevey.

L. Gautier, Dr., professeur à l'Université, Avenue de Rumène 30, Lausanne.

E. Müller-Hess, Dr., Bern.

E. Naville, Dr., Malagny, près Genève.

410 C. von Orelli, Dr., professeur à l'Université, Basel.

W. W. Rockhill, Montreux.

Elisée Reclus, Clarens, près Montreux.

TURQUIE.

H. Gies, Dr., dragoman de l'Ambassade allemande, Constantinople.

415 P. C. de Loghadès Effendi, chargé d'affaires à l'Ambassade ottomane, 's Gravenhage.

Subhi Pacha, ministre de Commerce et d'Agriculture, Constantinople.

AFRIQUE.

R. Basset, professeur à l'École supérieure des lettres à Alger, rue Gay Lussac 62, Paris.

M. Bucondi, Tunis.

G. Maspero, directeur des Musées d'Égypte, Boulevard St. Germain 43, Paris.

AMÉRIQUE.

Union Theological Seminary, University Place 9, New-York.

C. A. Briggs, D. D., University Place 9, New-York.

F. Brown, professeur au »Union Theological Seminary", University Place 9, New-York.

A. S. Cotteal, 62 West 36 Street, New-York.

D. C. Gilman, président de la »Johns Hopkins University", Baltimore.

D. G. Lyon, Harvard College, Cambridge, Mass.

W. O. Sproull, Dr., professeur, Masonstreet 29, Cincinnati (Ohio).

W. Dwight Whitney, Dr., professeur au Yale College, Newhaven, Connecticut.

ASIE.

University of the Panjâb,
Anjumân-i-Panjâb Society,
Oriental College of Lahore,
} aux soins du Dr. G. W. Leitner, King's College, London.

Amîn al-Madanî, aux soins de E. J. Brill, Leiden.

Banyiu Nanjio, aux soins de prof. Max Müller, Oxford.

B. H. Chamberlain, de Tokio (imperial Department), aux soins de Trübner & C°., Ludgate Hill 57 & 59, London.

Elie A. Coudsi, consul des Pays-Bas; Consulat d'Hollande, Damas.

A. Führer, Dr., professeur au collége St. Xavier, Bombay.

A. J. C. Geerts (décédé à Yokohama).

J. Gerson d'Acunha, Homby Row 39, Bombay.

M. Hartmann, Dr., chancelier au Consulat impérial d'Allemagne, Beirouth.

Général A. Houtum-Schindler, inspecteur-général des télégraphes, Téhéran.

Ibrahîm al-Yâzdjî, Beirouth.

Le Dastour Jamaspjî-Minocheherjî, grand-prêtre des Parsis, Parsi Panchayat Lane 5, Bombay.

G. Oppert, Dr., professeur au Collége de Madras, Guilfordstreet 68, Russell Square, London WC.

P. Peterson, Dr, M. A., professeur au Elphinstone College, Bombay.

Râmachandra Ghôsha, Shamapuhar Lane 32, Calcutta.

445 Râmdâs Chubildâs, Norwich3treet 69, Cambridge.

Ras Bihârî Mukharjî, Uttarpârâ (près Calcutta).

L. Rice, of Bangalore, aux soins de John Gladding, Paternoster-square 28, London EC.

A. von Rosthorn, Custom-House, Shanghay.

E. W. Senathi Râja de Jaffna (Ceylan), Musée Guimet, Boulevard du Nord, Lyon.

450 Le Pandit Shyâmajî Krishnavarmâ, Balliol-College, Oxford.

Rajah Comm. Sourindro Mohun Tagore, Mus. Doct., F. R. S. L., M. R. A. S, Pathuriaghata Rajbati, Calcutta.

Capitaine R. C. Temple, R. E, Umballa (Panjab).

G. Yanni, vice-consul d'Amérique, Tripoli en Syrie.

LISTE DES PERSONNES DÉLÉGUÉES PAR LES GOUVERNEMENTS ÉTRANGERS.

Autriche, MM. les professeurs G. Bühler et D. H. Müller.

Hongrie, M. le professeur J. Goldziher.

France, M. Charles Schefer, membre de l'Institut.

Inde britannique, le Pandit Shyâmajî Krishnavarmâ.

Italie, MM. les professeurs G. Flechia et G. Lignana.

Saxe, MM. les professeurs H. L. Fleischer (absent) et E. Windisch.

Norvége, M. le professeur J. Lieblein.

Wurtemberg, MM. les professeurs R. von Roth et A. Socin.

India Office, Londres, M. le docteur R. Rost.

Grèce, M. le professeur Sp. Papageorgeos.

Turquie, M. P. C. de Loghadès Effendi.

Espagne, M. Pompeyo Gener.

LISTE DES DÉLÉGUÉS ET DES REPRÉSENTANTS DES INSTITUTIONS SCIENTIFIQUES.

L'Académie des sciences de Buda-Pest, M. le prof. P. Hunfalvy.

Le Collége de France
La Société asiatique de Paris } M. le prof. Barbier de Meynard.

Les Musées nationaux de la France, M. le prof. E. Revillout (absent).

L'Académie orientale annexée à l'Institut des études supérieures de Florence, M. le prof. G. Flechia.

L'Université de Glasgow, M. le prof. J. Robertson (absent).

University College of Wales, M. le prof. H. Ethé.

Johns Hopkins University, Baltimore, M. le prof. P. Haupt.

Union Theological Seminary New-York, M. le prof. F. Brown.

The University of the Panjâb
The Anjumân-i-Panjâb and affiliated Societies } M. le docteur W. G. Leitner.
The Oriental College Lahore

Koninklijk Nederlandsch Instituut voor taal-, land- en volkenkunde van Ned. Indië, MM. A. W. T. Juynboll et H. C. Humme.

Indisch Genootschap, MM. H. C. Humme et P. J.-B. C. Robidé van der Aa.

Instelling voor Onderwijs in de taal-, land- en volkenkunde van Ned. Indië, MM. les proff. Juynboll et G. K. Niemann.

Gemeente-inrichting voor de opleiding van Oost-Indische ambtenaren te Leiden, MM. Wilken et Snouck Hurgronje.

Aardrijkskundig Genootschap, MM. van Musschenbroek et Versteegh (absent).

Nederlandsch Bijbelgenootschap, M. le prof. Chantepie de la Saussaye.

Nederlandsch Zendelinggenootschap, M. J. C. Neurdenburg.

La Société académique Indo-Chinoise, MM. de Croizier (absent), Favre, Marre, Feer et Meyners d'Estrey (absent).

Royal Asiatic Society, London, MM. Th. H. Thornton, W. S. W. Vaux et R. Cust.

China branch of the Royal Asiatic Society, Shangay, M. H. Cordier.

Society of biblical Archaeology, MM. Cust, Rylands et Cates.

Royal geographical Society, M. R. Cust.

ORGANISATION DU CONGRÈS.

COMITÉ D'ORGANSIATION.

Président d'honneur: Son Excellence Heemskerk, Ministre de l'Intérieur.

BUREAU.

Président: M. le Professeur A. Kuenen (Haarlemmerstraat 53).

Vice-Président: M. le Professeur H. Kern (Oude Rijn 39).

Secrétaires: MM. les Professeurs M. J. de Goeje (Vliet 15) et C. P. Tiele (Rembrandstraat 27).

Trésorier: M. le Docteur W. Pleyte (Rapenburg 83).

MEMBRES.

M. le Professeur J. P. N. Land, M. le Doct. C. Leemans, MM. les Professeurs P. A. van der Lith, H. Oort, J. Pijnappel, G. Schlegel, M. le Docteur L. Serrurier, MM. les Professeurs P. J. Veth, A. C. Vreede et M. le Doct. T. C. L. Wijnmalen.

Le Congrès se divisera en *cinq* sections, dont la première sera formée de deux sous-sections distinctes:

1. Section sémitique,
   a. Arabe et littérature de l'Islam;
   b. Autres langues sémitiques, textes et écritures cunéiformes, etc.
2. Section aryenne.
3. Section africaine (égyptienne).
4. Section de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient.
5. Section de la Malaisie et de la Polynésie.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

1. Les langues officielles du Congrès sont le Hollandais, le Français et le Latin. Toutefois on pourra se servir aussi pour les communications de l'Allemand, de l'Anglais et de l'Italien.

2. Il y aura deux séances générales, celle d'ouverture et celle de clôture.
3. Chaque section élit parmi ses membres un Président, deux Vice-présidents et deux Secrétaires. Si la section ne compte pas plus de 15 membres, son bureau ne sera composé que d'un Président, d'un Vice-président et d'un Secrétaire.
4. Chaque section fixe elle-même son ordre du jour.
5. Tous les jours les Secrétaires des sections qui ont eu une séance remettent au 1er Secrétaire, M. de Goeje, un résumé des actes de la journée et l'ordre du jour de la séance prochaine. Ils le font à temps pour qu'un Bulletin puisse être imprimé le soir même et distribué le lendemain matin. MM. les membres qui donneront des communications scientifiques au Congrès sont priés d'en remettre un résumé aux Secrétaires.
6. Le Bureau du Comité organisateur se charge de la publication des Actes du Congrès. Il décide si les communications faites au Congrès ou aux sections et les mémoires écrits présentés par les auteurs seront admis dans ces Actes.
7. Pour faciliter l'expédition des publications du Congrès et pour prévenir les erreurs, chaque membre est prié de déposer sur le Bureau du Congrès l'adresse exacte de son domicile ordinaire.
8. Les livres et imprimés présentés au Congrès seront offerts à la Bibliothèque de l'Université de Leide. S'il y en a plusieurs exemplaires, ils seront distribués aux membres présents, ou, si le nombre ne suffit pas pour cela, aux délégués des différents pays.

PROGRAMME.

Lundi de 10½ h. à midi. Séance d'ouverture. Dépôt des dons. — Immédiatement après, les sections procèdent à la formation de leurs bureaux.

de 2 h. à 4 h. Séances des sections: 2 Aryenne, 1b Sémitique et 5 Polynésienne.

Mardi de 9½ h. à midi. Séances des sections: 1a Arabe, 2 Aryenne, 3 Africaine et 4 de l'Extrême-Orient.

de 1½ h. à 4 h. Séances des sections: 1b Sémitique, et 5 Polynésienne.

Mercredi de 9 h. à midi. Séances des sections: 1a Arabe, 3 Africaine et 5 Polynésienne.

de 1½ h. à 3½ h. Séances des sections: 2 Aryenne et 1ᵇ Sémitique.

Jeudi. Réservé pour la visite de l'Exposition internationale coloniale d'Amsterdam.

Vendredi de 9½ h. à midi. Séances des sections: 1ᵇ Sémitique, 2 Aryenne et 4 de l'Extrême-Orient.

de midi à 1 h. Séance des présidences réunies.

de 2 h. à 4 h. Séances des sections: 1ª Arabe, 3 Africaine et 5 Polynésienne.

Samedi de 9½ h. à midi. Séances des sections qui n'ont pas encore épuisé leur ordre du jour.

de 1½ h. à 2½ h. Séance de clôture.

Le bureau d'information du Congrès se tiendra dans un local de l'Université (Rapenburg 73) et sera ouvert de 8—15 Septembre de 10 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Pour conduire les affaires du bureau, les membres du comité seront assistés par MM. le Dr. Jonker, le Dr. Kleyn, van Gelder, van Gilse, Liezenberg, Lind, Meiss et Pleyte, étudiants.

M. M. les membres voudront bien se rendre au bureau dès leur arrivée à Leide, pour y déposer leur adresse et pour y recevoir les programmes etc.

Les séances d'ouverture et de clôture auront lieu dans la grande Salle de la **Stads-Gehoorzaal** (Breestraat 62), celles des sections dans les salles de l'Université.

Dimanche à 8 heures du soir. Réunion préalable des membres dans le local du cercle Amicitia Buitensocieteit, près de l'entrée de la ville.

Lundi à 8 heures du soir. Réception des membres par les autorités municipales de la ville de Leide dans la salle de Zomerzorg près de la gare. De 8½ h. musique dans le jardin.

Mercredi soir. Excursion à la Haye.

Jeudi matin. Excursion à Amsterdam pour visiter l'Exposition internationale. Le soir à 8 h. réception des membres par les autorités municipales d'Amsterdam à l'Hôtel de Ville.

Vendredi à 5 h. Banquet.

Une exposition de manuscrits, de livres et de petits objets pouvant intéresser les Orientalistes, aura lieu dans une ou plusieurs des salles du **Gemeenelandshuis** de **Rijnland** (Breestraat 59), que l'honorable Administration du Rijnland a mises à la disposition du Comité organisateur. Les membres du Congrès y seront seuls admis. Leur carte de membre servira de carte d'entrée.

Les Musées d'Antiquités, d'Histoire naturelle et d'Ethnographie, le Musée municipal (Lakenhal), la Bibliothèque de l'Université seront ouverts tous les jours.

Les cercles Amicitia, Concordia, Minerva (cercle des étudiants) et Musis Sacrum à Leide et le Cercle nouveau ou littéraire, appelé »Witte Societeit", à la Haye seront ouverts aux membres du Congrès.

Pour les autres renseignements consulter le bureau d'information du Congrès.

MÉMOIRES

déposés avant le 1 Août pour être remis au Congrès.

E. Schnellenbach (Berlin): »Die Spuren der Wanderung einer alten Kultur aus Hochasien über Polynesien nach Amerika."

Dr. Joh. Auer (Vienne): Fragment d'un livre d'étymologie comparée qui contient des articles sur les mots *eitua*, *battre*, *nundinae*, *tesqua*, *πυγδς*, *fehme*, *nehmen*, *Ulysses*, *Egeria*.

Ernst Bonnell (St. Pétersbourg): »Ueber die Verwandschaft der ältesten Bevölkerung Hispaniens und Süd-Galliens mit derjenigen in den vorderasiatischen und einigen andern Ländern."

LISTE

des Communications annoncées pour le Congrès avant le 1 Septembre 1883.

MM.	Sujets.	Section.
J. van den Gheyn, Bruxelles.	Les Dialectes de l'Asie centrale.	4.
Pour M. C. de Harlez, Louvain.	L'âge de l'Avesta et la valeur de la tradition parse.	2.
Abel, Berlin.	Ueber den vocalischen Ablaut im Koptischen.	3.
A. Müller, Königsberg.	Bemerkungen über Ibn abi Uzeibia und seine Geschichte der Aertzte.	1a.
J. Goldziher, Buda-Pest.	Ueber die Zâhiriten.	1a.
T. W. Rhys Davids, Londres.	On Pāli Literature.	2.
J. N. Strassmayer, Widnes.	Ueber einige Inschriften von Nabonnides, etc.	1b.
J. Halévy, Paris.	1. Aperçu grammatical de l'allographie assyrienne.	1b.
	2. Essai sur l'origine des écritures indiennes.	2.
	3. Communication sur les inscriptions thamoudites.	1a.
A. H. Sayce, Oxford.	The Decipherment of the Mal-Amir Inscriptions and the origin of the so-called Median Texts.	1b.
Pour Miss Amelia B. Edwards, Londres.	Memoir on a fragment of a Mummy-case, apparently of the period of the XXIst dynasty, containing the cartouche of a King previously unknown to history.	3.
H. Ethé, Aberystwith.	1. Nâsir Khusrau's Leben, Denken und Dichten.	1a.
	2. On some hitherto unknown Turkish versions of Kalîlah and Dimnah.	1a.

MM.	Sujets.	Section.
M. J. de Goeje, Leide.	Communication sur un Mémoire posthume de M. Dozy contenant de nouveaux documents pour l'étude de la religion des Harraniens, que l'auteur avait destiné au Congrès, mais qu'il n'avait pu achever.	1a.
J. P. N. Land, Leide.	Recherches sur l'histoire de la gamme arabe.	1a.
H. Kern, Leide.	1. Sur un dictionnaire Sanskrit-Kavi trouvé dans un ancien manuscrit Javanais. 2. De verhouding van het Mafoersch tot de Maleisch-polynesische talen.	2. 5.
P. J. Veth, Leide.	Observations sur les noms Malais des plantes, notamment sur la différence entre les noms généraux et spéciaux, qui doit être la base de l'arrangement d'un dictionnaire botanique.	5.
G. Schlegel, Leide.	Sur l'importance de l'emploi de la langue hollandaise dans l'interprétation de la langue chinoise.	4.
W. Pleyte, Leide.	Sur le couronnement des momies: la couronne de la justice.	3.
H. Oort, Leide.	1. Causes probables qui ont fait accuser les Juifs de meurtres rituels. 2. Méthode à suivre pour éditer le texte de l'Ancien Testament.	1b. 1b.
C. P. Tiele, Leide.	Sur la déesse Ištar, surtout dans le mythe babylonien.	1b.
A. C. Vreede, Leide.	Over de wortelwoorden in de Javaansche taal (Les racines dans la langue Javanaise).	5.
J. Pijnappel, Leide.	Over de wortelwoorden in de Maleische taal (Les racines dans la langue Malaie).	5.
T. C. L. Wijnmalen, la Haye.	Fr. de Houtman, inzonderheid als taalkundige (F. d. H., surtout comme linguiste).	5.
J. S. Speyer, Amsterdam.	Sur le mythe de Nahusha.	2.

MM.	Sujets.	Section.
J. Long. Londres.	On the importance and the best mode of collecting the proverbs and folklore in the Dutch and English settlements in the East.	5.
H. C. Humme, la Haye.	L'influence de la langue sur le caractère d'un peuple.	5.
J. J. M. de Groot, la Haye.	On Buddhist masses for the dead at Amoy.	4.
E. Leumann, Oxford.	Die Beziehungen der Jaina-Litteratur zu den übrigen Litteratur-Zweigen Indiens.	2.
Léon Feer, Paris.	1. Adaptation au Sanskrit de l'alphabet de transscription usité pour le Pâli. 2. Une polémique entre Tîrthakas et Bouddhistes.	2. 2.
Aristide Marre, Paris.	Sur les affinités lexicologiques du Malgache avec le Javanais, le Malais et les autres principaux idiomes de l'Archipel indien.	5.
R. Cust, Londres.	On the Asoka inscriptions and the origin of the Indian alphabet.	2.
M. Th. Houtsma, Leide.	Ueber eine türkische Chronik zur Geschichte der Seldschuken Klein-Asiens.	1a.
J. F. Mc Curdy, Göttingue.	Perfect inflections in Assyrian.	1b.
B. F. Matthes, la Haye.	Einige Eigenthümlichkeiten in den Festen und Gewohnheiten der Makassaren und Buginesen.	5.
F. Hommel, Munich.	Ueber eine zu veranstaltende Ausgabe des *Djamharat-al-'arab*, zugleich als Prolegomena zu einem Handwörterbuch der vorislamischen Poesie.	1.
Jules Oppert, Paris.	Sur quelques unes des inscriptions assyriennes nouvellement découvertes.	1b.
J. Lieblein, Christiania.	Zwei Vorträge über ägyptische Religion.	3.

MM.	Sujets.	Section.
J. Karlowicz, Heidelberg.	Mémoire sur l'influence des langues orientales sur la langue polonaise.	2.
A. Führer, Bombay.	On Bâṇa's Biography of Śrîharshadeva of Kashmîr.	2.
Pour le Dastour Jamaspji Minocheherji, grand-prêtre des Parsis, Bombay.	Une étude sur la question des termes avestiques: *Mazda, Ahuramazda Ahura*, desquels le Seigneur de l'Univers est distingué.	2.
C. Leemans, Leide.	Sur un hypocéphale égyptien du Musée de Leide.	3.
Tomaschek, Gratz.	Zur ältesten Völkergeschichte Mittelasiens. (Présenté par M. le Prof. Van den Gheyn de Bruxelles).	4.
K. Schlottmann, Halle.	Ueber den Strophenbau in der Hebräischen Poesie.	1b.
P. A. van der Lith, Leide.	Communication sur l'importance du Livre des Merveilles de l'Inde.	5.
G. M. Ollivier Beauregard, Paris.	La valeur historique et l'exacte étymologie de la dénomination ethnique »Singalais" appliquée aux naturels de l'Ile de Ceylon.	2.
Le Pandit Shyâmajî Krishṇavarmâ de Cutch, Oxford.	The use of written characters in ancient India.	2.
Pour M. le Prof. Monier Williams, Oxford.	On the application of the Roman alphabet to Sanskrit.	2.
D. H. Müller, Vienne.	1. Ueber den Gebrauch des äussern Plurals masculini in den südsemitischen Sprachen.	1a.
	2. Ueber אל und אלה im Sabaischen.	1b.
E. W. Senathi-Râja, Jaffna (Ceylan).	A short account of some little known points concerning the religious customs of the Hindus in South India.	2.
P. Haupt, Göttingue.	Mittheilungen über seine Ausgabe des babylonischen Nimrodepos.	1b.
A. Eisenlohr, Heidelberg.	Die Anwendung der Photographie für Monumente und Papyrusrolle.	3.

MM.	Sujets.	Section.
G. Lignana, Rome.	Pompei e le favole Indiane (Pompei und die Indischen Fabeln.)	2.
A. Bourquin, Vals-les-Bains.	Considérations sur quelques points de l'astronomie, de l'astrologie et du rituel de l'Inde.	2.
C. Peterson, Bombay.	On the Subhâshitâvali of Vallabhadeva.	2.
Pour le Pandit Bhagvânlâl Indraji.	On the inscription in the Hâthigumpha cave in the Udayagiri hills near Cuttack.	2.
C. Landberg, Stockholm.	La langue des Bédouins.	1a.
G. W. Leitner, Lahore.	1. The languages and races of Hunza, Kafiristan and of the so-called »neutral zone" (illustrated by photographs). 2. The professional and secret trade-dialects, the argots or dialects of the criminal and wandering tribes of Northern India, and the cryptographic and other characters, including the Shawlwriting, of the Panjab, Kabul and Kashmir (illustrated by sets of colors and drawings). 3. The state of learning and systems of instruction among Muhammadans, Hindus and Sikhs in Upper India. 4. Further proofs in support of the influence of Greek art on the Buddhist sculpture of the Panjab (illustrated by photographs).	2.
L. de Milloué, Lyon.	1. Quelques mots sur les anciens textes sanskrits du Japon, à propos d'une nouvelle traduction inédite du *Prajñâ-parâmitâ-hrdaya-Sûtra*, d'après le texte sanskrit japonais, par Messieurs Paul Regnaud et Y. Ymaizoumé.	2.
	2. Aperçu sur le Jaïnisme par un Jaïni. Manuscrit moderne traduit du Tamoul avec l'assistance de M. Senathi-Râja.	2.

MM.	Sujets.	Section.
Pour M. Regnaud, Lyon.	Les études sanskrites et la philologie indo-européenne à propos du rapport de M. James Darmesteter sur les travaux des membres de la Société asiatique de Paris pour l'année 1882—83.	2.
Pour M. Lefébure.	De l'utilité et de l'urgence de déblayer le tombeau de Ramsès II.	3.

LISTE DES MEMBRES QUI ONT ASSISTÉ AU CONGRÈS.

Van der Aa (Robidé).
Acquoy.
Amîn al-Madani.
Arntz.
Bähler.
Barbier de Meynard.
Beauregard (Ollivier).
Bellew.
Van Bemmelen.
Bendall.
De Berchem.
Bergsma.
De Blomme.
Mad. de Blomme.
Boele van Hensbroek.
Bolinder.
Bonaparte (le prince Roland).
Bourquin.
Brandes.
Bromehead.
Mad. Bromehead.
Mlle Bromehead.
Brooshooft.
Brown.
Brünnow.
Budde.
Buhl.
Bühler.
Carrière.
Cates.
Mad. Cates.
Chavannes.
Chenery.
Clermont Ganneau.
Cordier.
Mc Curdy.
Cust.
Mad. Cust.
Davidson.
Delattre.
Delgeur.
H. Derenbourg.
Mad. Derenbourg.
J. Derenbourg.
Van Deventer.
Devic (Marcel).
Dillmann.
Van Dissel.
Duval.
Dyserinck.
Van Eck.
Ehrenburg.
Eisenlohr.
Engelbrecht.
Engelhard.
Ethé.
Favre.
Feer.
Flechia.
Fritze.
Von der Gabelentz.
Gallee.
Van Gelder.
Gener.
Van den Gheyn.
Van Gilse.
De Goeje (C. H.).
De Goeje (M. J.).

Golénischeff.
Goldziher.
Gottwaldt.
Graham.
Griffith Richards.
De Groot.
Grotemeyer.
Guimet.
Guyard.
Gwynn.
De Haan (Bierens).
Halévy.
Van den Hamm.
Haupt.
Herman.
Holwerda.
Houtsma.
Howorth.
Humme.
Hunfalvy.
Mad. Hunfalvy.
Jacobi.
De Jong.
Jonker.
Justi.
Juynboll.
van der Kaay.
Kan.
Karlowicz.
Kautzsch.
Keith-Falconer.
Kern.
Kissmeyer.
Kleyn.
Klinkert.
Mad. Krellenberg.
Krishnavarmâ.
Kuenen.
Kuhn.
Land.
Landberg.
Lang.
Leemans.
Leger.
Leitner.
Mad. Leitner.
Von Lemm.
Lesouëf.
Leumann.
Lieblein.
Liezenberg.
Lignana.
Lind.
Lindsay.
Van der Lith.
Loewe.
Loghadès Effendi.
Long.
Lund.
Macdonell.
Marre.
Mad. Marre.
De Marsy.
Matthes (B. F.).
Matthes (J. C.).
Meiss.
Michel.
De Milloué.
Müller (A.).
Müller (D. H.).
Müller (E.).
Van Musschenbroek.
Myriantheus.
Neurdenburg.
Niemann.
Nöldeke.
Nijhoff.
Oort.
Van Oordt.
Oppert (G.).
Oppert (J.).
Von Orelli.
Pahud de Mortanges.
Papageorgios.
Pauli.
Pearse.

Peter.
Peterson.
Petit.
Pleyte.
Prins.
Prym.
Pijnappel.
Quarles van Ufford.
Ramdas-Chubildas.
Rhys Davids.
Du Rieu.
Robertson Smith.
Rockhill.
Roelofs.
De Rosny.
Rost.
Von Roth.
Rylands.
Sachau.
Sayce.
De la Saussaye (Chantepie).
Schefer.
Scheltema.
Schenz.
Schlegel.
Schlottman.
Schneedorfer.
Schneider.
Schrader.
Schrieke.
Senathi-Raja.
Serrurier.
Six.
Smeding.
Snouck Hurgronje.
Socin.
Speijer.
Le Strange.
Strassmayer.
Stolpe.
De Stoppelaar.
Thorbecke.
Thornton (A.).
Thornton (H.).
Thornton (T. H.).
Tiele.
Tien.
Trübner.
Turrettini.
Valeton.
Vaux.
Vercouillie.
Vogelreuter.
Vreede.
Warren.
Weber (A.).
Weber (H.).
Weitzel.
Wesseling.
Wiedemann.
Wildeboer.
Wilken.
Windisch.
Wright.
Wijnmalen.

SÉANCE D'OUVERTURE DU CONGRÈS.

La séance solennelle d'ouverture du Congrès a eu lieu le lundi 10 Septembre, à dix heures et demie du matin, dans la »Stads-Gehoorzaal". Par les bons soins de la section de Leide de la Société néerlandaise d'horticulture et de botanique la vaste salle où la séance s'est tenue avait été décorée avec une profusion de plantes vertes et de fleurs du plus agréable effet. Au fond, devant la tribune, se trouvait la table du Bureau, à laquelle prirent place Leurs Excell. les Ministres de l'Intérieur, des Colonies et de la Guerre; à droite et à gauche étaient des places réservées pour les membres d'honneur et pour les délégués; en face se trouvaient celles des membres. Les invités avec leurs dames remplissaient les galeries.

Tout le monde étant assis, S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, M. J. Heemskerk Az., Président honoraire, monte à la tribune et prononce le discours suivant:

Messieurs et Mesdames!

La Commission qui a préparé et organisé cette réunion de savants orientalistes a bien voulu m'offrir l'occasion de vous souhaiter la bienvenue dans cette paisible et chère ville de Leide. Je la saisis avec empressement; vous qui êtes venus de près ou de loin pour honorer le VIe Congrès de votre présence, je vous prie d'être bien persuadés que le gouvernement du Roi vous en sait gré et apprécie à leur haute valeur vos travaux. Par ce temps d'exposition internationale, il y a abondance, il y a du moins pluralité de congrès en Hollande, s'occupant de divers sujets économiques et scientifiques. Mais lorsque en 1881 votre Ve Congrès, à Berlin, décida que le VIe viendrait siéger ici même, l'idée de l'exposition d'Amsterdam n'était pas encore mûre et n'avait pu inspirer ce dessein.

J'espère et je crois que vous ne regretterez pas ce choix. Il a été sans doute motivé et bien motivé par le grand intérêt que ce pays et que surtout l'ancienne université de Leide ont porté et portent encore aux objets de vos études.

Vous le savez tous, c'est pendant qu'ils combattaient à chances très incertaines pour leurs libertés, que nos pères, il y a plus de trois siècles, ont fondé leur première université, et c'est de la même époque que date l'essor des sciences et des lettres dans ce petit pays, alors à demi inondé et en grande partie foulé par des troupes ennemies.

Dès ces débuts plusieurs causes concoururent à faire estimer et rechercher l'étude des langues de l'Orient.

C'était d'abord le mouvement religieux; la moitié du peuple avait pris part à la révolte afin d'avoir la liberté de lire la Bible; on ne voulait plus obéir au roi Philippe II, qui faisait imprimer à ses frais une belle édition de la Bible en 7 langues, mais qui défendait à ses sujets de la lire en une seule, sous peine du feu.

Ce peuple désirait des traductions sûres, conformes au texte sacré; le monde savant voulait des commentaires. Dès la fondation de l'université de Leide on nomma un professeur d'hébreu; le gouvernement ne fut pas d'abord heureux dans ses choix; les deux premiers professeurs durent bientôt donner leur démission pour ne pas la recevoir. Mais déjà en 1577 on nomma à cette chaire le flamand Jean Drusius, qui eut une grande réputation comme professeur d'hébreu, de chaldéen et de syriaque. Au commencement du 17e siècle, on possédait le célèbre Juste Scaliger, philologue classique aussi bien qu'orientaliste.

Peu d'années plus tard le Synode national fit paraître une version hollandaise de la Bible, devenue célèbre, et le génie immortel de Grotius fit faire un grand pas à la critique des textes par sa *Biblia annotata*. L'étude de l'hébreu, toujours jugée indispensable pour les théologiens, fut de plus en plus complétée par la comparaison d'autres langues.

Il y eut une autre cause qui dès cette même période fit fleurir et fructifier l'enseignement des langues orientales. C'était le commerce du Levant; les pays placés sous la domination du Grand Seigneur (comme on disait alors) avaient un grand attrait pour nos compatriotes et en général ils y étaient bien reçus. Ils voulurent profiter de leurs relations commerciales pour étendre leurs connaissances. En 1622 les curateurs de l'université de Leide firent voyager le professeur Golius au Maroc pour y acquérir des manuscrits arabes; bientôt après il fut envoyé en Turquie dans un but pareil, qu'il atteignit parfaitement. Plus de quarante ans plus tard, lorsqu'on venait de perdre Golius, l'université de Leide recueillit l'héritage littéraire d'un diplomate ami des lettres, Levin Warner, mort à Constantinople, où il avait passé plusieurs années à collectionner des manuscrits.

Ce précieux legs est jusqu'à ce jour une mine presque inépuisable pour l'étude, surtout de l'arabe, et la fonction d'Interpres Legati Warneriani a toujours été en grand honneur; elle est occupée aujourd'hui par M. de Goeje, premier secrétaire de ce Congrès.

Ne voulant pas abuser de votre temps, je ne ferai que nommer les trois générations des professeurs Schultens, qui, au 18e siècle, enseignèrent ici consécutivement les langues sémitiques, puis le professeur van der Palm, tour à tour orateur sacré, homme d'état et profond exégète; et le savant linguiste Hamaker.

En rappelant le souvenir de ces lumières de cette université j'approche des contemporains. Je ne veux pas blesser la modestie des hommes éminents dont je me vois entouré en proclamant leurs mérites. Et je n'ai pas même besoin de rappeler à vos regrets un nom bien connu de ceux qui aiment les lettres et l'histoire de l'Orient, celui du professeur Dozy, historien du Kalifat en Espagne et auteur de tant d'autres ouvrages.

S'il était encore parmi nous, il aurait pris une grande part à cette réunion.

Il est une partie de vos études si diverses, qu'on se serait attendu à voir fleurir depuis très longtemps en Hollande. C'est la connaissance des langues de l'archipel malaisien. Il y a des siècles que les conquérants et les marchands de l'ancienne Compagnie des Indes ont dû apprendre le malais. Déjà en 1601 le prince Maurice de Nassau reçut dans son camp, devant la ville de Grave, une ambassade du Sultan d'Atchin, mission qui alors fit époque, et qui en ferait de même de nos jours. Cependant, qui le croirait? on laissa pendant très longtemps à chacun le soin d'apprendre au hasard et comme il le pourrait les langues de l'Archipel.

Ce fut en 1841 que le professeur Roorda, dans une mémorable séance de l'Institut, donna l'esquisse d'un plan de fortes études pour les candidats aux emplois du gouvernement des Indes. Le roi Guillaume II de glorieuse mémoire accueillit cette idée et organisa une école supérieure à Delft, dont son fils aîné, notre Roi actuel, fut le protecteur, et le professeur Roorda le premier directeur.

Depuis on a changé beaucoup de choses; on a séparé l'enseignement pratique de la grammaire de celui de la linguistique savante; on a institué un doctorat pour les langues et l'ethnographie de l'Archipel; mais l'idée-mère est restée la même. Ceux qui gouvernent les Indes néerlandaises ont charge d'âmes; il faut qu'ils connaissent les peuples gouvernés par eux, il faut qu'ils comprennent et parlent leurs langues.

Messieurs et Mesdames! Je sais que vos travaux sont multiples et qu'ils embrassent plusieurs autres branches. Dans une assemblée comme celle-ci je sais surtout que j'ignore beaucoup de choses, et que je ferai bien de laisser la parole à de plus dignes que moi; en premier lieu, à votre honorable président.

Je termine donc en exprimant le souhait que le séjour de Leide vous sera agréable sous tous les rapports; que vous voudrez bien visiter nos bibliothèques, nos musées, nos écoles; les portes vous en seront ouvertes toutes grandes; et que ce VIe Congrès sera fécond en résultats, ainsi que ses prédécesseurs.

Je déclare la session ouverte.

Ce discours est accueilli par d'unanimes applaudissements. Le Président effectif, M. Kuenen, remercie le Ministre de son bienveillant concours et de la marque de sympathie qu'il a bien voulu donner au Congrès en honorant la session de sa présence et en inaugurant les travaux du Congrès par les éloquentes paroles qu'il vient de faire entendre. Puis, montant à son tour à la tribune, M. Kuenen s'adresse à l'assemblée dans les termes suivants:

MM. les Ministres de l'Intérieur, des Colonies et de la Guerre,
MM. les membres honoraires de ce Congrès,
MM. les délégués des gouvernements étrangers et des sociétés savantes,
MM. les membres du Congrès,

Très honorés auditeurs!

Soyez ici les bienvenus! Le Comité d'organisation, au nom duquel j'ai l'honneur de vous adresser la parole, se réjouit de vous voir réunis; en vous accueillant il forme le vœu que cette session du Congrès des Orientalistes puisse porter des fruits abondants pour les progrès des sciences orientales et qu'elle réponde ainsi à ce que l'on en attend.

Mais vous le savez déjà, notre joie, au moment où nous avons le privilège de vous souhaiter la bienvenue, n'est pas sans partage. C'est une autre bouche que la mienne qui aurait dû prononcer les paroles que je vous adresse. Lorsque, il y a deux ans, Leide fut désignée, avec l'approbation du gouvernement des Pays-Bas, pour servir de siège à ce Congrès, et qu'il fallut procéder à la nomination d'un Comité d'organisation, le premier dont on prononça le nom fut Reinhart Dozy, et

tous furent unanimes à voir en lui notre président futur. Il a en effet présidé le Comité; nos premières séances ont eu lieu chez lui et sous sa direction; et il a pu encore signer la lettre de convocation. Il est vrai que lorsque cette lettre a été expédiée il était déjà fort douteux qu'il pût s'acquitter au sein du Congrès des devoirs que la présidence impose; mais il nous semblait encore permis d'espérer qu'il serait aujourd'hui au milieu de nous et qu'il pourrait recevoir ceux d'entre vous qui désireraient le visiter. Hélas! même cet espoir restreint ne s'est pas réalisé. Le 29 avril dernier il a succombé à la maladie qui minait ses forces depuis longtemps.

Certes, je n'ai pas à m'excuser si, dans cette circonstance, à la place que j'occupe en ce moment, je donne un libre cours à l'expression de la trop juste douleur que nous fait éprouver une perte si cruelle. Personne d'entre vous ne sera tenté de me crier: »Réservez vos plaintes pour la section du Congrès à laquelle Dozy appartenait par la nature de ses études!" Je l'accorde, il appartenait à une section spéciale. Je vais plus loin. On peut dire que dans les limites du monde musulman il avait fait choix d'un champ de travail qui était le sien propre, sa spécialité. Tellement versé dans toute cette branche d'études qu'il a pu écrire sur l'Islamisme pris dans son ensemble une monographie devenue classique, ce n'en est pas moins à l'histoire des Musulmans d'Espagne qu'il avait réservé le meilleur de ses forces et qu'il avait consacré le principal de ses ouvrages, celui auquel il a donné ce titre même. Quand on lit ce chef-d'œuvre, on est tout d'abord tellement frappé des beautés littéraires que l'on pourrait presque penser qu'elles avaient été le principal souci de l'auteur. Mais bientôt on s'aperçoit que ce brillant édifice repose sur des fondations imposantes de solidité, cachées ici par le talent de l'artiste, mais dévoilées ailleurs par lui. En effet, sa vaste connaissance de la littérature arabe, attestée encore par les deux volumes du Catalogue des manuscrits de Leide que nous lui devons, l'a mis en état de faire choix, dans la grande masse des textes, de ceux dont la publication était le plus urgente, soit en général, soit en vue de l'objet spécial de ses études. Il s'est acquitté de sa tâche d'éditeur avec une exactitude philologique vraiment admirable. Il fallait pour cela des connaissances linguistiques hors ligne, telles que Dozy a encore montré qu'il les possédait par ses nombreux travaux de lexicographie, à commencer par son »Dictionnaire des noms des vêtements chez les Arabes" et à terminer par son »Supplément aux dictionnaires arabes", fruit des lectures assidues d'une vie tout entière. Et ce grammairien

consommé, cet infatigable collectionneur de mots et de phrases, était en même temps passé maître dans la critique historique, et l'on doit à sa sagacité des découvertes qui ont fait époque. Est-il besoin de nommer ses »Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne" ou de vous rappeler sa belle étude sur »le Cid"?

Il n'y a rien de décousu dans ce grand ensemble de productions du génie de Dozy et de son étonnante puissance de travail. L'unité en saute aux yeux et personne ne disputera ce savant à notre section de la langue arabe et de l'Islam. Mais sur son domaine à lui il avait rang de prince, et voilà pourquoi nous tous, dont la face est tournée vers l'Orient, nous avons été fiers de lui tant que nous l'avons possédé, et, maintenant que l'inexorable mort nous l'a enlevé, nous menons son deuil. Non, ce n'est pas parce que la Néerlande est un petit pays et parce que ses grands hommes sont faciles à compter que nous rendons hommage à la mémoire de Dozy. Notre association, tout internationale qu'elle est, sent, elle aussi, »qu'un chef, un grand capitaine est tombé en Israel", et elle ne se refuse pas à le reconnaître publiquement. Je n'ai pas à vous dire: »Acta est fabula, plaudite cives!" puisqu'il ne s'agit pas d'un vivant qui a mérité des éloges, mais d'un mort. Lorsqu'une assemblée représentative vient de perdre un de ses membres, qui a bien mérité de la patrie, le centre, la droite et la gauche, oubliant pour quelques instants leurs dissensions, se lèvent d'un commun accord pour rendre ainsi au défunt un hommage silencieux. Messieurs, membres de ce Congrès, imitons cet exemple!

Sur l'invitation du président, toute l'assemblée se lève dans le plus profond silence. L'hommage rendu à l'illustre défunt est véritablement émouvant.

M. Kuenen continue:

J'aurais désiré voir quelqu'un d'autre que moi prendre la place de Dozy. Mes collègues du Comité ne me refuseront pas le témoignage que je n'ai pas ambitionné cet honneur. J'ai dû déférer à leur choix, ratifié d'avance par Dozy, ce qui est pour moi un précieux souvenir, lorsqu'il m'a proposé à la vice-présidence. Mais je n'en sens pas moins vivement combien est lourde la tâche dont j'ai été chargé et à quel point j'aurai besoin de votre indulgence pour que la confiance que mes amis m'ont témoignée ne soit pas confondue. Permettez-moi, Messieurs, d'invoquer votre bienveillance!

Je vous ai déjà dit que vous étiez les bienvenus à Leide. Je le répète

avec un sentiment de légitime fierté. Ce n'est pas un petit honneur qui nous tombe aujourd'hui en partage. Une réunion comme la nôtre, quelque intéressante et instructive qu'elle soit pour ceux qui y prennent part, pourrait passer presque inaperçue dans une des grandes capitales de l'Europe; mais elle remplira toute une page de l'histoire de Leide. Cela même a désigné à mon choix le sujet sur lequel je vais me permettre de vous présenter quelques considérations pour servir d'introduction à vos travaux. Il serait superflu de vous entretenir encore du Congrès lui-même; l'expérience acquise par nous dans les sessions précédentes suffit pour nous guider dans l'arrangement de nos séances et pour nous apprendre quels fruits nous avons le droit d'en espérer. Pourquoi répéterais-je ce qui a été parfaitement bien dit par mes prédécesseurs? Je n'aurais de motifs pour revenir sur cette matière que si le Comité d'organisation avait d'importantes réformes à vous proposer; or ce n'est pas le cas. Mais il y a un fait spécial, nouveau, c'est que le Congrès des Orientalistes s'est réuni à Leide; ce fait est considérable, à nos yeux du moins, et il vaut la peine d'en examiner la signification. Qu'est-ce qui vous amène ici, et nous, à quoi votre présence parmi nous doit-elle nous conduire? Je ne me dissimule pas à quel danger je m'expose en essayant de répondre à ces questions. Il pourrait m'arriver de vous prêter des motifs auxquels vous n'eussiez pas même songé. S'il est difficile à chacun de se connaître lui-même; si chaque individu est à lui-même un mystère — qu'est-ce donc que de vouloir dire ce que pense une grande assemblée, un être collectif comme celui que nous formons et dont d'ailleurs la composition est très variable? Toutefois, s'il m'arrivait de lire dans vos âmes des choses qui n'y sont pas écrites en toutes lettres, le mal ne sera pas grand. C'est plus ou moins dans la nécessité des choses; tous les jours nous le faisons à l'égard du prochain et le prochain à notre égard. Une seule chose est importante, et celle-là je puis vous la garantir. Je ne vous attribuerai rien dont vous puissiez rougir, à moins que vous ne rougissiez quand on dit quelque chose à votre gloire.

Jamais encore vous n'avez heurté à la porte d'un si mince personnage pour lui demander l'hospitalité pour vos sessions. Et pour choisir un des petits états comme but de votre pèlerinage, vous n'avez pas attendu d'avoir épuisé la liste des grandes puissances européennes. Voilà ce qui nous frappe, nous Néerlandais, en tout premier lieu dans cette réunion, et ce fait ne nous laisse pas froids. Nous avons parfaitement conscience du peu que nous pesons dans la balance politique, nous autres

petits états. Ils sont bien loin de nous les temps où les puissances de second, de troisième rang pouvaient faire pencher le plateau, tantôt dans un sens et tantôt dans l'autre, ou même parfois, les circonstances aidant, faire la loi à de grands empires. Maintenant la puissance politique est devenue une question de millions, de millions d'hommes et de centaines de millions d'espèces sonnantes, si bien que nous n'avons pas même en rêve la pensée de nous mesurer avec ceux qui étalent les chiffres dont nous ne pouvons faire voir qu'une faible fraction, ni d'élever notre voix assez haut pour la faire entendre dans le concert européen. Nous ne nous en plaignons pas. Oui, notre indépendance nous est plus chère que la vie; heureusement personne ne la menace, car nous n'hésiterions pas à périr plutôt que d'y renoncer. Oui, nous sommes fiers de la puissance et de la gloire de nos ancêtres, et nous aimons notre histoire, qui est la sauvegarde de notre nationalité. Mais en même temps nous nous résignons sans peine à la perte d'un rang qui coûterait à maintenir plus qu'il ne vaut. Aurions-nous besoin d'une consolation? Si c'était le cas, vous nous en offrez une magnifique. Ne venez-vous pas nous dire que, si les luttes politiques ne sont plus le fait des petits comme nous, il est d'autres domaines dans lesquels il nous est permis de nous mouvoir librement? Vous ne nous fermez pas la lice où se conquièrent les lauriers de la science, et bien loin de nous y accueillir avec dédain, vous daignez nous y admettre comme vos pairs. Il est vrai qu'ici encore le faible nombre de pacifiques combattants que nous pouvons mettre en ligne est pour nous un désavantage. Mais chacun de ceux qui forment notre petite phalange est le bienvenu auprès de vous, et vous lui faites dans votre estime une place proportionnée à son mérite individuel. S'il existe encore de la jalousie internationale, ce n'est pas aux dépens des faibles; bien loin d'essayer de les amoindrir, on les gâte plutôt. Le langage seul fait obstacle à l'essor des petites nations, depuis que le latin a cessé de suffire comme langue scientifique et qu'il a été contraint d'abdiquer le trône qu'il occupait dans l'empire des lettres. Mais n'est-ce pas là un de ces obstacles qui, en stimulant leur énergie, profitent à ceux qui le rencontrent sur leur chemin? En tout cas, si quelqu'un a le droit de s'en plaindre, c'est la nation qui a le privilège de voir sa langue employée comme véhicule international de la pensée, mais en même temps quelquefois pitoyablement maltraitée.

S'il est permis d'interpréter comme je l'ai fait la préférence que vous avez accordée à ce lieu de réunion, elle vous fait autant d'honneur qu'elle nous cause de joie à nous. Eussiez-vous décidé autrement, nous

n'aurions eu qu'à nous incliner, car vous aviez »la raison du plus fort"; mais vous n'aurez pas de peine à croire que cette fois-ci nous avons trouvé que cette raison était vraiment la meilleure. Nous vous félicitons, et nous avec vous, de la générosité dont vous avez fait preuve; quoi qu'on en pense dans d'autres domaines, cette vertu reste dans notre république à nous la meilleure politique, et en tout cas vous pouvez être certains que ce n'est pas pour des ingrats que vous l'avez exercée.

. Passons de l'espèce à l'individu. C'est sur la Néerlande que votre choix s'est arrêté au milieu des petites puissances. Cela vient sans doute pour une part de ce que les Pays-Bas possèdent des colonies, qui offrent aux études orientales, représentées par vous dans toute leur étendue, un champ d'investigation qui n'est pas sans importance, même si on le compare à ceux que d'autres nations européennes ont ouverts. C'est ainsi du moins que le Comité d'organisation a compris votre décision, et c'est le motif pour lequel il a fait les démarches nécessaires pour avancer d'un an l'époque de votre session et la faire coïncider avec l'Exposition coloniale et d'exportation générale d'Amsterdam, dès que le projet en a été arrêté. C'est encore le motif pour lequel le Comité n'a pas hésité à distraire une journée du temps destiné aux travaux ordinaires du Congrès, afin de la consacrer à l'excursion que nous nous proposons de faire à Amsterdam. C'est jeudi prochain que nous avons réservé dans ce but. De son côté le Comité directeur de l'Exposition a jugé que les membres du Congrès en allant la visiter se rendaient chez eux, qu'ils étaient fils de la maison et que par conséquent ce jour-là ils étaient de ceux dont on ne lève ni impôts ni contributions. En même temps la municipalité d'Amsterdam, instruite de votre visite, désire que vous ne passiez pas sans avoir éprouvé son hospitalité, et elle s'apprête à vous recevoir à l'hôtel de ville le soir à 8 heures. Vous me permettez sans doute, Messieurs, d'exprimer sans plus attendre au nom de vous tous nos sentiments de vive gratitude pour les marques qui nous sont ainsi données de l'estime dans laquelle on tient nos travaux.

Ainsi, entre le fait que les états européens possèdent des colonies et l'existence de notre Congrès, il y a un rapport que l'on reconnaît de toutes parts. Mais en quoi consiste ce rapport? Question dangereuse, qui ouvre un si vaste champ à la pensée qu'il semble impossible de ne pas s'y égarer. Mais nous pouvons nous placer à un point de vue supérieur à tous les autres, au point de vue du devoir. Chacun de vous,

Messieurs, serait libre de choisir tout autre côté qu'il lui plairait pour aborder cette question en ce qui regarde les Pays-Bas; mais les Néerlandais n'ont pas cette liberté, puisqu'il s'agit d'un dépôt qui leur a été confié, et de la tâche qui leur incombe de ce fait. Dans cette tâche est compris, cela va sans dire, ce que l'on pourrait appeler la partie morale du devoir d'une métropole à l'égard de ses colonies, celui de travailler à la culture et à l'éducation des populations qu'elle se voit confiées. J'ai cependant en vue en premier lieu une autre obligation, qui se trouve étroitement liée à cette tâche civilisatrice, c'est le devoir de conquérir les colonies au profit de la science. Vous savez comment Schleiermacher envisageait la tâche que l'humanité est appelée à remplir; c'est celle de faire assimiler la nature par la raison. Ce développement se produit par un progrès double, qui avance par deux voies parallèles. Il y a la conquête plastique de la nature, »die Bildung", l'acte par lequel l'homme la moule pour ainsi dire; mais il y a aussi, également indispensable, également précieuse, la conquête intellectuelle de cette même nature, »die Erkennung", l'acte par lequel homme la fait passer au dedans de lui. En effet, comme le dit St. Martin, »ignorer la nature, c'est ramper devant elle, c'est se subordonner à elle et rester livré à son cours ténébreux; la connaître, c'est la vaincre et s'élever au dessus d'elle". Et ces paroles ne s'appliquent pas seulement à »la nature" au sens restreint du mot, mais aussi à l'humanité, qui, pour s'élever au dessus d'elle, ne cesse pourtant pas d'en faire partie. Tant que dans les colonies il restera un coin inconnu ou mal connu, et que la pleine lumière n'aura pas été portée partout sur le pays, sur ses habitants, sur leur langue, sur leurs mœurs et tout ce qui fait partie de leur vie, le devoir que sa civilisation plus avancée impose à la métropole n'aura pas été rempli jusqu'au bout. Voilà, Messieurs, ce que votre présence nous rappelle clairement.

Il n'y a, Dieu merci, dans cette exhortation rien qui doive nous faire mourir de honte. Il ne nous siérait en aucune façon de nous enorgueillir de ce que nous pouvons avoir fait; mais nous n'avons pas non plus le sentiment, si humiliant et si triste, d'avoir absolument manqué à notre devoir. Et d'abord nous pouvons citer comme tout-à-fait digne de votre attention ce qui a été fait par nos sociétés de Missions et par la Société biblique néerlandaise. Elles avaient pleinement le droit d'envoyer leurs représentants à ce Congrès, et c'est avec une vive satisfaction que nous voyons qu'elles en ont usé, de même qu'elles ont envoyé à l'Exposition coloniale les preuves irrécusables de leur féconde activité.

On leur doit d'autant plus de reconnaissance pour tout ce qu'elles font dans l'intérêt dc la science, que celle-ci n'est pas pour elles un but, mais simplement un moyen. Du reste elles sont loin d'être seules à travailler à faire connaître nos colonies. Nous possédons un grand nombre d'associations et d'institutions vouées à l'étude de nos possessions d'outre-mer et à la diffusion des connaissances qui s'y rapportent. Vous n'exigerez pas que je décrive en détail leur organisation et leurs travaux; mais vous me permettrez de les énumérer en les caractérisant en quelques traits. Veuillez ne pas voir là un effet de ma vanité nationale, mais le désir, digne sans doute de votre approbation, de rendre compte de notre gestion à des juges compétents.

Il y a pour les Hollandais un sujet de satisfaction légitime à constater que la première association scientifique européenne qui ait été fondée sur le sol de l'Asie est d'origine néerlandaise. C'est la Société des Arts et des Sciences de Batavia, qui a célébré il y cinq ans le centième anniversaire de sa fondation. Née dans la seconde moitié du XVIIIe siècle de l'enthousiasme pour ce qu'on appelait »l'utilité publique", qui a marqué cette époque trop décriée et qui en restera la gloire, on ne peut pas dire que la Société de Batavia ait eu dès sa fondation une notion claire et nette de la tâche qu'elle était appelée à remplir; mais elle en avait comme un pressentiment. Cela n'a pas toujours suffi pour la soutenir énergiquement dans son œuvre ou pour rallumer son zèle, qui a parfois été un peu languissant; mais il est juste de dire qu'elle a eu à traverser des temps orageux, très peu favorables à l essor scientifique. Tout cela appartient maintenant au passé. Depuis bien des années déjà la Société a clairement conscience du but qu'elle doit poursuivre; elle travaille avec un zèle calme et soutenu aux progrès de la science .et sa tranquille activité a déjà produit des fruits abondants. Vous serez d'accord avec moi pour lui souhaiter cordialement de se maintenir à la hauteur qu'elle a su atteindre. J'y compte d'autant plus que je puis ajouter que la Société de Batavia vient de manifester l'intérêt qu'elle porte aux travaux du Congrès d'une manière que le Comité d'organisation ne sait comment louer d'une façon suffisante. Frères de la lointaine Insulinde, recevez nos sincères remerciements!

Ces remerciements sont dûs à une autre Société encore, établie dans les Pays-Bas, qui poursuit le même but que la Société de Batavia; je veux parler de l'Institut de philologie, de géographie et d'ethnologie pour les Indes néerlandaises. Si je suis bien informé nous retrouverons l'occasion de lui exprimer notre reconnais-

sance. Je me borne pour le moment à dire que durant les 32 années de son existence l'Institut a rendu de grands services à l'indologie et que l'on peut en attendre de plus grands encore pour l'avenir. Il publie des »Oeuvres" et des »Mémoires" qui forment déjà une série respectable, et c'est d'autant plus méritoire que tous ces volumes ont été imprimés sans le secours du gouvernement. Il possède une bibliothèque, déjà très-riche, que la judicieuse administration de son directeur, notre collègue M. Wijnmalen, fait se rapprocher de plus en plus de l'idéal vers lequel une collection spéciale de ce genre doit tendre. Cette marche en avant a été grandement accélérée par la fusion de cette bibliotheque avec celle de la Société Indienne, établie à la Haye de même que l'Institut. Cette société s'occupe surtout des questions sociales relatives aux Indes néerlandaises et des rapports de celles-ci avec la mère-patrie. Elle publie les discussions auxquelles elle se livre sur ces sujets et s'efforce ainsi de réveiller l'attention et d'éclairer l'opinion. Nous sommes heureux de voir au milieu de nous des représentants des deux institutions.

Vous aussi soyez les bienvenus, Messieurs les délégués de la Société de géographie! Le nom de cette société est trop général pour que, à lui seul, il implique quelque rapport entre les travaux auxquels elle se livre et le but de notre Congrès. Il est cependant naturel qu'elle n'aille pas chercher sa »terra incognita" en dehors de nos possessions, où elle trouvera amplement à faire pendant de longues années encore. C'est bien ainsi qu'elle entend sa tâche, comme le prouve l'expédition de Sumatra. Cette grande entreprise scientifique sera un titre de gloire pour la Société de géographie, qui a su l'organiser et en publier les résultats avant d'avoir achevé le second lustre de son existence. De telles prémices promettent pour l'avenir une moisson splendide.

Je n'ai pas terminé mon énumération. L'école de Delft pour l'enseignement des langues, de la géographie et de l'ethnographie des Indes néerlandaises et sa sœur cadette de Leide, l'école des fonctionnaires des Indes orientales, ne doivent pas être passées sous silence. Ces institutions poursuivent un but pratique et leur sphère d'activité est circonscrite par le programme de l'examen d'admission aux fonctions civiles dans les Indes néerlandaises. Mais c'est par la science qu'elles s'efforcent d'atteindre leur but et c'est elle qui en définitive recueille les fruits de leurs travaux. Les professeurs attachés aux deux écoles ne cessent d'étendre le domaine de la science. Sans doute ils ne réussissent pas à enrôler tous leurs disciples sous ses dra-

peaux, et il ne serait pas même à souhaiter qu'ils s'y appliquassent; la vie pratique, elle aussi, a ses exigences impérieuses, dont on ne doit rien rabattre. Mais, fondés sur une expérience déjà acquise, nous avons le droit de compter qu'il sortira de ces écoles des hommes, dont la place, de même que celle de leurs professeurs, sera marquée de plein droit dans un congrès d'Orientalistes. Déjà maintenant ils ne font pas défaut parmi nous et ils s'unissent à nous pour souhaiter la bienvenue aux délégués des institutions qui les ont formés.

Tout ce que je viens de nommer est dû à l'initiative privée. Mais l'Etat reconnaît de son côté chez nous le devoir qui lui incombe. Ne parlons pas de ce qu'il a fait dans le passé et bornons-nous à l'époque actuelle. Depuis le 1 Octobre 1877 la loi veut qu'au moins dans une des universités des Pays-Bas il se donne des cours sur »le droit mahométan et les autres institutions et coutumes nationales des Indes néerlandaises", et aussi sur »les langues, les littératures, la géographie et l'ethnologie de l'archipel indien". A partir de la même date la Faculté des Lettres et de Philosophie a commencé de conférer entre autres degrés celui de »docteur dans les langues et dans la littérature de l'archipel indien". Le nombre de ceux qui aspirent à ce titre est naturellement restreint. Cependant il a été déjà recherché et conquis, et avant longtemps la Faculté sera encore dans le cas de le conférer. Le nombre de ceux qui s'y préparent fût-il moins considérable encore qu'il ne l'est, il n'en resterait pas moins que l'État offre ce titre et, comme c'est impliqué dans son offre, s'engage à maintenir les chaires nécessaires à l'enseignement qu'il suppose, ou à les fonder si elles n'existent pas toutes encore. Il y a là incontestablement un progrès, qui prouve que le législateur a fini par comprendre à quoi il était tenu sous ce rapport. Le proclamer avec gratitude en présence du Ministre qui a défendu devant les États Généraux la loi sur l'enseignement universitaire actuellement en vigueur, et qui a apporté un esprit de vraie libéralité à sa mise à exécution, c'est ce que nous commande, non la politesse, mais l'équité la plus élémentaire.

Irions-nous donc prétendre que dans le culte de la science nous ayons atteint l'idéal? qu'en ce pays tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles pour ceux qui s'adonnent aux études orientales? J'ai déjà reconnu le contraire en saluant en vous, non pas les témoins de notre perfection et de notre béatitude, mais les représentants de l'idéal, les moniteurs du devoir vers l'accomplissement duquel nous devons tendre de toutes nos forces. Commençons par avouer que les

Pays-Bas, dont la puissance coloniale ne date pas d'hier, se trouven devant une dette qui s'est accumulée pendant près de deux siècles. En second lieu — car il serait injuste d'oublier la sœur aînée pour la cadette — rappelons que l'article de la loi relatif à l'enseignement des »langues et des littératures sémitiques" n'a pas encore reçu son entière exécution. Ajoutons enfin que l'on aurait pu faire usage dans une plus large mesure qu'on ne l'a fait pour les subdivisions de la science de l'Archipel indien de la faculté accordée par la loi d'ériger d'autres chaires que celles dont elle prescrit la fondation. Je pourrais énumérer d'autres griefs encore. Mais je n'insiste pas; peut-être même aurais-je mieux fait de me taire entièrement à ce sujet; car tôt ou tard ces griefs disparaîtraient d'eux-mêmes, emportés par la force de l'opinion publique, si la conscience nationale se réveillait pour ne plus s'assoupir. Gardons-nous de méconnaître ou de dédaigner ce qui a été fait par l'initiative individuelle et saluons avec joie les signes précurseurs de progrès croissants dans l'avenir. Mais en même temps reconnaissons, ce qui reste vrai, que l'importance, la nécessité de l'étude de l'Orient, et surtout de notre Orient à nous, ne s'est pas imposée encore au sentiment national; qu'il y a là une cause qui possède d'ardents défenseurs, mais que le peuple dans son ensemble n'a pas encore compris être sa cause et qu'il n'a pas faite sienne. Une génération future pourra-t-elle faire dater le commencement des temps meilleurs de l'année 1883? C'est un espoir que nous ne croyons pas chimérique, car nous comptons, non seulement sur l'impulsion que donnera l'Exposition d'Amsterdam, mais aussi sur l'effet salutaire que produira cette réunion. Pendant que dans la capitale du pays on sollicite l'esprit d'entreprise en lui montrant quelle est la grande étendue des contrées qui reconnaissent notre suprématie et en en déployant devant lui comme une image vivante, ici se pose l'idéal scientifique dans toute son ampleur, tel qu'on le poursuit ailleurs, tel que, nous, nous avons à le poursuivre. Ne craignez pas, Messieurs, de faire sonner bien haut tout ce que réclame la poursuite de cet idéal! C'est un service que vous nous rendrez. A la Néerlande à montrer qu'elle aura compris!

Je rétrécis une dernière fois le cercle où se meuvent mes pensées et j'ai besoin de toute votre indulgence pour mon particularisme croissant. Le Congrès de Berlin a désigné, pour être le siége de votre sixième session, non pas les Pays-Bas en général, mais la ville de Leide, et ce n'a pas été le résultat d'une seconde délibération, mais la teneur même de la résolution primitive.

Vous n'avez pas pu vous dissimuler que ce choix avait ses inconvénients. Vous êtes orientalistes, mais ceci n'est pas l'Orient; vous ne pouvez pas vous établir à la belle étoile ou dresser un camp aux abords de la ville. Or nos karavanserais n'offrent que peu de place. Probablement vous avez nourri l'espoir que cette difficulté ne se trouverait pas insurmontable. Vous aviez raison. Un nombre considérable d'habitants de notre ville, par un esprit d'hospitalité que l'on pourrait croire oriental, mais qui est bien leidois, des expériences répétées l'ont prouvé, se sont offerts pour suppléer nos hôtels et se font un plaisir de vous accueillir sous leurs toits. Le Conseil municipal nous accorde le libre usage de la salle où nous sommes réunis, et vous a préparé une réception cordiale pour ce soir à 8 heures dans le jardin de Zomerzorg. Rijnland — je ne puis vous expliquer en deux mots ce que c'est que »Rijnland"; vous le comprendrez pendant votre séjour ici — nous a permis d'installer notre petite exposition de livres et de manuscrits dans la grande salle de son édifice, situé en face de celui où nous nous trouvons; cette salle est un monument de l'ancienne architecture hollandaise et vaut à ce titre à elle seule la peine d'une visite. La section de Leide de la Société d'horticulture a pris soin que les fleurs ne fissent pas défaut pour la sollemnité d'aujourd'hui. Que dis-je? Mes yeux surpris accusent l'insuffisance de ma parole. La section s'est inspirée des Mille et Une Nuits et a dérobé la baguette des fées pour transformer cette salle en jardin. Enfin les Curateurs de l'Université mettent à notre disposition pour toute la semaine le bâtiment du Rapenburg et désirent que nous l'envisagions comme s'il était à nous. En voilà bien plus que le Comité d'organisation n'osait espérer, et sans doute c'est assez pour que j'aie le droit, au nom de vous tous, d'en exprimer notre vive reconnaissance et de répondre à tant de prévenance en formant des vœux sincères pour la prospérité de Leide, de ses habitants et de son Université. (Applaudissements.)

Il va sans dire cependant que vous n'avez pas décidé de vous réunir à Leide uniquement parce que vous comptiez que la bienveillance des habitants se montrerait moins exigüe que la ville elle-même. Je suis certain ici de ne pas me méprendre sur vos intentions. Ce qui vous amène ici c'est la »pietas", c'est le respect filial pour un passé qui vous appartient, pour le passé des études orientales. Votre choix est un hommage que vous avez voulu rendre à ce que Leide a fait pour ces études.

L'histoire vous en est connue et il est inutile que je la raconte en

détail. J'en voudrais cependant rappeler quelques traits, qui se rattachent aisément à un petit cadeau que nous vous prions d'emporter comme un souvenir de Leide. Parmi les manuscrits de la Bibliothèque de l'Université et des archives nationales conservées à la Haye se trouvent des lettres de Levinus Warner, relatives pour une part à des affaires commerciales qui n'offrent plus aucun intérêt, mais pour une autre part aux évènements politiques, qui se déroulèrent à Constantinople pendant l'ambassade de Warner. Les lettres de la seconde catégorie ont été copiées par les soins du Bibliothécaire de l'Université, le Dr. W. N. du Rieu, et imprimées à l'aide du subside que l'État nous a accordé. Nous pouvons maintenant offrir à chaque membre du Congrès un exemplaire de ces »Levini Warneri de rebus Turcicis Epistolae", non sans avoir auparavant remercié le Dr. du Rieu, aussi bien d'avoir conçu ce projet, que de l'aide qu'il nous a prêtée pour le mettre à exécution. Nous vous avouons que nous nous sommes médiocrement préoccupés de savoir si cette publication avait une grande importance pour l'histoire de l'empire ottoman. Car ce qui nous intéressait, c'était dans ce cas-ci la personne de l'auteur bien plus que ce qu'il avait rapporté. Levinus Warner — »vir ille pie semper colendus", comme Dozy l'a appelé — a été l'un des plus grands bienfaiteurs de l'Université de Leide. Elle possédait déjà dans la première moitié du XVIIe siècle un nombre assez considérable de manuscrits orientaux, provenant en partie d'un legs de Scaliger, en partie d'une collection faite par Golius et vendue par lui à l'Université. Warner légua à son tour 930 manuscrits, en majeure partie arabes, à cette collection, qui est devenue ainsi l'une des plus riches de l'Europe et qui a pris dès lors à juste titre le nom du »Legs Warner".

La possession de ce trésor a exercé sur l'histoire de notre Université une influence très grande et des plus salutaires, et la générosité des donateurs a ainsi pleinement reçu la récompense qu'eux-mêmes avaient désirée; en même temps l'emploi qui s'est fait des deniers publics pour enrichir la collection s'est trouvé complètement justifié. Rien de mieux pour assurer l'avenir d'une institution d'enseignement supérieur que de confier à sa garde un trésor semblable. Il lui arrive alors comme au savetier de la fable, quand il se vit en possession des cent écus. Le repos lui devient impossible. Autant que noblesse, richesse oblige.

Il n'y a point là de magie, et le trésor n'est pas un talisman. Constatons d'abord qu'il n'était pas échu à l'Université de Leide par l'effet du hasard, de telle façon qu'il aurait pu tout aussi bien tomber ailleurs.

Leide y avait droit dans la mesure dans laquelle on peut parler de droit quand il s'agit d'un don librement fait. Warner relevait de Leide. C'est toute une filiation. Elle remonte à Joseph Juste Scaliger, qui, il est vrai, n'appartenait pas à Leide »par droit de naissance", mais dont l'Université s'était emparée »par droit de conquête". Sous l'influence de Scaliger, Thomas Erpenius s'était adonné aux études orientales et écrivit une grammaire arabe qui fut plus employée que toute autre pendant un temps considérable. Erpenius forma Jacobus Golius, qui a ajouté à la grammaire de son maître un dictionnaire arabe, qui deux siècles durant, a eu le pas sur tous ses rivaux. Enfin Golius à son tour a été le maître et l'inspirateur de Warner. Le legs de ce dernier n'est donc pas tombé du ciel à Leide comme le temple d'Artemis à Ephèse. Du reste, comme je l'ai dit, il était si loin de posséder une vertu magique que la salutaire influence ne s'en est pas manifestée dès qu'on le posséda, ni, plus tard, sans intermittences. On aimerait à pouvoir dire d'un tel sanctuaire des Orientalistes ce que Flavius Josèphe affirme du tabernacle et du temple de Jérusalem, qu'il a toujours eu des grands-prêtres se succédant en une série continue. Mais ce n'a point été le cas. La seconde moitié du XVIIe siècle ne fut pas ce que la première avait permis d'augurer. Erpenius et Golius n'eurent pas de successeurs immédiats dignes d'eux. Et lorsque, au XVIIIe siècle, les études orientales reçurent une nouvelle et vigoureuse impulsion, ce fut sous une autre forme qu'on ne l'aurait prédit d'après les commencements à l'époque antérieure. On l'a fort bien dit: »L'ardeur apportée par les théologiens à vouloir comprendre la Bible et la faire lire à tous les peuples, chacun dans sa langue, a servi de berceau aux études orientales." Nous pouvons ajouter que chez nous, au XVIIIe siècle, la théologie a dû reprendre son enfant sous sa tutelle, quoiqu'il semblât avoir appris à marcher sans lisières. N'oublions pas cependant que l'action a été réciproque et qu'à vrai dire la théologie n'est pas moins redevable aux études orientales que celles-ci à la théologie. Vous pourrez voir les uns à côté des autres dans la salle du Sénat de l'Université les portraits des trois Schultens,

— facies non omnibus una,
nec diversa tamen, qualem decet esse nepotum —

qui pendant une grande partie du dernier siècle ont dignement représenté chez nous la science orientale. Albert, l'aîné, avait déjà fouillé la collection de manuscrits pendant qu'il était étudiant, et fut appelé ici pour remplir les fonctions de Régent de ce que l'on nommait »le collége des États", mais en même temps aussi en qualité d'*Interpres Legati Warneriani.*

Cette charge n'a été une sinécure ni pour lui, ni pour ses deux successeurs. Moins qu'ils ne l'eussent voulu, mais autant que leurs autres occupations le leur permirent pendant la durée trop brève de leur vie, ils ont travaillé aux progrès de l'étude de l'arabe, tant par leurs écrits que par leur enseignement oval. Ils ont fait plus encore, car ils ont puissamment contribué à mettre en honneur l'étude de la langue, des mœurs et de la religion des Arabes. L'exagération même avec laquelle ils prônaient l'utilité de l'arabe pour l'interprétation de l'Ancien Testament a opéré dans ce sens. Ils ont préparé le moment où la science sémitique devait commencer à voler de ses propres ailes. Aux Schultens succède après un court intervalle H. A. Hamaker, le fondateur d'une nouvelle école orientaliste, désormais indépendante.

Sommes-nous parvenus ici à la fin de cette histoire? Dans un sens, oui. On prétend qu'au siècle où nous vivons la distance qui sépare ceux qui possèdent de ceux qui n'ont rien est devenue beaucoup plus grande; mais le contraire est vrai dans le domaine où se meuvent nos études. Premièrement, les indigents de jadis sont devenus riches, quelques-uns d'entre eux plus riches que les privilégiés d'autrefois. Puis — notre Congrès est là pour le prouver — les distances n'existent plus, et partout, si l'on excepte quelques vieilles forteresses auxquelles il faut encore appliquer le »delenda est Carthago", on a fait disparaître les verroux derrière lesquels dans le siècle dernier on cachait encore les trésors littéraires. Il serait difficile de dire pourquoi les études orientales ne pourraient pas maintenant fleurir à Toronto ou à Melbourne aussi bien qu'ici. Cependant cela ne me fait aucunement craindre que l'école de Leide vienne à s'éteindre. Le souvenir de son passé est trop puissant. Mais j'ai tort de ne parler que du passé. Je n'ai point oublié ce que je disais en commençant, et je sais fort bien ce que les arabisants qui se trouvent au milieu de vous pensent de l'état de choses actuel. Si nous avons perdu Dozy, de Goeje nous reste. Nous nous aimons trop, lui et moi, pour que je veuille lui faire de la peine. Aussi me garderai-je bien de le louer en face. Mais je ne me refuserai pas le plaisir de rappeler ce que l'un d'entre vous écrivait naguère et dont sa modestie a déjà été obligée de prendre son parti. Il s'agissait de la publication de ces »Annales d'at-Tabari", que l'on avait crues perdues en majeure partie et que l'on regrettait d'autant plus vivement de ne pas posséder qu'on les jugeait indispensables pour écrire l'histoire du Califat. Après qu'elles eurent été retrouvées et livrées à l'impression on écrivait: »On ne peut que s'incliner respectueusement devant la perspicacité, entreprenante et l'indomptable

énergie de de Goeje, et répéter à son sujet, mais sans jalousie aucune, un mot qui devient vrai si l'on en écarte ce qu'il y avait d'injuste dans la réflexion d'où il est sorti; c'est que de Goeje semble avoir jeté son dévolu sur tout ce qui reste de plus intéressant dans la littérature arabe, pour s'en réserver la publication."

Pardonnez-moi cette unique excursion sur un terrain sur lequel j'eusse dû soigneusement éviter de me hasarder. Mais ne me fallait-il pas faire voir qu'en mentionnant votre pieux respect du passé je n'ai pas voulu vous représenter comme étant venus visiter un cratère de volcan éteint? Ce faux pas sera aussi le seul. Mes collègues du Comité et d'autres encore que je pourrais nommer me sauront gré d'en rester là et de garder le silence sur d'autres signes d'activité. Mais ce que je ne puis taire c'est un grand privilége dont nous jouissons. Quoi que ce soit qui nous manque d'ailleurs, nous possédons largement les moyens de publier ce qui se fait ici pour la science. Leide a presque toujours été très-bien partagée sous ce rapport. Thomas Erpenius ne s'est pas rendu méritoire seulement en qualité de professeur, mais encore en fondant à Leide une imprimerie orientale. C'est ici qu'ont brillé les Elseviers et, dans le siècle dernier ainsi que dans celui-ci, les Luchtmans. Enfin le nom de leurs successeurs, Brill père et fils, se perpétue dans celui de la »Maison Brill", qui, sous la direction de MM. van Oordt et de Stoppelaar, se montre aussi empressée à se charger des grandes publications orientalistes que capable de les exécuter. Nous n'avons pas inscrit au programme, soit de vos travaux, soit de vos délassements, une visite aux établissements de la Maison Brill. Ce n'était pas nécessaire pour que plusieurs d'entre vous eussent le désir de s'y rendre. Ils sont certains d'y être les bienvenus.

Je n'abuserai pas plus longtemps de votre attention. Si les considérations que je me suis permis de vous soumettre ont eu le bonheur d'obtenir votre assentiment, vous n'en serez que mieux convaincus d'avoir agi avec sagesse en vous décidant à diriger vos pas vers cette ville. S'il fallait encore quelque chose pour votre justification, ce sont les fruits de votre réunion qui seuls pourront le donner. Cette justification-là dépend en majeure partie de vous-mêmes. Le Psalmiste des anciens temps l'a dit: Là où les assistants ne peuvent s'empêcher de s'écrier: »Oh, qu'il est agréable, qu'il est doux que des frères demeurent unis ensemble!", c'est »là que Yahwe envoie la bénédiction."

Ce discours, interrompu à plusieurs reprises par des applaudissements, est accueilli avec enthousiasme par l'assemblée.

Le Président: J'ai l'honneur de communiquer au Congrès que le Comité d'organisation vient de recevoir la lettre suivante:

»J'ai l'honneur de faire savoir, au nom de S. A. R. le prince Alexandre des Pays-Bas, au Comité du Congrès des Orientalistes réuni à Leide, que S. A. a le regret d'être empêchée par l'état de sa santé d'assister au Congrès.

L'adjudant de service
H. Beijerman."

Nous regrettons vivement l'absence de son Altesse Royale et l'indisposition qui en est la cause. Mais en même temps nous savons gré au Prince d'avoir conçu le projet d'assister à nos séances, et vous me permettez sans doute, Messieurs, de lui exprimer, au nom du Congrès, notre profonde gratitude de l'honneur qu'il aurait voulu nous faire.

Les livres offerts au Congrès sont déposés sur la table du Bureau. Le Président énumère les noms des donateurs, renvoyant pour les titres des ouvrages au Bulletin n°. 1, qui se trouve entre les mains des Membres. Il fait ressortir l'importance et la valeur de leurs dons et leur témoigne la reconnaissance du Congrès. En mentionnant l'envoi de M. A. C. J. Geerts, il fait part à l'assemblée de la douloureuse nouvelle du décès de ce jeune savant, arraché par une mort prématurée à la science et à ses parents; il exprime sa vive sympathie pour ces derniers. Le nom du Rajah Sourindro Mohun Tagore lui donne l'occasion d'attirer l'attention du Congrès sur l'intérêt que le Rajah ne cesse de porter à ses travaux et sur la générosité dont son envoi fait preuve.

La liste des dons étant épuisée, le Président donne la parole à ceux d'entre les Membres qui lui avaient fait part de leur intention de présenter eux-mêmes les ouvrages qu'ils destinaient au Congrès.

M. Schefer:

Monsieur le Président,

J'ai l'honneur d'offrir au nom de l'Académie des Inscriptions et belles lettres le second fascicule du Corpus Inscriptionum Semiticarum. En me chargeant de le présenter dans cette séance solemnelle, l'Académie a voulu donner un témoignage tout particulier de l'estime dans laquelle elle tient les savants travaux de l'Université de Leyde.

Je dépose également en qualité d'administrateur de l'École des langues orientales vivantes un volume de mélanges historiques et géographiques relatifs à l'Orient; il est dû à la collaboration de MM. les professeurs.

Certaines circonstances nous ont permis d'augmenter cette année le nombre de nos publications et l'École a tenu à laisser à l'Université de cette ville une marque spéciale de sa reconnaissance pour les services rendus par les orientalistes éminents qui, depuis Erpenius et Golius, n'ont cessé de maintenir les glorieuses traditions de l'École de Leide.

M. du Rieu:

Messieurs!

J'ai l'honneur d'ajouter à cette belle collection de cadeaux offerts au Congrès, deux volumes que je viens de publier.

Le premier est le recueil des Lettres inédites de Warnerus, dédié au sixième Congrès des Orientalistes. J'y ai joint une biographie plus complète de cet homme, qui a si bien mérité des études orientales à Leide. Je regrette de n'avoir pu orner cette publication du portrait de Levinus Warnerus, mais il n'existe pas. Si parmi Messieurs les Membres du Congrès il y en a qui s'intéressent aux portraits des autres Orientalistes qui ont occupé une chaire à notre Université, je les invite à jeter un coup d'œil dans une des salles de notre Bibliothèque, où je les ai arrangés.

Le second volume est le Catalogue des Livres chinois conservés sous le toit hospitalier de la Bibliothèque qui est confiée à nos soins. C'est une collection qui ne manque pas d'importance, et dont la partie principale fut acquise il y a quelque temps par le Gouvernement. Le Catalogue à été fait grâce au concours bienveillant de notre ami M. le Professeur Gustave Schlegel; il est dédié à la 4me section du Congrès; un exemplaire en sera offert à chaque membre de cette section de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient.

M. Cust:

On the occasion of the opening of the Sixth Oriental Congress, in the name of the scholars of England, I beg to congratulate the scholars of Holland, and more especially the renowned University of Leiden.

We do not forget that Holland has ever been the Cradle of Liberty, the Nursery of Scholars, and is now the fellow-labourer of England in the work of introducing Civilisation among the Millions of the East Indies.

I lay upon the table a work upon the Languages of Africa. With South Africa the name of Holland is inseparably connected, and I can state that of all the Languages of Europe the Dutch Language is the only one

that is domiciled in Africa, and has been adopted by tribes, who have abandoned for it their own Language.

M. Shyâyami Krishṇavarmâ:

It is a source of extreme gratification to me that I have been sent by the Government of India to represent my own country at this Congress; for assuredly no country in the world is so deeply interested in the proceedings of an Oriental Congress as India. I feel really happy when I think that I am now speaking in the very country about which I used to read in my vernacular books when quite a boy. It will interest you to hear that we in Gujarât call the natives of this flourishing country '*Valandâs*' (वलन्दा)- an incorrect form no doubt for Hollanders.

One of the many advantages of an occasion like the present to a native of the far East is that it affords an opportunity of meeting distinguished Orientalists like your honoured Professor Kern, Prof. Roth, Prof. Weber, and others who are known to us in India by their works and reputation only.

Before I conclude I cannot help expressing a hope that a time may come when an Oriental Congress will be held in some part of India, and I can assure you that my fellow-countrymen will amply return the debt of gratitude we owe to the Oriental scholars of the West for the interest they take in the languages and literature of our beloved fatherland.

M. D. H. Müller offre au Congrès le livre publié par lui et M. I. H. Mordtmann sous le titre de »Sabäische Denkmäler" et s'exprime comme suit:

Wenn ich dieses Buch dem Congresse besonders überreiche, so geschieht es nicht desshalb, weil ich den Werth desselben so hoch stelle und die besondere Aufmerksamkeit des Congresses darauf zu lenken beabsichtige, sondern weil meines Erachtens der Zweig der Semitischen Epigraphik, welchem dieses Buch gewidmet ist, bisher die Beachtung nicht erfahren hat, welche er verdient. Während andere epigraphische Gebiete durch ihre Berührungen mit der alten, besonders biblischen und griechischen Literatur nach ihrer vollen Bedeutung erkannt und gewürdigt worden sind, und sich zum Theil auch durch ein gewisses, geräuschvolles Auftreten bemerklich machen, blieben die Sabäischen Studien bis jetzt wenig beachtet und hielten sich bescheiden im Hintergrunde. Nun aber da durch das Verdienst ausgezeichneter und muthiger Forschungsreisenden, denen sich in jüngster Zeit mein leider verunglückter Landsmann *Siegfried*

Langer würdig anreihte, neues und reiches Material vorliegt, und da auch die Entzifferung der Inschriften und ihre sprachwissenschaftliche und historische Verwerthung wesentliche Fortschritte gemacht haben, so glaube ich dass auch dieser Zweig als ebenbürtig in den Kreis der epigraphischen Studien aufgenommen zu werden verdient.

M. WIJNMALEN:

Deux mots, Monsieur le Président!

Premièrement un don au nom de l'Institut Royal pour la philologie, la géographie et l'ethnographie des Indes néerlandaises, établi à la Haye. Le Conseil d'administration m'a donné le mandat de vous offrir quelques écrits que nous avons publiés à l'occasion du sixième Congrès des Orientalistes. Notre savant collaborateur, M. Niemann, Professeur au Lycée indien à Delft, a publié un texte Bouginais, avec quelques notes, contenant une histoire de Tanette (île de Célèbes); ce texte fait partie de la riche littérature Bouginaise. Son ami et notre collègue, le savant docteur Matthes, nous a donné quelques spécimens de la poésie bouginaise et macassare.

Ce sont ces deux ouvrages séparés que l'Institut Royal m'a chargé de déposer sur le bureau de votre Congrès.

Il m'a été possible à moi-même, comme Secrétaire de l'Institut, grâce à la collaboration et à la bienveillance de plusieurs savants, membres de notre institution, de me procurer une série d'études sur la philologie, la géographie et l'ethnographie de l'Archipel indien. J'ai tout réuni en deux autres volumes, que je me permets de vous offrir avec l'expression de notre haute considération.

Encore un mot, M. le Président! Dans votre discours d'ouverture vous avez eu la bonté d'adresser à notre Institut Royal quelques paroles bienveillantes. Je vous prie d'en accepter nos remercîments les plus sincères avec l'expression de nos vœux pour la réussite de votre Congrès.

M. VAN DER LITH:

Si j'ai demandé ici la parole, c'est que le don que j'ai l'honneur de déposer — le Kitâb adjâ'ib al-hind ou Livre des merveilles de l'Inde — est offert au Congrès, non par moi seul, mais aussi au nom de M. L. Marcel Devic. Comme j'aurai l'occasion de dire quelque chose sur ce travail dans la cinquième section, il me sera permis de garder ici le silence sur le contenu de cette œuvre. Mais j'ai à cœur de remercier publiquement M. Schefer, dont la libéralité bien connue de vous tous, Messieurs,

a déjà rendu tant de services à la science orientale. C'est lui qui a donné à M. de Goeje la copie du manuscrit qui a servi de base à notre publication; c'est à son magnifique manuscrit de Harîri que les éditeurs doivent les planches qui servent d'illustration à l'œuvre. Je désire aussi remercier ici l'administration éclairée de la bibliothèque de Sainte-Sophie, qui a bien voulu nous permettre de faire collationner notre copie avec l'original de Constantinople, confié à ses soins.

M. Strassmaier:

Meine Herren, Ich erlaube mir in dieser Versammlung die ersten drei Lieferungen meines Werkes »Alphabetisches Verzeichniss der Assyrischen und Akkadischen Wörter" zu überreichen. Es ist dasselbe die Frucht eines fünfjährigen Studiums der Keilschrifttexte im Britischen Museum, und desshalb darf ich es wohl wagen in dieser Versammlung die Aufmerksamkeit der hier anwesenden Gelehrten darauf zu lenken. Ich hoffe durch diese Publication das Studium der Keilschriften wesentlich zu fördern, und deshalb habe ich auch keine Mühe gescheut alle darin behandelten Texte selbständig von den Originalien in London und Paris zu copiren und mit möglichster palæographischer Genauigkeit zu reproduciren. Nur so wird es nach meiner Ansicht möglich sein den Assyriologischen Studien das Ansehen zu verschaffen welches sie verdienen und weitere Fortschritte zu sichern. Mit dem nächsten Jahre hoffe ich diese Publication, einen starken Quartband von ungefähr 1100 Seiten, glücklich zu Ende führen zu können.

MM. Carrière, Cates et Rylands, Delattre, Dyserinck, van den Gheyn, Guimet, Guyard, G. Oppert, Schefer, Speyer, et Tien déposent des ouvrages importants destinés au Congrès. M. Thornton présente 14 photographies de sculptures gréco-bouddhiques découvertes en Yustuzai près de la frontière Nord-Ouest de la province du Panjab (Inde Britannique).

Les sculptures (qui se trouvent à présent dans le Museum à Lahore) démontrent l'influence de l'art grec sur l'art indigène d'Inde et seront le sujet de remarques et d'explications de M. le Dr. Leitner dans la Section aryenne.

MM. van den Gheyn, de Goeje et Vaux offrent des livres au nom, respectivement, de MM. de Harlez, Darmesteter et Terrien de la Couperie [1]).

1) La liste de tous les livres présentés au Congrès, soit à cette occasion, soit dans le cours de la semaine, sera publiée à la fin du Compte rendu des Séances.

Le Président: Messieurs, nous sommes profondément touchés des dons si généreux que vous venez de nous offrir, et le Congrès tout entier vous en témoigne sa vive gratitude. S'il nous restait quelque doute sur la sympathie qu'une réunion comme la nôtre inspire aux Orientalistes, les preuves que vous en donnez dans cette séance seraient bien de nature à nous en guérir. Nous aurons soin que vos dons, avec ceux qui se trouvaient déjà sur la table, soient transportés dans la salle de Rijnland et qu'ils restent là pendant toute la semaine, pour que chacun d'entre vous soit à même d'en prendre connaissance. Ensuite nous les ferons parvenir à leur destination, conformément aux règles suivies dans les Congrès précédents.

Il ne m'est pas possible d'entrer dans des détails sur les dons que chacun d'entre vous a eu la bonté de nous offrir. Permettez-moi cependant de faire une exception pour les ouvrages publiés à l'occasion de notre Congrès même, les »Mélanges orientaux" des Professeurs de l'École spéciale des langues orientales vivantes de Paris, et les »Bijdragen" que l'Institut Royal pour la philologie, la géographie et l'ethnographie des Indes néerlandaises a fait imprimer. Messieurs les représentants de ces deux institutions, il nous faudra du temps pour étudier les savantes dissertations que vous nous avez offertes. Mais dès maintenant nous pouvons apprécier les sentiments de sympathie et bienveillance dont vos publications nous sont un précieux témoignage. Au nom du Congrès je vous en remercie bien vivement, et j'y réponds par des vœux sincères pour le succès de vos efforts dans l'intérêt de la science orientale!

La parole est à M. le Professeur de Goeje, qui désire faire une proposition au Congrès.

M. DE GOEJE:

Messieurs!

Parmi les nations qui ont rendu à la science les plus grands services en veillant à la conservation de matériaux précieux et en plaçant ceux-ci à la disposition des savants, le peuple anglais occupe la place d'honneur. Il n'y a pas dans le monde entier une seule institution qui égale le Musée Britannique, et tous ceux qui ont eu le privilége d'y travailler peuvent rendre témoignage à la bienveillance avec laquelle on y est accueilli et aux facilités qu'on y trouve pour étudier les livres et les manuscrits. Mais il arrive souvent à des savants d'être dans l'impossibilité, soit d'aller en personne à Londres, soit d'y envoyer quelqu'un pour travailler à leur place. Ne pouvant continuer leurs études sans l'aide de manus-

crits que le Musée possède, ils sont obligés d'abandonner leurs projets; car le règlement du Musée ne permet pas qu'un manuscrit sorte de l'édifice et soit prêté au dehors. Or, comme il n'y a souvent qu'un seul savant qui soit en état de faire usage d'un manuscrit donné et d'y puiser les renseignements nécessaires pour ses travaux, il résulte de là que plus d'un manuscrit précieux reste sans emploi, contrairement à la généreuse intention des fondateurs des collections, qui certainement n'avaient pas destiné les manuscrits à figurer simplement dans la bibliothèque, mais à être lus et étudiés.

Il y a plusieurs années déjà que les administrateurs de la bibliothèque de Leide et de plusieurs autres bibliothèques prêtent des manuscrits aux savants, et, quant à nous, nous n'avons jamais eu lieu de regretter d'avoir adopté ce principe libéral. En effet, nous avons vu que, par la responsabilité morale qu'elle impose, la pleine confiance est le moyen le meilleur et le plus efficace de prévenir la perte ou la mutilation de nos trésors. Les chances de pertes fortuites causées par des accidents de route ont été presque réduites à rien par l'excellente organisation des postes.

Si vous admettez, Messieurs, le bien fondé de ces considérations, je me permettrai de vous prier d'examiner, pour en faire l'objet de vos délibérations dans la séance de clôture, la proposition suivante:

Que le Congrès émette le vœu que dorénavant les savants qui seront empêchés de se rendre en personne au Musée Britannique puissent être mis à même de consulter dans leur propre pays les manuscrits dont ils auront besoin pour leurs études, sous les conditions de garantie que MM. les Trustees jugeront nécessaires; que l'assemblée autorise le Conseil à soumettre ce vœu à Messieurs les Trustees du Musée Britannique, à prier ceux-ci, au nom du Congrès, de le prendre en bienveillante considération et à solliciter leur puissante intervention auprès du Gouvernement Britannique en faveur de la réalisation de ce vœu.

Le Président: Vous avez entendu, Messieurs, la proposition de notre collègue. Nous ne nous en occuperons pas en ce moment. L'affaire est trop grave pour être décidée sur le champ. Il nous faut du temps pour y réfléchir. Je la remettrai donc à l'ordre du jour dans notre séance de clôture.

Maintenant la parole est à M. le Dr. Leitner, qui désire faire une communication au Congrès.

M. LEITNER:

One of the important events in the Oriental World, and also, as I hope may be proved in future, in the World of Orientalists, since the last Congress, has been the recognition and investiture with extensive privileges by the Indian Government on the 14th October last of the Anglo-Oriental University of the Panjab, which has been founded, after a struggle of seventeen years, by the liberality of the Indian Chiefs and gentry and by the energy and devotion of the learned classes of the Panjab and of several European promoters, among whom I notice that Mr. Thornton, the Delegate of the Royal Asiatic Society, is present on this occasion.

This Institution has been established as an examining, a teaching and a literary body for research and a Board of Education for the province, and has, in addition to the ordinary functions of a complete University and Academy, in the fullest sense of these words, as its special task the revival and development on a comparative and critical basis of Oriental classical learning and of the spread of knowledge to the masses of India through the medium of their vernacular languages. With this view, one of the principles laid down by the promoters and founders at the beginning of the movement for the establishment of an Oriental University in India, the only one in the world, was to enter into relations with Oriental Institutions and Scholars in the West, to aid their aims by local researches and to receive their advice for the further development, improvement and cultivation of Oriental studies. I need not point out what a wide field this offers for the activity of Orientalists, but when I add further that the University in question has already issued over 190 works, no doubt of varying degrees of merit and chiefly translations or editions of existing works, that several hundred thousand copies of popular Persian, Urdu and Panjabi poets are yearly lithographed by the unaided activity of the people of the Panjab, and that the 2000 State Schools of that province absorb 68000 copies of one Urdu Reader only, whilst the 6000 indigenous Arabic, Sanscrit, Gurmukhi and other Schools have more or less extensive courses of reading, and that all this only refers to one province of the Indian Empire, a vista for literary enterprise is still further opened for Oriental Authors and Publishers, whose publications will be as valuable to us as those of the Panjab may be to them. Indeed, the Oriental publishers, Messrs Allen, have, with praiseworthy liberality, already presented a copy of all their valuable productions to the University of the Panjab. Similarly, it is to be hoped that the University

of the Panjab will, on the application of the State-resources for higher education being made by its advice, engage the services of Orientalists in Europe and elsewhere as both »Lehrer and Mehrer" of their respective specialities. Finally, it may be deserving of the attention of this Congress to consider how far the Schemes of Examination for the ordinary degrees of Bachelor, Master and Doctor of Oriental learning, and the honorary degree of Doctor of Oriental learning, which the Government of England and India has reserved to the highest proved Oriental attainments, may not be rendered available as a stimulus to Oriental Students and Scholars in Europe, by constituting certain centres where the leading Orientalists may be found under whose care and guidance the Examination papers may be given out to Oriental Candidates recommended by them. To us in the Panjab it is of, at least, equal importance that the Orientalists of Europe, the United States and elsewhere should watch the further development of the University of the Panjab, so that it may remain true to the special object of its foundation.

Oriental learning as the basis and European science as the superstructure on indigenous methods are equally necessary; otherwise we may have to deplore events like that at Batala, where several hundred weight of valuable Sanscrit, Persian and Gurmukhi manuscripts were sold as waste-paper, a great contrast to the purchase of 700 Arabic manuscripts by the enterprising Oriental Publisher, Mr. Brill of this city of Leyden, this good, clean and loveable Athens of the North. The preservation also of traditional explanations, curricula of studies and the utilization of indigenous schools regarding which a lengthy Report has been submitted to the Congress, will be, I trust, an object of the constant care of the University of the Panjab, with which also the network of State Schools and Colleges is now connected, which issues several critical monthly journals in Arabic, Sanscrit, Persian and other languages, and before which over 1000 candidates presented themselves at the examinations in various Faculties which have just been concluded. This is already a step in advance on the 5000 candidates which offered themselves for its Examinations during the previous ten years of its existence as a University College, for, as many of you are aware, this Institution discharged many of the functions of an University for a series of years, without the name and status of one, which have now been conferred on it by the Legislature.

It is to the Indian Government that the world is indebted for its only Oriental University and it seems to me that an assembly like the present one may well wish it »God speed" and recommend its further care

and development, for the benefit of Oriental learning, to the authority that has called it into official existence.

Whilst doing this, however, it is impossible to overlook the debt of gratitude which we owe to the Anjuman-i-Panjab Association, which originated the movement and also founded the now flourishing Oriental College — the »Mahavidyala" of the Pandits and the »Bait-ul-ulúm" of the Moulvis, as a forerunner of the Oriental teaching aspect of the University. (Applaudissements.)

M. Leitner, en terminant, fait circuler des photographies représentant la Salle du Sénat et le Collége oriental et dépose quelques publications qu'il présente au Congrès.

Le Président: Je remercie M. Leitner de sa communication.

L'ordre du jour étant épuisé, j'ai l'honneur d'inviter les Membres du Congrès à bien vouloir se constituer en sections. Aux termes de nos dispositions générales chaque section élit son bureau. Sans déroger à ce droit je me permets de désigner les honorables membres sous la présidence desquels les sections voudront bien procéder à la formation de leurs bureaux. Sous l'approbation du Congrès, je propose comme présidents provisoires de la

Section sémitique *a.*, M. Ch. Schefer;

Section sémitique *b.*, M. E. Schrader;

Section aryenne, M. R. von Roth;

Section africaine, M. J. Lieblein;

Section de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient, M. G. von der Gabelentz;

Section de la Malaisie et de la Polynésie, M. P. Favre.

L'assemblée ayant marqué son assentiment, la séance est levée à midi et demi.

Après la séance, les livres et imprimés offerts au Congrès ont été transportés dans une des deux salles du Gemeenelandshuis de Rijnland que l'administration avait mises gracieusement à la disposition du Comité, pour y organiser une exposition de manuscrits, de livres imprimés rares, de dessins et de photographies pouvant intéresser les membres du Congrès. Grâce à la liberalité avec laquelle plusieurs institutions et particuliers avaient confié leurs trésors au Comité, l'exposition était devenue intéressante. On y voyait des contributions de la Bibliothèque de l'Université de Leide, de l'Institut royal de la Haye pour la philologie, la géographie et l'ethnographie des Indes néerlandaises, du Musée d'antiquités

de Leide, du Musée Guimet de Lyon; MM. Schefer, Max Müller, Roorda, Vreede, Grashuis et Wijnmalen avaient exposé des manuscrits de grande valeur; M. Veth avait prêté une belle collection de livres imprimés se rapportant aux Indes néerlandaises; M. D. H. Müller avait apporté de belles photographies faites en Syrie et au Yémen par Siegfried Langer, et des facsimilés d'inscriptions sémitiques; M. Leitner rendait visible, dans une belle série de photographies, l'influence de l'art grec sur celui de l'Inde septentrionale. Les photographies exposées par M. Thornton se rapportaient au même sujet. Une autre contribution très remarquable de M. Leitner consistait dans une série de documents devant servir à l'histoire de la fabrication des shawls indiens, dont les dessins constituent une sorte d'écriture, dont M. Leitner a retrouvé la clef. M. Peterson avait apporté de Bombay une collection de manuscrits précieux, que le Gouvernement éclairé de Bombay avait gracieusement permis de présenter au Congrès. M. Serrurier avait exposé des chromolithographies représentant des scènes tirées du Wayang Pourwâ, dont le texte explicatif a été publié dans les »Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië."

Une collection de publications en langue javanaise par la maison Van Dorp et C°. à Semarang, expédiée pour l'exposition et destinée ensuite à la bibliothèque de l'Institut de la Haye, n'est arrivée que quelques jours après la clôture de l'exposition.

A une heure et demie de l'après-midi avait lieu l'inauguration solennelle du Musée d'ethnographie, qui avait été fermé durant plusieurs mois à cause de réparations et de réformes à effectuer dans l'organisation. Parmi les personnes présentes se trouvaient les trois Ministres qui avaient assisté à la séance d'ouverture, les membres du Bureau du Congrès, les directeurs des autres musées. Le directeur, M. Serrurier, donna un rapide exposé de l'origine et des agrandissements de la riche collection confiée à ses soins, et recommanda les intérêts du Musée à la bienveillante protection du Gouvernement. Son Exc. le Ministre de l'Intérieur, M. Heemskerk, exprima sa satisfaction et promit le constant concours du Gouvernement. M. Stolpe, de Copenhague, juge éminemment compétent, prenant ensuite la parole pour féliciter M. Serrurier de son succès, déclara que dorénavant le Musée d'ethnographie de Leide devait être classé parmi les Musées les plus riches et les mieux organisés de l'Europe.

LISTE DES MEMBRES DES SECTIONS.

1. SECTION SÉMITIQUE.

Acquoy.
Amîn al-Madani.
Arntz.
Bähler.
Barbier de Meynard.
De Berchem.
De Blomme.
Brown.
Brünnow.
Budde.
Buhl.
Carrière.
Cates.
Clermont Ganneau.
Mc Curdy.
Davidson.
Delattre.
Delgeur.
Derenbourg (H.).
Derenbourg (J.).
Dillmann.
Duval.
Dyserinck.
Ethé.
Van Gelder.
Van Gilse.
De Goeje.
Goldziher.
Gottwaldt.
Grotemeyer.
Guyard.
Gwynn.
Halévy.
Van den Ham.
Haupt.
Herman.
Holwerda.
Houtsma.
Hunfalvy.
De Jong.
Justi.
Juynboll.
Kautzsch.
Keith-Falconer.
Kissmeyer.
Kleyn.
Kuenen.
Land.
Landberg.
Lang.
Liezenberg.
Loewe.
Lund.
De Marsy.
Matthes (J. C.).
Müller (A.).
Müller (D. H.).
Nöldeke.
Oort.
Oppert (G.).
Oppert (J.).
Von Orelli.
Peter.
Prins.

Prym.
Robertson Smith.
Rockhill.
Rylands.
Sachau.
De la Saussaye (Chantepie).
Sayce.
Schefer.
Schenz.
Schlottmann.
Schneedorfer.
Schrader.
Schrieke.
Six.
Smeding.
Snouck Hurgronje
Socin.
Le Strange.
Strassmayer.
Thorbecke.
Tiele.
Tien.
Valeton.
Vogelreuter.
Wesseling.
Wildeboer.
Wright.

2. SECTION ARYENNE.

Beauregard.
Bendall.
De Blomme.
Bourquin.
Bromehead.
Bühler.
Cust.
Davidson.
Ehrenburg.
Feer.
Flechia.
Fritze.
Gallee.
Van den Gheyn.
Graham.
Guimet.
Gwynn.
Halévy.
Jacobi.
Karlowicz.
Kern.
Krishnavarmâ.
Kuhn.
Leger.
Leitner.
Leumann.
Lignana.
Loewe.
Macdonell.
Michel.
De Milloué.
Müller (E.).
Niemann.
Oppert (G.).
Oppert (J.).
Papageorgios.
Pauli.
Peterson.
Quarles van Ufford.
Ramdas-Chubildas.
Rhys Davids.
Rost.
Von Roth.
Senathi-Raja.
Speyer.
Thornton.
Tiele.
Vaux.
Vercouillie.
Warren.
Weber.
Windisch.

3. SECTION AFRICAINE (égyptienne).

Van Bemmelen.
Delgeur.
Eisenlohr.
Golénischeff.
Guimet.
Halévy.
Leemans.
Von Lemm.
Lieblein.
Loewe.
de Milloué.
Oppert (J.).
Pleyte.
Rylands.
Sayce.
Tiele.
Wiedemann.

4. SECTION DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.

Beauregard.
De Blomme.
Cordier.
Cust.
Von der Gabelentz.
Van den Gheyn.
De Groot.
Guimet.
Halévy.
Holwerda.
Howorth.
Hunfalvy.
Kan.
Leitner.
Lesouëf.
Lind.
Long.
De Marsy.
De Milloué.
Neurdenburg.
Pearse.
Rockhill.
De Rosny.
Schlegel.
Turrettini.

5. SECTION DE LA MALAISIE ET DE LA POLYNÉSIE.

Van der Aa (Robidé).
Barbier de Meynard.
Bergsma.
Bool.
Boele van Hensbroek.
Brandes.
Brooshooft.
Cust.
Van Deventer.
Van Dissel.
Engelbrecht.
Engelhard.
Favre.
Von der Gabelentz.
Van Gilse.
De Groot.
Guyard.
Humme.
Hunfalvy.
Jonker.
Juynboll.
Kern.
Klinkert.
Krishnavarmâ.

Kuhn.
Leitner.
Lind.
Van der Lith.
Long.
Marre.
Matthes (B. F.).
Meiss.
Musschenbroek.
Neurdenburg.
Niemann.
Nijhoff.
Oppert (G.).
Pahud de Mortanges.
Pijnappel.
Quarles van Ufford.
Roelofs.
Rost.
Smeding.
Schneider.
Stolpe.
Vreede.
Wilken.
Wijnmalen.

SÉANCES DES SECTIONS.

I. SECTION SÉMITIQUE.

Guidé par l'expérience des Congrès précédents, le Comité d'organisation avait divisé cette section en deux sous-sections distinctes, l'une destinée spécialement à l'arabe et à la littérature de l'Islam, l'autre aux autres langues sémitiques, aux textes et écritures cunéiformes, etc. On avait eu soin cependant de régler les heures des séances de telle sorte qu'il fût possible aux mêmes membres du Congrès d'assister à toutes celles des deux sous-sections. Elles ont eu lieu pour toutes deux dans la salle du Sénat de l'Université; 91 membres se sont fait inscrire dans cette section.

Sous-section A (Arabe, littérature de l'Islam).

Le Bureau a été constitué comme suit:

MM. Ch. Schefer, président.

A. Socin, J. Goldziher, } vice-présidents.

S. Guyard, C. Snouck Hurgronje, } secrétaires.

Cette sous-section a eu trois séances.

PREMIÈRE SÉANCE.

Mardi, 11 Septembre à 9½ h. du matin.

M. Goldziher lit des extraits d'un travail sur l'école théologique des Zâhirites, le système de doctrine de cette école et son développement historique, travail qui est sous presse. Après avoir donné un exposé du système de l'imâm aç-Châfé'y, qui cherche à concilier les différences entre *ahl-al-ra'j* et *ahl-al-hadîth*, M. Goldziher décrit la réaction de Daoud az-Zâhirî (+ 270) et fait voir par plusieurs exemples la manière dont ce savant interprétait le Coran et la tradition, méthode d'interprétation qui repose

sur une divergence principielle entre son système de *oçoul al-fikh* (principes de la théologie) et celui de ses prédécesseurs. La tentative faite par Ibn Hazm pour appliquer cette méthode à la dogmatique a été infructueuse. M. Goldziher termine sa lecture par une esquisse de l'histoire de l'école des Zâhirites depuis le fondateur jusqu'à al-Macrîzî, qui en a été le dernier adhérent notable.

M. Ethé parle de la vie de Nâciri Khosrau, célèbre auteur persan du cinquième siècle de l'hégire, et s'applique à montrer que l'on a cru à tort qu'il fallait distinguer deux personnages de ce nom, le poète et le pélerin.

A ce propos M. Schefer indique à M. Ethé de nouvelles sources pour la connaissance des doctrines de Nâciri Khosrau, dont il a publié récemment, en original et en traduction, l'importante relation de voyage connue sous le nom de *Sefer-nâmèh*. Il a reçu l'année dernière de Perse un manuscrit intitulé *Zâd al-mosâfirîn*, composé par Nâcir, où cet auteur expose lui-même, dans tous leurs détails, ses opinions politiques et religieuses. M. Schefer ajoute quelques détails sur les missions que Nâciri Khosrau envoya dans l'Inde. On peut trouver également des renseignements utiles sur cette question dans le *Bayân al-adyân* (traité des sectes religieuses) du Chérif Tâdj al-Ma'âlî Mohammed, écrit en 1085, ouvrage que possède M. Schefer et qu'il vient de publier dans sa *Chrestomathie persane*.

Le mémoire de M. Ethé paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. Land expose le résultat de ses recherches sur l'histoire de la gamme arabe et cherche à prouver, par des documents en partie inédits et par le calcul acoustique, que cette gamme ne se compose pas de tiers de ton, comme on le dit ordinairement, et qu'elle a eu un développement très analogue à celui de la gamme occidentale.

En terminant son discours, M. Land rappelle qu'il existe dans plusieurs dépôts des manuscrits qu'il importerait de connaître pour vérifier et compléter ce qu'il a avancé. Il voudrait surtout signaler aux savants une notice de Toderini, qui parle d'un manuscrit d'al-Farâbî conservé dans la bibliothèque Hamidîya à Constantinople sous le titre de *Madjâl-al-mousikî*; ce pourrait bien être l'ouvrage, perdu jusqu'ici, de cet auteur, dans lequel il faisait la critique de ceux qui l'avaient précédé dans ces études.

M. Barbier de Meynard, qui a salué avec un vif intérêt la question mise de nouveau sur le tapis, fait observer que le catalogue de la bibliothè-

que en question vient de paraître, et promet, dans le cas où le manuscrit signalé y serait conservé, de se procurer de plus amples renseignements, puis, s'il se trouvait que ce fût véritablement le livre perdu, une copie du texte.

M. Carlo Landberg:

L'intérêt qui s'attache au sujet traité par M. Land avec tant de talent est considérable. Nous avons su jusqu'ici bien peu de chose sur cette matière, restée aussi difficile aux savants européens qu'aux doctes arabes eux-mêmes. Les indications du *Kitâb el-Aġânî* ne sont pas comprises des plus grands lettrés orientaux. Ce qu'en Europe nous sommes convenus d'appeler »la musique arabe", terme employé ici même, il y a quelques moments, est-ce vraiment arabe? — Non. — En parlant des Arabes, il faut bien faire une distinction entre musique et chant. Celui-ci a de tout temps été goûté et pratiqué chez eux; celle-là n'a jamais été tenue dans la même estime. Je parle ici des vrais Arabes, et non pas de ceux qui furent arabisés par les conquêtes islâmiques. La musique était bien peu développée chez les Arabes préislamiques; le chant ne l'était pas davantage. Nous savons que, lors de la reconstruction de la Kaʿba, sous Ibn Zobeyr, les maçons persans appelés à faire ce travail charmèrent, par leur chant, tellement les Mekkois que les jeunes gens, même de la plus haute classe, s'offrirent à porter les pierres pour que les Persans pussent chanter à leur aise et continuer à enthousiasmer l'auditoire. C'est que pour les Mekkois ce chant, cette mesure, cette gamme étaient nouveaux. Lorsque, avec l'extension de l'Islâm, le chant persan (ou grec) eut envahi le goût des conquérants, la *rabâba* dut céder la place à d'autres instruments plus appropriés. Pourtant cette transformation ne fut opérée que chez les Arabes proprement dits. Ceux qui, dans les provinces conquises, adoptèrent avec la nouvelle religion aussi la langue de l'Arabie, ne faisaient que continuer à suivre une route depuis longtemps battue. Dans les centres plus en contact avec le vieil élement arabe, la nouvelle musique et le nouveau chant n'eurent pas beaucoup de prise sur les classes inférieures. Les Arabes postislamiques avaient parfaitement conscience de cette innovation venue du dehors. Voilà pourquoi ʿAbd el Muʾmin el-Armawî dit dans la préface de son livre sur la musique, intitulé: الرسالة الشريفيّة فى النسب هذه رسالة مشتملة على علم النسب التأليفيّة على نهج التأليفيّة:

استنبطه القدماء من حكماء اليونان مضافا الى زيادات نافعة لم اجدها في شيء من مصنّفاتهم. Dans tout l'ouvrage, cette musique, alors comme aujourd'hui d'un emploi général en Orient, n'est pas une seule fois appelée *arabe*. Mais où faut il donc chercher la musique arabe? Il faut aller chez les Bédouins et chez les populations sédentaires de l'intérieur. Là on entendra le vrai chant, la vraie musique arabes.

Celui qui a tant soit peu voyagé en Orient a pu constater, plus d'une fois, le peu de variation qu'il y a dans la musique arabe; il s'ennuie bien vite à entendre la monotonie des airs exécutés sur les instruments orientaux. Cela tient à ce que les Arabes ne créent pas de mélodies nouvelles. Elles sont données, une fois pour toutes; on n'a qu'à en choisir une dans le nombre pour y adapter les paroles. On m'a dit que ce nombre est de 64; je n'ai pu constater l'exactitude de cette assertion. Chez les Bédouins, cette immobilité, ce stéréotypisme, est encore plus frappant.

Je ne crois pas qu'il y ait un peuple plus naturellement poétique que les Arabes. Ils adorent en même temps le chant. Tout arabisant connaît les innombrables récits à ce sujet. Pour l'arabe on ne doit jamais séparer le chant de la poésie. Celle-ci n'est pas théorétiquement explicable sans la connaissance de la pratique de celui-là. J'ai autre part accentué le lien intime originaire entre ces deux parties, et je me permets à présent de rappeler l'attention de mes savants confrères sur un phénomène que j'ai pu surabondamment constater dans mes relations avec les Bédouins. J'ai observé que chez eux les paroles s'accommodent, se subordonnent, à la mélodie ou plutôt (on comprendra tout de suite cette expression) au mètre. Je vais m'expliquer par un exemple. Dans la respectable collection de poésies bédouines que j'ai réunie je choisis deux *bêt* au hazard. Ils sont tirés d'une qaṣîda śammarite qui me fut *récitée* par un grand joueur de *rabâba*:

Wàbṛî ʿalèh el-bîḍ yùlṭùmĕn[1]) el-kfûf
Èyḍâ[2]) wa lâ yâtî ʿalâ ṣàff el-eḳdâm

»Je désire que les [femmes] blanches [=belles] se battent les mains[3]) pour lui, En outre (je désire) qu'il ne puisse mettre un pied à côté de l'autre".

1) Le mot porte, selon la prononciation bédouine, l'accent sur les deux syllabes.

2) Pour ايضًا.

3) En disant: ô quel malheur! ô le jeune homme! etc.

C'est ainsi qu'il récita sans chanter. On s'évertuera en vain à y découvrir un mètre reçu, et l'on ne sera pas plus heureux en y mettant les voyelles d'après la grammaire. Selon mon habitude, je priai après cela le barde de chanter la qaṣîda en s'accompagnant de sa rabâba. Voici comment il prononça alors:

وَٱبْغِيْ عَلَيْهِ ٱلْبِيْضَ[1] يُلْطُمْنَ[1] لَكْفُوْف
أَيْضَاً وَلَاْ يَأْتِيْ عَلَى صَفْفِ لَقْدَامْ

On voit à présent le mètre, très commun dans la poésie bédouine: مستفعلن مستفعلن فاعلاتون. C'est que le mètre était, pour ainsi dire, dans la mélodie, à laquelle les paroles durent se plier pour y être enchâssées. J'ai souvent observé que, lorsqu'un Bédouin chante une mélodie sans paroles, un mètre y est parfaitement reconnaissable. C'est le plus souvent le ṭawîl, qui est fort goûté; le wâfir est aussi très en vogue. L'emploi de ces mélodies-mètres varie selon les pays; ainsi un Heǵâzien ne se délecte pas à la musique égyptienne, qui entraîne irrésistiblement un auditoire syrien. En me basant sur des observations répétées de cette nature, je soutiens que les mètres arabes ne sont primitivement que des mélodies. Nous savons qu'el-Ḫalîl prêtait l'oreille, non pas à la récitation, mais au chant, lorsqu'il voulut systématiser les mètres. On dira que tant de poètes avant el-Ḫalîl nous ont donné d'admirables qaṣîda, où les mots conservent leur aspect ordinaire, et que, par conséquent, il y avait des mètres reçus et employés par ceux qui savaient manier toutes les richesses de la langue. Une telle objection n'est pas sérieuse: la force du poète, la perfection de son talent, consistaient précisément à ne pas défigurer le mot en donnant à chaque syllabe la longueur de mesure qu'elle devait ou pouvait recevoir. Dans un petit chef-d'œuvre de dispute littéraire qu'el-Qâlî composa pendant son séjour à Tolède, ce grand philologue dit: قد اخذت الاوزان من الانغام. On ne doit jamais oublier que la poésie arabe est faite pour être chantée. Une récitation, telle que nous la comprenons, est d'invention relativement moderne chez les Arabes.

Comme on le voit, »la musique arabe" est un sujet encore fort vague. Elle n'a rien à faire avec celle que M. Land a si bien élucidée. Il faut,

1) La voyelle de ces deux lettres n'est pas un a net et clair, mais un son vocal indécis, nécessaire pour éviter le frottement des consonnes et formant en même temps la note-pied.

pour l'étudier, qu'on aille passer quelque temps dans un centre purement arabe; il faut qu'on soit au courant de toutes les finesses de la langue bédouine. Je ferai ce que je pourrai afin d'apporter des matériaux pour éclaircir ce côté encore si obscur de l'histoire de la civilisation arabe. N'étant pas assez musicien, je ne puis que les mettre à la disposition de M. Land, qui ne tardera pas, j'en suis sûr, à nous donner la solution de la question.

M. Schefer a dans sa bibliothèque un superbe manuscrit du 15me siècle, qu'il croit être un traité de musique [1]) et qu'il mettra volontiers à la disposition de M. Land. Il ajoute que le quatrième volume de l'encyclopédie Masâlik-al-abçâr, qui fait partie de sa collection, est consacré aux musiciens et musiciennes et pourra rendre de bons services.

M. Sachau entre dans quelques détails sur la musique des Arabes de la Syrie et de la Mésopotamie, telle qu'il lui a été donné de l'entendre pendant son récent voyage en Orient. »Die Araber, dit-il, fangen in unserer Zeit an, ihre Lieder in Europäischer Notenschrift zu fixiren und herauszugeben; eine Sammlung dieser Art ist in Beirût erschienen. Indessen ist unsere Notenschrift nicht geeignet die jenen Liedern zu Grunde liegenden Tonleitern im Einzelnen zu erkennen; das Studium dieser letzteren wird auch dadurch erschwert, dass die meisten Lieder, welche ein Reisender auf seinen Wanderungen zu hören Gelegenheit hat, nur aus sehr wenigen, oft nur aus 2—3 stets sich wiederholenden Tönen bestehen". M. Sachau a fait à Palmyre la connaissance d'un chanteur bédouin, qui lui récita des poèmes de sa propre composition et de Nimr 'Adwân, et fait à la section quelques communications sur la poésie et les poètes des Bédouins, particulièrement des Chammar de Mésopotamie. »Die in der Wüste am häufigsten gesungenen Lieder sind kleine Vierzeiler, genannt 'Atâbât, deren letzte Zeile stets auf die Sylbe bâ auslautet. Ein Beispiel;

Laṭla^{c} liġebel Singâr wargâ
waduss[lak ma^{c} nesîm eṣṣoboḥ wargâ
win čân min eṣṣamagh jinčetib wargâ
hâdhak eljôm jilfûn elḥababâ.

1) M. Schefer m'écrit qu'il s'est trompé. Le manuscrit contient tout simplement un art poétique en vers. (d. G.)

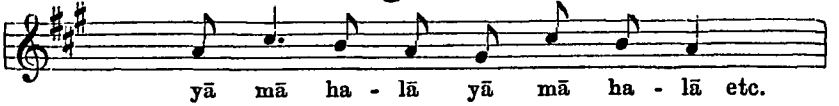
»Ich steige auf den Sinǵâr-Berg hinauf
und schicke dir auf dem Morgenhauch einen Brief.
Wenn man erst auf Wachs Briefe schreibt,
Alsdann werden die Freunde kommen." (d. h. *niemals.*)

Ensuite M. Sachau signale à M. Land l'existence à Oxford, dans la bibliothèque bodléenne, d'ouvrages persans relatifs à la musique orientale. »Neben musik-theoretischen Werken finden sich dort Schriften, welche aus der Umgebung des Kaisers Akbar stammen, theils biographische Notizen über berühmte Indopersische Componisten, theils ihre Compositionen, bezeichnet mit einer unbekannten Noten-Notation durch die Buchstaben des Arabischen Alphabets." Le catalogue de ces manuscrits étant en préparation, on pourra bientôt avoir tous les détails qu'on désire sur cette littérature.

Après la clôture des séances M. Socin a offert à M. Land quelques petites phrases mélodiques qu'il a notées dans le Haurân. Les gens de cette contrée parlent à peu près comme les Bédouins; ils ont les mêmes chansons, donc tout porte à croire qu'ils les chantent sur les mêmes airs. Ce sont des chansons de cavalier, dont la mélodie se répète à chaque ligne:

1.

يا ما احلى يا ما احلى
يا ما احلى حبّ البنات

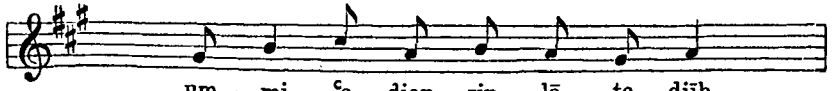


yā mā ha - lā yā mā ha - lā etc.

(ah qu'il est doux de baiser les filles)

2.

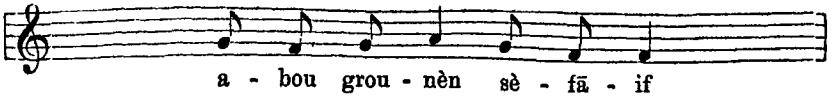
امّى عجوز لا تجيب



um - mi ᶜa - djou - zin lā te - djīb

3.

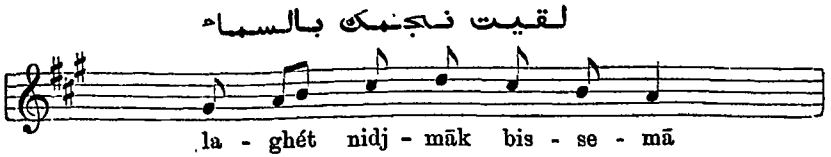
ابو قرون سفايف



a - bou grou - nèn sè - fā - if

(ô toi, à la large chevelure)

4.



la - ghét nidj - māk bis - se - mā

(j'ai trouvé ton étoile au ciel)

M. Land a remarqué que si l'on change en *la* la première note du n°. 4, comme dans la vieille chanson hollandaise de Gérard de Velzen (la la si ut-dièse ré si si la etc.), tous ces airs se jouent sans peine sur une seule corde du luth primitif. Pour les deux premiers on met la corde en *sol-dièse*, et on emploie le motlaq, la zâid, la wostâ et la khincir. Les deux autres sont des airs à bincir; pour le n°. 3 la corde est en *fa* et on se sert du motlaq, de la sabbâba et de la bincir; pour le n°. 4 le motlaq est en *la* et l'on touche les mêmes ligatures, plus la khincir. Comp. les §§ 7 et 8 du Mémoire.

La répétition de la mélodie à chaque ligne était généralement usitée avant Moslem ibn Mouhriz, mort vers l'an 700 de notre ère.

Le Mémoire de M. Land sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

M. le Président offre à la section, de la part de M. de Bieberstein Kasimirski, un livre intitulé »Dialogues français-persans, précédés d'un précis de la grammaire persane et suivis d'un vocabulaire français-persan".

DEUXIÈME SÉANCE.

Mercredi, 12 Septembre à 9½ h. du matin.

Le Président, M. Schefer, annonce la mort du docteur Spitta-Bey et rend un juste hommage à sa mémoire. Il donne ensuite la parole à M. Carlo Landberg qui dit:

La joie et la satisfaction qui accompagnent toujours une réunion de cette nature furent dès le commencement troublées par la nouvelle de la mort de Spitta Bek. Plusieurs d'entre nous ont connu ce savant, beaucoup ont été ses amis intimes. Sorti de l'école de Leipzig, dont je vois ici devant moi toute une phalange d'hommes illustres, il alla en Égypte un peu malgré lui.

Mais c'était pour le bien de la science en général et pour les études en Égypte en particulier qu'il dut prendre la direction de la bibliothèque khédiviale du Caire. Son œuvre sur la terre des Pharaons nous est bien connue, elle menace de ne pas lui survivre. Je tiens à constater ici, devant toute cette assemblée, que la bibliothèque du Caire se trouve

dans un état déplorable. Spitta est le fondateur d'une nouvelle branche de la science qui nous occupe; c'est lui qui a greffé cette branche sur l'arbre qui fait l'objet de vos soins, de vos recherches. L'étude scientifique et critique des dialectes arabes parlés doit à Spitta sa première impulsion. *La grammaire du dialecte égyptien* est un monument pour tous les temps, et quand même, par le progrès des recherches dans ce sens, quelques particularités seraient à changer, elle restera toujours le livre de source, le maître par excellence auquel on aura recours.

Ceux qui ont eu des relations intimes avec Spitta ont pu apprécier son excellent caractère, sa douceur, son esprit large et aiguisé. Le temps ne me permet pas de tracer de notre ami une biographie, quelque courte qu'elle soit; j'ai voulu accentuer la perte que la science a faite, la douleur que l'amitié ressent en se voyant cruellement frappée dans ses affections. Je soumets à l'appréciation de notre illustre Président, s'il ne serait pas à propos que nous nous levions pour exprimer, par cet acte, les sentiments de douleur dont nous sommes animés en ce moment-ci.

L'assemblée se lève en signe de deuil.

M. A. Müller communique une étude sur Ibn abi Oçaibiya et sur son histoire des médecins, écrite en arabe, dont M. Müller a préparé une édition qui est sous presse. Cette étude paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. de Goëje lit des extraits d'un mémoire posthume du regretté Dozy, contenant de nouveaux documents fort intéressants pour l'étude de la religion des Harrâniens, travail que Dozy avait destiné au Congrès, mais qu'il n'avait pu achever. Dans une courte préface, M. de Goeje rend compte de la part qui lui revient dans cette étude.

M. Nöldeke présente quelques observations sur les vrais Sabiens, qu'on a identifiés à tort avec les Mendaïtes. Il ne peut entrer ici dans les détails, mais il fera parvenir une note à M. de Goeje, qui en fera l'usage qu'il jugera bon.

M. le Président remercie M. de Goeje d'avoir satisfait au vœu de son ami Dozy et d'avoir donné au Congrès cette intéressante étude, qui est une nouvelle preuve de l'érudition et de la sagacité du célèbre défunt.

Le mémoire paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. Houtsma parle d'une chronique turque relative à l'histoire des Turcs Seldjoucides de l'Asie Mineure.

M. Schefer promet à M. Houtsma les titres des livres qu'il possède

sur les Seldjoucides et lui fera parvenir volontiers les manuscrits qu'il désirera consulter.

Le mémoire de M. Houtsma sera publié dans les Travaux du Congrès.

TROISIÈME SÉANCE.

Vendredi, 14 Septembre à 2 h. de relevée.

M. ETHÉ fait une communication relative à quelques traductions turques, inconnues jusqu'ici, des fables arabes de Kalîla et Dimna. Cette communication paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. D. H. MÜLLER donne lecture d'un mémoire de M. HOMMEL, empêché d'assister en personne au Congrès, sur l'ouvrage arabe intitulé Djamharat-al-arab ou Recueil de poésies, dont il prépare une édition qui sera accompagné d'une concordance des mots. M. Hommel annonce en même temps son intention de publier un dictionnaire des poètes anté-islamites, et il en donne un échantillon. Le mémoire de M. Hommel est destiné aux Travaux du Congrès.

Le besoin d'un dictionnaire arabe se fait sentir de plus en plus. Celui de Freytag est épuisé et ne répond plus aux exigences de la science. Lane a exclu de son lexique, non seulement tous les mots post-classiques, mais encore ceux dont l'emploi est rare et qu'il se proposait de réunir dans un dictionnaire spécial. Le Supplément de Dozy exclut tout ce qu'on trouve chez Freytag et Lane. M. A. MÜLLER, de Königsberg, lit à ce sujet l'extrait suivant d'une lettre du 18 juin de M. Charles Rice, arabisant américain, bibliothécaire du Collége de pharmacie à New York:

»Es wird jetzt immer schwerer, den Anfängern im Arabischen geeignete »lexikalische Hilfsmittel anzurathen. Freytag wird schon selten, und »diejenigen die sich auf ihn immer verlassen, müssen bei jedem spätern »Schritte wieder viel umlernen, je nachdem sie die vielfachen Verbesse»rungen, die von andern Orientalisten in zerstreuten Publikationen gemacht »wurden, nach und nach auffinden. Lane ist natürlich für Anfänger ganz »unbrauchbar, auch wenn der grossartige Thesaurus vollständig wäre. Es »gibt jetzt absolut kein vollständiges Arabisches Wörterbuch, das den »Anforderungen der Zeit genügte. Wenn ich ein paar Mal »vollständig" »sagte, so meine ich dies eben in einem restrictiven Sinne, d. h. »so vol»ständig wie möglich, ohne weitschweifend zu sein." Es scheint mir an der »Zeit zu sein, solch ein Werk zu beginnen; und der Anstoss dazu, denke

»ich, sollte auf dem nächsten internationalen Orientalisten-Congress ge-»schehen. Dass ein so grosses Werk nicht von *einem* Gelehrten bewältigt »werden kann, ist selbstverständlich. Es müssen viele dabei helfen; aber »es wird sehr lohnend sein, und ich bin sogar überzeugt, dass es auch »finanziell reüssiren würde. Allenfalls würde Staatshilfe auch nicht aus-»bleiben. Gerade wie das grosse Petersburger Wörterbuch von Böhtlingk »und Roth eine neue Epoche in den Sanskritstudien schuf, so würde ein »neues Arabisches Wörterbuch, das wenigstens die klassische Sprache und »Litteratur bis zur permanenten Einführung des modernen Dialektes in »die Schriftsprache umfasst, den Arabischen Studien Vorschub leisten. Ich »weiss nicht, ob Sie nicht schon oft über diesen Mangel Klagen gehört »haben; doch kann ich es mir nicht anders denken, denn ich weiss, dass »dieser Mangel z. B. die Schuld daran trägt, dass das Arabische hier zu »Lande sehr selten kultivirt wird. Nur die in dem amerikanischen College »in Beyrut und an ein paar anderen Plätzen im Orient ausgebildeten »Missionäre sind eigentlich Arabisten zu nennen. Wenn europäische Gelehrte »sich dieser Sache annehmen würden, so zweifle ich keinen Augenblick, »dass ein grosses Resultat erzielt werden würde."

M. Müller dit que la réalisation du vœu de M. Rice, quelque importance qu'elle ait pour les études arabes, restera impossible, tant que la publication de Tabari n'aura pas été terminée et que les savants qui y travaillent n'auront pas de temps disponible. Cependant, il est fort à recommander de se livrer en attendant à des études préparatoires, en dépouillant en vue du dictionnaire certaines branches de la littérature. L'édition de Rouba, qui a été préparée par le regretté Spitta-Bey et que M. Müller pense publier avec l'assistance d'autres savants, sera importante pour cet objet. Le dictionnaire spécial de la poésie ancienne, que M. Hommel promet, sera un véritable jalon dans ce travail, pourvu qu'il soit rédigé d'après une bonne méthode. M. Müller termine en émettant le vœu que, dès que l'édition de Tabari sera entièrement publiée, les arabisants s'entendent pour la publication d'un dictionnaire arabe complet. Il ajoute que la haute compétence de M. de Goeje le désignerait tout naturellement pour la direction de cette belle entreprise.

M. Carlo Landberg, qui a passé de longues années en Syrie, parle avec autorité de l'importance de l'étude des dialectes bédouins pour l'intelligence approfondie de l'arabe littéraire. Sa communication sera publiée dans les Travaux du Congrès.

M. Barbier de Meynard présente de la part de M. Alric un travail intitulé »Les pèlerins musulmans au tombeau de Moïse".

Avant de clore la séance, le Président, M. Schefer, demande à la section la permission de lui adresser quelques paroles pour la remercier de l'honneur qui a été fait aux membres du bureau et à lui-même. Il se félicite et il félicite la section des relations cordiales qui n'ont cessé d'exister entre tous les membres. Il espère que lors de la prochaine réunion du Congrès, tous les membres se retrouveront et continueront ces traditions de sympathie et de confraternité scientifique.

M. Nöldeke remercie cordialement le Président au nom de tous les assistants.

Sous-section B (autres langues sémitiques, textes et écritures cunéiformes, etc.).

Le Bureau a été constitué comme suit:

MM. E. Schrader, président.

W. Robertson Smith, E. Kautzsch, } vice-présidents.

A. Carrière, W. H. Rylands, } secrétaires.

Cette sous-section a eu quatre séances.

PREMIÈRE SÉANCE.

Lundi 10 Septembre à 2 h. de relevée.

Le Président donne la parole à M. Oort, qui s'exprime comme suit:

Messieurs, j'ai quelques mots à dire sur la meilleure manière de s'y prendre pour éditer le texte de l'Ancien Testament. Ce ne sera ni long ni bien nouveau. Mon but en vous soumettant quelques considérations à ce sujet est uniquement d'attirer l'attention sur une question qui me semble importante, et sur laquelle j'espère que vous donnerez votre avis à votre tour. Il est fort possible que l'on ne se trouve pas d'accord, mais, vous le savez, du choc des opinions jaillit la vérité.

Je commence par constater un fait qu'il ne me semble pas probable que personne songe à nier. C'est que le texte de l'Ancien Testament, tel que nous le possédons, fourmille de fautes. Des savants de notre époque nous ont rendu le service de nous donner le texte masorétique

aussi exactement que possible. Mais, quelque utilité que présente la publication de ce texte, elle laisse subsister les principales difficultés. En effet, la critique qui y est mise en action porte essentiellement sur les voyelles et les accents, fort peu sur les consonnes, et celles-ci laissent énormement à désirer dans le texte canonique.

L'étude de l'Ancien Testament souffre grandement de cet état de choses. Soit que l'on veuille en interprêter quelque portion, soit que l'on étudie l'histoire et les antiquités d'Israël, on est à chaque instant obligé de consulter des passages épars dans tout l'Ancien Testament, et alors il est extrêmement fatiguant de devoir se demander à tout coup: Le texte est-il pur?

De plus, si le texte est corrompu, il faut faire un travail spécial pour tâcher de le rétablir, et ce travail, vous le savez de reste, n'est point simple. Il est très rare que la comparaison des manuscrits fournisse aucun secours. Outre le texte masorétique on a seulement le texte samaritain pour ce qui concerne le Pentateuque, et quelques variantes dans les autres livres. Ce sont les Septante qui sont le grand auxiliaire pour la critique du texte; ils témoignent de l'existence de centaines de leçons tout à fait différentes du texte canonique. Mais nous ne possédons pas les Septante. Nous en avons un certain nombre d'éditions, qui diffèrent entre elles, qui toutes renferment des fautes et qu'il faut toutes consulter pour établir le vrai texte. On peut en outre consulter les fragments de l'hexapla qui ont été conservés et qui renferment d'autres versions grecques, dont parfois on n'a que la traduction en syriaque. Il y a d'autres versions encore qui peuvent donner quelque lumière. Il arrive aussi que l'on trouve dans les apocryphes et les pseudépigraphes et dans quelques écrits rabbiniques quelques indications de leçons, différentes du texte masorétique, qui lui sont préférables. Par exemple, il y a les nombres de la heptogenèse. Quoique la lumière qu'apporte la comparaison de tous ces livres ne soit pas grande, elle n'est pas nulle non plus, et l'on ne doit rien négliger.

Aucune étude qui a l'Ancien Testament pour objet ne peut être consciencieuse qu'à la condition de faire usage de ce lourd appareil critique pour chaque passage dont on a besoin.

Encore si c'était tout! Déja les Septante ont fait usage d'éditions dont le texte était corrompu et dans un grand nombre d'endroits on n'a d'autre ressource pour rétablir le texte hébreu que d'essayer des conjectures indépendantes de toute autorité externe. Les bons commentaires — quoique *rari nantes in gurgite vasto* — en renferment un nombre consi-

dérable; d'autres encore ont été proposées dans des articles de revues et dans des dissertations traitant de sujets spéciaux. Il faut être au courant de toutes ces conjectures pour éviter de baser un argument sur des fautes d'orthographe ou de copie.

Il est de toute impossibilité de toujours avoir sous la main cet immense appareil critique dans son entier, et nous sommes donc bien obligés de nous borner à y avoir recours lorsque nous nous souvenons qu'une version a une variante, ou bien lorsque le texte masorétique est évidemment corrompu. Mais quelle mémoire est toujours fidèle? et combien n'y a-t-il pas de passages corrompus sans qu'on le puisse deviner, par exemple s'il s'agit de noms propres ou de nombres.

En outre les questions critiques sont souvent très difficiles à résoudre et, malgré cela, c'est à chaque instant en passant que nous sommes obligés de le faire. Nous courons ainsi le risque de les étudier avec beaucoup moins de soin que nous ne le ferions nous-mêmes à tête reposée, ou que d'autres ne l'ont déjà fait, quoique nous l'ignorions.

Il est donc clair qu'il serait urgent de posséder un livre dans lequel auraient été réunies toutes les conjectures de quelque importance. J'appelle ici conjectures toutes les propositions qui tendant à modifier le texte, tant celles qui s'appuient sur le témoignage d'une traduction et qui par conséquent ne sont pas des conjectures au sens ordinaire du mot, que celles qui sont fondées uniquement sur l'autorité interne, c'est-à-dire sur ce qu'exigent la grammaire et le contexte. J'applique le même nom à toutes, parce qu'il n'est pas toujours possible de tracer exactement la limite entre les deux sortes de propositions. Celui qui publierait un ouvrage de ce genre, ne fût-ce que pour une partie de l'Ancien Testament, ferait une chose éminemment utile.

Mais serait-il utile de publier un texte modifié d'après des conjectures? Il y a là une question à examiner!

Il est évident que ce texte serait très difficile à établir. En effet, déjà lorsqu'il s'agit de faire une édition critique pour un ouvrage dont il existe plusieurs manuscrits, et que l'on suit la bonne méthode, qui consiste à choisir comme texte fondamental le meilleur manuscrit et à le corriger en le comparant avec d'autres, il est presque impossible de ne pas commettre des fautes. Combien ce danger ne deviendra-t-il pas plus grand pour l'Ancien Testament, où la ressource de la comparaison des manuscrits fait défaut! L'opinion plus ou moins subjective de l'éditeur, la manière dont il comprend le texte, joue ici inévitablement un rôle très souvent décisif. Je crois néanmoins que c'est là que se trouve

l'idéal à poursuivre et qu'il serait bon de publier de cette manière au moins une partie de l'Ancien Testament; seulement il ne faudrait pas commencer par Job ou Samuel, mais par le Pentateuque.

Ceux qui pourraient les tout premiers nous donner le travail que je crois désirable sont les savants qui font un commentaire sur quelqu'un des livres de l'Ancien Testament. L'utilité unique, et entièrement négative, qu'il y a à faire imprimer le texte masorétique en regard de la traduction, comme quelques commentateurs l'ont fait, c'est de rendre le livre plus cher. Il vaut déjà mieux donner, avec quelques notes critiques, le texte modifié sur lequel la traduction a été faite. Mais nous demandons mieux encore aux commentateurs. Nous voudrions qu'ils donnassent sous le texte modifié qu'ils ont suivi leur appareil critique complet; car le but final à atteindre est la publication d'un texte critique de l'Ancien Testament.

Ce qui plaide en faveur d'une entreprise de ce genre, c'est qu'il existe des centaines de passages où la leçon que l'on doit préférer à celle des Masorètes est évidente, et où par conséquent l'on épargnera au lecteur une grande perte de temps en admettant cette leçon dans le texte. D'un autre côté, les chances d'erreur pourront être fortement diminuées si l'on a soin de suivre une sage méthode.

Je me permettrai de vous proposer les règles suivantes.

1°. Ne donner dans le texte que les consonnes, tandis que dans certains cas difficiles on pourra placer dans les notes des mots vocalisés d'après les Masorètes ou selon diverses interprétations.

2°. Faire jouer au texte canonique le rôle réservé au meilleur manuscrit dans les bonnes éditions critiques, c'est-à-dire laisser ce texte intact toutes les fois qu'il n'y a pas de motifs pour le modifier.

3°. Toutes les fois que le texte canonique est remplacé par un autre, le reproduire en note. On pourrait même peut-être imprimer dans le texte avec un caractère spécial tout ce qui n'est pas conforme au texte masorétique.

4°. Non seulement indiquer dans les notes les témoignages en faveur de la leçon modifiée qui a été admise dans le texte, mais encore les conjectures qui n'y ont pas été admises, parce qu'elles n'étaient pas assez évidentes, mais qui ne sont cependant pas dépourvues de probabilité. Enfin y joindre le texte des versions qui ont peut-être suggéré ces conjectures.

Je sais fort bien que ces règles ne suffisent pas pour indiquer comment on devra s'y prendre pour résoudre toutes les difficultés. Comment —

pour n'en mentionner que deux — faudra-t-il écrire les sémi-voyelles? et comment indiquer clairement les cas dans lesquels les versions témoignent que pour un morceau il a existé une rédaction toute différente, soit plus longue soit plus courte, comme c'est le cas, par exemple, pour les derniers chapitres de l'Exode et pour Jérémie?

Quelque incomplètes que soient ces remarques, j'espère cependant qu'elles suffiront pour vous engager à réfléchir à cette grave question et à faire connaître ce que vous en pensez.

M. Dyserinck croit comme le Dr. Oort que la publication d'un texte critique de l'A. T. répondrait à un besoin urgent de la science, et il est ainsi d'accord avec le préopinant pour le fond de la question. Il a cependant de graves objections contre la publication d'un texte *où ne seraient données que les consonnes*. En effet on risquera après quelque temps de ne plus savoir avec certitude comment se sont lus les mots privés de voyelles, par exemple dans une édition faite par le Dr. Oort. M. Dyserinck proposerait donc, sous réserve de mieux, de modifier quelque peu le plan proposé par le Dr. Oort. On imprimerait sur une page le meilleur texte masorétique — par ex. celui de Baer et Delitzsch — et l'on pourrait alors imprimer en regard le texte critique. Celui-ci ne serait pas pourvu de voyelles et signes partout où l'éditeur considère le texte masorétique comme bon; mais au moindre écart, il faudrait ponctuer.

M. D. H. Müller lit un mémoire sur l'usage des suffixes caractéristiques du pluriel masculin dans les langues sémitiques méridionales, notamment dans le dialecte sabéen. A ce sujet s'engage une discussion à laquelle prennent part MM. Nöldeke et Kautzsch. Ces deux savants donnent en principe leur approbation à la théorie de M. Müller; M. Kautzsch ajoute cette observation:

»Die Notiz über die hebräischen Participia von der Grundform qoṭalt bedarf der Berichtigung. Nicht erst Stade, sondern bereits Olshausen in seinem Lehrbuch von 1861 hat die Theorie aufgestellt und mit Consequenz durchgeführt, dass alle Formen, welche gegenwärtig in zweiter Sylbe ein *e* zeigen, auf die Grundform qāṭïl, dagegen alle, welche in zweiter Sylbe *a* haben, auf die Grundform qāṭal zurückzuführen seien. Uebrigens könnte sogar gefragt werden, ob nicht auch das *i* der Grundform qāṭïl erst auf Verdünnung aus ursprünglichem ă beruht, so dass sich also überhaupt in den Feminina auf ת, sowie im Status constructus

des Partic. masc. sing. bei den Verbis tertiae gutturalis die ursprüngliche Form des Particips erhalten hätte."

Le mémoire de M. Müller sera publié dans les Travaux du Congrès.

M. Strassmaier résume les études qu'il a faites sur divers textes cunéiformes qui se trouvent sur des tablettes de terre cuite conservées au Musée de Liverpool, et qu'il a déchiffrés; la plupart sont des contrats de vente et des reconnaissances pour prêts d'argent. Ces textes sont:

Six	du temps	de	Nabuchodonosor	(605—562 a. J. C.)
deux	»	»	Evilmérodach	(562—560 » » »
trois	»	»	Nériglissar	(560—556 » » »
six	»	»	Nabonidus	(556—539 » » »
deux	»	»	Cyrus	(539—530 » » »
trois	»	»	Cambyses	(530—522 » » »
une	»	»	Barzia, Smerdis	(522—521 » » »
six	»	»	Darius	(521—485 » » »

Outre ces textes, M. Strassmaier place à la disposition du Congrès, pour être publiés dans les Travaux, un certain nombre de pièces de la même nature qu'il a copiés sur des tablettes appartenant au Musée britannique.

M. J. Oppert, qui a publié autrefois un travail considérable sur les textes juridiques assyriens, présente à ce sujet l'observation suivante:

»J'ai entendu avec le plus grand intérêt la communication, nourrie de faits, de M. Strassmaier qui est un des rares assyriologues, parmi les cunéiformisants, déjà très-clairsemés en général, qui s'occupent avec autorité et avec fruit des textes juridiques. Je dois ajouter que ces textes sont très-difficiles, malgré l'apparence contraire: des personnes peu versées dans la science du droit ne se rendent pas compte des difficultés: aussi des savants en Angleterre, surtout M. Pinches, publient souvent des traductions qui certes auraient mieux fait, dans l'intérêt de leurs auteurs, de ne pas voir le jour. La grande difficulté de ces textes réside dans la reconnaissance de l'espèce, qui paraît excessivement simple quand, une fois, on a lu une traduction obtenue après une étude très-prolongée. Je ne pourrais mieux répondre à la naïveté de quelques écrivains, qu'en publiant la suite de mes propres erreurs, et ne pas jouer un tour plus fatal à quelques uns des savants traduisant les textes juridiques, qu'en faisant réimprimer les épreuves de mes écrits. M. Strassmaier est l'un de ceux qui ne croient pas à la facilité de ces textes, ce qui prouve qu'il est apte à nous en donner une bonne interprétation."

DEUXIÈME SÉANCE.

Mardi, 11 Septembre à 2½ h. de relevée.

M. TIELE lit un mémoire sur la grande déesse babylonienne Ištar, la „déesse de la terre féconde", prototype de l'Astarté syrienne. Il essaie, d'après les indications des textes mythologiques cunéiformes, d'en déterminer le caractère symbolique primitif avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Cette lecture est suivie d'une longue discussion, à laquelle prennent part MM. Halévy, Schrader, Schlottmann, Oppert, Tiele et Nöldeke.

M. HALÉVY: »La savante dissertation dont nous venons de suivre la lecture avec un intérêt toujours grandissant se distingue autant par la somme de labeur qui lui sert de base que par la lucidité de l'exposition, qui permet même aux non assyriologues d'en suivre les développements, au milieu de citations diverses et multiples, et de parvenir ainsi sans encombre aux interprétations que le savant auteur donne aux mythes d'Astarté chez les Assyriens. Ayant moi-même étudié avec quelque soin les textes religieux de ce peuple, je demande la permission de dire franchement mon opinion sur l'état de ces études et tout spécialement sur ce qui concerne l'intelligence des mythes assyro-babyloniens. En général, les textes religieux sont les plus difficiles de tous ceux que nous offre la littérature cunéiforme. Il y a des hymnes qu'on ne comprend que par fragments et par à peu près. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il faudra encore un travail concentré et continué d'une vingtaine d'années pour vaincre les difficultés linguistiques et lexicographiques qui nous arrêtent aujourd'hui. Quand ces difficultés matérielles seront levées, on sera encore bien loin de pénétrer l'essence des mythes, et cela par cette bonne raison que les hymnes, à quelques exceptions près, énumèrent rarement les attributs distinctifs de la divinité qu'ils célèbrent et se servent le plus souvent d'expressions qui peuvent s'appliquer à toutes les autres. Quand il s'agit de déesses, l'embarras devient inextricable, car les titres de »dames" de »mères" et de »guerrières" leur sont communs à toutes sans distinction et il faut posséder une grande dose de divination pour en discerner les individualités. Prenons par exemple l'hymne à Ishtarit[1]) que M. Oppert a publié dans les actes du Congrès des Orientalistes de Paris. Il est impossible de savoir de quelle déesse il s'agit en particulier, car le mot

1) Il faut toujours écrire *Ishtarit(um)*; la forme *Ish-tar* en est l'abréviation hiératique et n'a pas d'existence réelle.

ishtaritum est un nom commun signifiant »femme, dame". Les inscriptions cunéiformes mentionnent d'une part une Ishtarit fille d'Anou et une Ishtarit fille de Sin; de l'autre, une dizaine d'Ishtarit localisées dans diverses villes d'Assyrie et de Babylonie. Sommes-nous autorisés à les confondre ensemble pour en confectionner une unité abstraite et cosmique? Nous ne le croyons pas, et, jusqu'à la preuve contraire, nous persistons à penser que l'esprit populaire de tous les temps et de toutes les races conçoit les divinités diversement classées ou diversement localisées comme des individualités essentiellement différentes malgré leur nom commun. Les Assyriens adoraient plusieurs Ishtarit, cela est certain, et ce n'est pas à nous à les dépouiller de tout caractère distinctif qu'elles pouvaient et devaient avoir dans les cultes locaux. Si le caractère distinctif des déesses assyriennes se dérobe encore à nous à l'heure qu'il est, c'est que les représentations figurées des sujets mythologiques nous manquent en grande partie. C'est un problème qui attend probablement le vingtième siècle pour être résolu. En attendant, toute interprétation de mythologie assyrienne sera nécessairement provisoire et d'une utilité douteuse, surtout si cette interprétation, à l'imitation de la mythographie aryenne, est prise exclusivement dans l'ordre des phénomènes cosmologiques. Il me paraît peu sûr que la mythologie sémitique soit uniquement la personnification des forces cosmiques. En dehors d'un naturalisme naïf, il peut y avoir d'autres éléments encore qui appartiennent à la vie sociale depuis ses ébauches les plus grossières jusqu'aux plus hauts raffinements où elle fut portée par suite de la formation d'états riches et civilisés dans les plaines de la Babylonie. Comment distinguer ces éléments si divers, et cependant si fusionnés ensemble, dans la forme mythologique sous laquelle ils se présentent dans les inscriptions? Pour ces raisons et pour d'autres encore que je ne peux exposer ici, le mieux de ce que nous pouvons faire pour le moment à mon avis, c'est d'étudier les textes au point de vue purement philologique. Il faut d'abord combler les lacunes des passages incomplets à l'aide de passages parallèles, établir le sens des mots et des locutions et construire une grammaire et un lexique assyriens qui méritent ce nom. Quand cette besogne sera faite et les œuvres d'art aidant, on procèdera, mais non sans quelques précautions, à fixer les catégories générales des divinités assyriennes ainsi que la place de chacune d'elles dans l'ensemble. Le moment d'interpréter les mythes viendra après et on pourra l'entreprendre avec des chances de réussite, à moins que, par un nouveau retour à la prudence, l'on ne trouve pas encore que la question est en fin de compte passablement prématurée."

M. Schrader: »In Anknüpfung an die Bemerkungen des Herrn Halévy

glaube ich betonen zu sollen, dass, unbeschadet des appellativen Gebrauchs des *Plurals* des mit der Femininendung ausgestatteten Gottesnamens (Ištar) im Sinne von »Göttinnen" (= ištarâti), es doch unzweifelhalft sei, dass den Assyrern wie den Babyloniern die Göttin Ištar ein Einzelwesen, eine Gottheit neben anderen, ebenfalls als Einzelwesen gedachten und von ihr auf das Bestimmteste unterschiedenen, Gottheiten gewesen und insofern als ein *persönliches* Wesen gedacht und von uns zu nehmen sei. Zur Erläuterung dieses Nebeneinander der Verwendung des im Rede stehenden Namenwortes einmal als Eigennamen und sodann als Appellativum weise ich auf einen analogen Gebrauch des Plurals עשתרות im Hebräischen hin."

Après quelques nouvelles observations de M. Halévy, M. Schlottmann maintient et défend le droit de concevoir Ištar comme une personnalité mythologique distincte, à laquelle on a attribué certaines qualités et certaines actions. »Das Problem, ajoute M. Schlottmann, liegt allerdings darin, dass in der Darstellung der Göttin theilweise noch dieselbe Vorstellung durchschimmert, welche bei der phönicischen Astarte zweifellos ist, nämlich die pantheistisch gefärbte Vorstellung von ihr als der einen grossen Allgöttin, eine Vorstellung, welche nach Ernst Curtius' richtiger und geistvoller Darstellung auch auf die griechische Mythologie eingewirkt hat."

M. J. Oppert attire l'attention sur le fait qu' Ištar, dont le nom signifie d'abord *déesse* en général, mais qui est bien une personnalité, était adorée en divers endroits avec des attributs différents.

M. Tiele: »Je remercie M. Halévy de ses observations. Si, comme il l'assure, il n'est lui-même que quelque peu assyriologue, comment me nommerai-je, moi qui ne le suis que très peu? Ce sont les questions d'histoire, surtout d'histoire religieuse et de mythologie comparée, qui m'intéressent, et si je m'occupe d'études assyriologiques, c'est seulement pour pouvoir puiser aux sources mêmes la connaissance de l'histoire et de la religion d'un peuple qui s'est mis pendant plusieurs siècles en tête de la civilisation. Ma communication est un essai de mythologie scientifique, et c'est comme tel qu'il convient d'en juger.

»M. Halévy prétend qu'Ištar n'est pas une déesse spéciale, que le nom, ou plutôt le mot, ne se prononçait jamais Ištar, mais *ištarit*, *ištaritû*, et que ce mot ne signifiait pas autre chose que déesse en général. Quant à la prononciation du mot, je ne suis nullement de l'avis de mon savant contradicteur. *Ištaritum*, synonyme de *kadištum* et de *ḫarimtum*, ne signifie jamais une déesse, ni comme nom propre, ni comme appellatif,

mais, ainsi que le prouvent les tablettes lexicographiques, une personne vouée à Ištar, une *ḳedèshet*. Quant à l'autre objection de M. H., je ne nierai pas que maintes fois *ištar*, tant au singulier qu'au pluriel, ne soit usité comme féminin d'*ilu*, c'est-à-dire dans le sens de „déesse" ou de „déesses" en général. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y eût aussi une déesse spéciale à laquelle on a donné ce nom, déesse qui avait sa place marquée dans le mythe et qu'on ne confondait pas avec les autres déesses du panthéon. Ce double emploi d'un nom divin n'est pas un fait isolé. Nierait-on, par exemple, que pour les Égyptiens, Horus et Hathor, ou, pour les Romains, Junon, fussent des divinités spéciales, parce que „les Horus et les Hathor" signifie aussi „les dieux et les déesses", et „Junones" désigne „les génies féminins"?

»Enfin, M. Halévy trouve mon travail prématuré. A l'entendre, nous ne comprenons pas encore assez les textes religieux des Babyloniens et des Assyriens pour en déduire une idée claire et nette des divinités qu'ils adoraient. Notons en passant que l'honorable savant lui-même a traduit plusieurs de ces textes, et des plus difficiles. Mettons cependant que l'obscurité et l'incertitude soient aussi grandes que le veut M. Halévy; cela prouverait assurément que le temps n'est pas encore venu pour écrire une monographie complète sur la déesse Ištar. Aussi me suis-je bien gardé d'y prétendre. Je ne me suis proposé autre chose que d'étudier quelques textes, pour déterminer le caractère et la valeur naturelle de la déesse qui joue le rôle principal dans le mythe qui en est le sujet. Si ces textes présentent quelques lacunes et plusieurs difficultés, je n'ai tiré mes conclusions que des passages parfaitement clairs et dont le sens est généralement admis. Je me suis efforcé de le faire en suivant une méthode saine et sévère, et j'ose espérer qu'après avoir lu mon travail à tête reposée, M. Halévy en jugera plus favorablement."

Cette discussion se termine par la remarque de M. Nöldeke, que, si les assyriologues sont si peu d'accord entre eux sur des questions de la plus haute importance, il est tout naturel que ceux qui n'ont pu étudier eux-mêmes les textes cunéiformes se tiennent encore sur la réserve à l'égard des résultats de l'interprétation.

M. J. Oppert: »Je n'ai à repondre que peu de mots à M. Nöldeke au sujet de sa remarque. Sans doute il a raison de reprocher aux assyriologues de ne pas être d'accord entre eux sur des questions importantes. Cela revient à dire que M. Nöldeke assure que les assyriologues ont, comme tous les mortels, le tort de se tromper quelquefois, et, en cela, il a encore raison. Les cunéiformes n'ayant pas la force magique de préserver

d'erreurs celui qui s'en occupe, il est patent que si deux érudits envisagent diversement la même question, l'un doit nécessairement avoir tort, si non, ce qui arrive quelquefois, tous les deux. Il ne devait donc pas être permis à un savant, et par le fait seul de son assyriologie, de réfuter les erreurs de son voisin. Mais malgré cela, il existe une science des inscriptions cunéiformes. Il existe une chronologie biblique, mais combien n'y-a-t-il pas de systèmes. Prenez trente chronologistes, vingt-neuf d'entre eux se conjureront pour ne pas accepter le système du trentième, qui restera seul avec son arithmétique, plus ou moins bien exécutée. Un savant justement renommé a encore dernièrement, comme l'arithmétique n'est pas son fort, déclaré qu'un exposé simple des nombres de la Génèse était manqué. Mais malgré cela, il y a, et il y aura surtout, une chronologie biblique, comme il existe une assyriologie malgré les remarques si foncièrement justes de M. Nöldeke."

M. Tiele: »Mein Freund Prof. Nöldeke sagt, die Assyriologen seien so uneinig, dass man ihre angeblichen Resultate schwerlich verwerthen kann. Was sollen denn die Nicht-assyriologen von allen diesen Dingen halten, wenn die Herren es selbst noch nicht recht wissen. Ja, das ist allerdings traurig. Ich möchte nur fragen, ob man in den andern Zweigen der Semitischen Studien immer so ganz einig sei. Zum Beispiel, es giebt ein kleines, nur monosyllabisches aber sehr häufig vorkommendes Wort, auch ein Gottesname, Êl — ich meinte auch darüber wird jetzt noch gestritten!"

Le mémoire de M. Tiele sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

M. Schlottmann ayant obtenu la parole expose sa théorie sur la construction de la strophe dans la poésie hébraïque.

M. J. Derenbourg fait observer à M. Schlottmann que le passage sur le rhytme hébreu ne se trouve pas dans le livre *Cosri*, mais dans le *Me'ôr ênaïm*. M. Schlottmann remercie M. Derenbourg et dit que sa mémoire l'a trahi.

M. Kautzsch: »Wenn der Herr Vortragende im Eingang seines Vortrags die Existenz von Strophen als etwas allgemein Zugestandenes bezeichnet hat, so möchte ich dem gegenüber constatiren, dass ich schon in Bezug auf die Existenz sehr skeptisch gestimmt bin und ich glaube nicht zu irren, wenn ich annehme, dass diese Skepsis auch von anderen getheilt wird. Mir scheint die ganze Quälerei, welche seit der Entdeckung Kösters 1831 durch das Suchen nach Strophenschemen herbeigeführt worden ist, auf demselben Missstand zu beruhen, der uns auch in der semitischen

Syntax nicht recht vorwärts kommen lässt, dass wir nämlich von den Begriffs-Kategorien, die uns aus dem indogermanischen, speciell dem classischen Sprachbereich geläufig sind, nicht loskommen können. Vor allem wird man sich daher über den Begriff der Strophe zu einigen haben. Wenn man nun die Strophe zu definiren hat als die regelmässige Wiederkehr einer gleichen Anzahl von einzelnen Versen, so kann in der hebräischen Poesie einfach deshalb nicht von Strophen die Rede sein, weil dieselbe bekanntlich nicht Verse im Sinn der griechisch-römischen Poesie besitzt. Braucht man dagegen Strophe im weiteren Sinn von einem längeren oder kürzeren Abschnitt, der bezüglich des Inhalts eine gewisse Einheit bildet, so lässt sich gegen die Annahme *solcher* Strophen in der hebr. Poesie nichts einwenden; denn es ist der selbstverständliche Charakter aller vernünftigen Rede, also auch der hebräischen Poesie, dass sie eines nach dem andern abhandelt und somit in gewisse Abschnitte gegliedert erscheint. Aber solche Abschnitte sind eben nicht Strophen im recipirten Sinn des Worts.

»Nun pflegt man allerdings gegen diese Thatsachen zwei gewichtige Gegeninstanzen anzuführen, um die Existenz von Strophen auch im engeren Sinn des Worts zu erweisen: den öfter vorkommenden Refrain und die alphabetischen Psalmen.

»Was zuerst den Refrain anbelangt, so will ich nicht weiter geltend machen, dass derselbe keineswegs überall mit der unbedingten Regelmässigkeit nach einer bestimmten Anzahl von Versen auftritt, wie man bei der Annahme eines bewussten Strophenbaues voraussetzen sollte (vergl. Ps. 59 den Refrain zuerst nach fünf, dann nach sieben Versen); dabei ist übrigens auch in Betracht zu ziehen, dass die masorethische Versabtheilung eben auf die Refrains Rücksicht nehmen konnte. Aber abgesehen von alle dem gilt doch auch hier: die Anzetzung eines Kehrverses je nach *ungefähr* gleichen Sinnabschnitten involvirt doch noch nicht die Existenz von Strophen im Sinne der classischen Prosodie. Eben so wenig aber werden solche durch das Beginnen einer gleichen Anzahl von Versen mit demselben Buchstaben des Alphabeths (die sogen. alphabethischen Psalmen) erzeugt. Das ist ein poetisches Spiel, das in Psalm 119 sogar bis zur achtfachen Wiederholung desselben Buchstabens getrieben ist, aber niemand wird darum von Ps. 119 sagen können, das derselbe in Stanzen abgefasst sei.

»Schliesslich kann ich die Bemerkung nicht unterdrücken, dass es mir der Würde der hebr. Poesie in ihrer besten Zeit wenig zu entsprechen scheint, wenn man sich den Dichter vorstellt, wie er auf die Abwechs-

lung von je zwei und drei Versen u. s. w. bedacht gewesen sei. Solche Strophenschemata aber, wie sie besonders den einzelnen Capiteln des Buches Hiob vorangestellt zu werden pflegen, wie etwa 6. 6. 8. 8. 7 6., halte ich für reine Selbsttäuschung. Hier hätte schon die Thatsache bedenklich machen sollen, dass zwar fast jeder neue Commentar die endgültige Erledigung der Strophenfrage verheisst, bisher aber auch nicht einmal zwei Strophenzählungen zusammenstimmen!"

Après avoir rappelé qu'il a traité quelques questions relatives à ce sujet dans sa dissertation intitulée »Das hebräische Klagelied", et publiée dans le »Zeitschrift f. d. alttest. Wissensch." II, 1882, p. 1—52, M. Budde oppose à la théorie de M. Schlottmann les observations suivantes:

1.) Wenn sonst in wissenschaftlichen Fragen die Aeusserung der verschiedensten Ansichten nichts gegen die Richtigkeit einer derselben beweist, so muss es doch sehr befremden, dass die Verteidiger von Strophen in der hebräischen Dichtung in ihren Ergebnissen so weit auseinandergehen. Denn sie alle benutzen zur Abteilung der Strophen ein- und dasselbe Mittel, das an sich das einfachste, allen Menschen gleich durchsichtige sein sollte: die logische Gliederung des Inhalts. Ergibt dieses Mittel, von verschiedenen Händen benutzt, so verschiedene strophische Gliederungen, so erweckt dies das begründetste Misstrauen gegen die Voraussetzung, dass die Dichter darauf einen bestimmten Strophenbau haben gründen wollen.

2) Wie auch Herr Professor Dr. Schlottmann festhält, ist der Inhalt, der Gedanke, in der hebraïschen Dichtung dazu benutzt, die kürzesten Einheiten, die Stichen, zu Versen zusammenzuschliessen[1]); das Mittel reicht in diesem engen Umfang völlig aus, und selten findet sich Veranlassung, über die richtige Abteilung *der Verse* verschiedener Meinung zu sein. Damit aber hat der Gedanke auch für die dichterische Form alles geleistet, was man von ihm verlangen kann, und gerade darum ist es höchst unwahrscheinlich, dass er zugleich für die Bildung von Strophen sollte verwendet sein. Für ein neues Formganzes — und das ist die Strophe überall, wo sie auftritt — ein neues Formmittel; das aber fehlt hier völlig.

3.) Man darf sich für dieses fehlende Mittel nicht auf die alphabetischen Gedichte und diejenigen berufen, die einen Kehrvers (Refrain) aufweisen. Die Setzung des alphabetischen Buchstabens in den ersteren wird einerseits durch die beabsichtigte Länge des Gedichtes, andrerseits durch den Grad der Kunstfertigkeit bestimmt, den der Verfasser beweisen will;

1) Vgl. dazu „Das hebr. Klagelied" S. 46—48.

dass sie mit einer strophischen Gliederung an sich nichts zu tun hat, wird schlagend bewiesen durch Psalm 111 und 112, in welchen *jeder Halbvers* mit einem neuen Buchstaben bezeichnet ist[1]). — Der Kehrvers ist an sich ein rednerisches, nicht ein dichterisches Mittel: die Rede des Antonius in Shakespeare's Julius Cæsar — auch in Versen geschrieben — ist darum noch kein strophisches Gedicht, weil das »and Brutus is an honourable man" von Zeit zu Zeit darin wiederkehrt[2]). Sollte aber eines dieser Mittel wirklich hie oder da, etwa mit noch andren vereinigt, den Eindruck von Strophen hervorbringen, wäre also in ihm das fehlende neue Formmittel gefunden, so müsste man eben daraus schliessen, dass kein Strophenbau beabsichtigt sei, wo dasselbe fehlt[3]).

4.) Unter allen bekannten Versarten dürfte die des regelmässigen hebräischen Verses der Bildung von Strophen die stärksten Hindernisse in den Weg legen. Denn durch die Vereinigung mehrerer Stichen zu einem Verse schliesst sich der letztere nach innen ab und gewinnt seinen Schwerpunkt in sich selbst; er strebt nicht über sich hinaus und verlangt kein Gegenstück zur Herstellung des Gleichgewichts. Der hebraïsche Vers ist eben selbst schon eine Strophe in nuce[4]).

5.) Die Strophe gründet sich nach Ursprung und Begriff auf das gesungene Lied. Der Umfang der Strophe deckt sich mit dem der gesungenen Melodie, ihre Wiederkehr mit der Wiederholung derselben. In meiner erwähnten Abhandlung glaube ich nachgewiesen zu haben, dass die althebräischen Leichenklagelieder regelmässig in demselben eigentümlichen Verse gedichtet waren, der aus einem längeren ersten und einem kürzeren zweiten Gliede bestand. Die unverbrüchliche Befolgung dieses Versschema's kann nur aus der Anpassung an eine stehende, allbekannte Melodie der von den Klageweibern angestimmten Leichenklage erklärt werden; da aber das Schema und folglich die Melodie mit jedem Verse wiederkehrt, so hat die Strophe des Klageliedes die Länge eines zweigliedrigen Verses: somit deckt sich in diesem Falle die Strophe mit dem Verse. Da aber, soweit ich sehen kann, diese Beobachtung bisher als die einzig gesicherte auf dem noch undurchforschten Gebiete dasteht, so hat man allen Grund, so lange von diesem einen Falle auf die andren

---

1) Vgl. a. a. O. S. 8, Anm. 1.

2) Ein schlagendes Seitenstück zu der oft für Strophenbau angeführten Rede Jes. 9, 7—10, 4.

3) Vgl. über Ansätze zur Strophenbildung a. a. O. S. 49 ff.

4) Vgl. a. a. O. S. 49.

zu schliessen, bis triftigere Gründe für das Gegenteil beigebracht werden."

M. SCHLOTTMANN cite de nouveaux exemples à l'appui des idées exposées par lui.

La dissertation de M. Schlottmann paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. SAYCE lit un mémoire sur les inscriptions de Mal-Amir et l'origine des textes dits médiques. Il cherche à établir que ces textes sont rédigés avec le système d'écriture et dans la langue de la seconde tablette de la fameuse inscription de Bisoutoun, et qu'ils doivent être proprement appelés, non pas médiques, mais *amardiens*, cette région correspondant au pays des Amardiens des anciens auteurs classiques.

M. J. OPPERT: »Je rends hommage à la sagacité et à la science de l'orateur. J'y ai appris des choses qui m'étonnent néanmoins un peu. Comme M. Sayce l'a reconnu, je me suis occupé des textes de la Susiane dans le Mémoire du *Premier Congrès des Orientalistes* à Paris en 1873. J'ai aussi étudié les textes de Mal-Amir, que je n'ai pu comprendre en entier, et dont M. Sayce nous offre ici une interprétation en apparence entièrement achevée. M. Sayce a aussi reconnu, ce qui me surprend également, que le langage de Mal-Amir est la langue des Mèdes, c'est-à-dire l'idiome de la seconde classe des textes trilingues des Achéménides. J'ai toujours soutenu que la langue de Mal-Amir et de Suse était un dialecte apparenté: quant à l'identité absolue, j'en doute, et je ne comprends pas trop comment M. Sayce a, malgré sa perspicacité, pu arriver à déterminer avec autant de sûreté le sens de mots pour l'interprétation desquels aucun secours ne s'offrait à ses combinaisons. Car le médique ne nous est connu que par les traductions du perse; manquant absolument de matériaux pour déterminer la signification des mots d'une langue isolée dans le monde linguistique, il nous semble difficile de deviner un texte entier avec une sécurité aussi parfaite.

»Mais tout en reconnaissant tout le mérite de M. Sayce, il y a un point où je maintiens, contre lui, mon opinion et mon opinion entière. Les idées émises il y a longtemps par Westergaard, de Saulcy, Rawlinson, sont les miennes: *La langue du second système est la langue officielle de la dynastie des Mèdes.* Aucun des arguments que j'ai exposés, n'a été jamais réfuté; et dernièrement, la découverte du vrai nom d'Astyage, *Istuvega*, prouve le caractère médique du nom originaire.

»Il est d'abord inadmissible, et je ne permets pas qu'on saute à pieds joints sur cet argument, que les rois de Perse, qui étaient des politiques, aient

fait dépenser tant d'argent et de force pour perpétuer sur leurs textes la langue de peuplades, qui, selon Strabon, étaient des pillards montagnards sans instruction et sans puissance. Si les inscriptions médiques tiennent la seconde place, après le perse, mais *primant* la langue si répandue, si cultivée et si importante de Ninive et de Babylone, c'est qu'ils y avaient un but historique. Vouloir nier ce fait, est faire acte d'absence de sens historique. Les inscriptions trilingues n'ont pas été gravées sur le roc de Bisoutoun, seulement pour donner à des philologues épigones l'occasion de discourir sur elles: on poursuivait un but élevé et pratique. La langue du second système était comme celle des Perses et des Assyriens, l'idiome d'un grand peuple. Le royaume de Susiane, ou d'Elam, quoique survivant à Ninive et peut-être même à Babylone, n'a jamais joué ce rôle prépondérant. Vouloir nommer la langue *amardienne* est un peu pédantesque, ce nom ne signifie rien politiquement parlant, quand même, ce qui n'est même pas certain, l'identification des brigands *amardiens* avec le nom de *Hapirtu*, désignation médique d'Elam, serait à l'abri de toute contestation.

»Je maintiens donc le nom de *médique*, et l'attribution de l'idiome à la dynastie désignée par les Anciens comme celle des Mèdes."

Le travail de M. Sayce sera imprimé dans les Actes du Congrès.

M. le Président présente de la part de M. Clermont-Ganneau deux publications à la section.

Elles sont intitulées:

Épigraphes hébraïques et grecs sur des ossuaires juifs inédits, et

Sceaux et cachets israélites, phéniciens et syriens, suivis d'épigraphes phéniciennes inédites.

TROISIÈME SÉANCE.

Mercredi 12 Septembre à 1½ h. de relevée.

M. Oort lit une étude sur les causes probables qui ont fait accuser les juifs de meurtres rituels.

La principale cause de l'accusation en général se trouve selon lui dans la haine que les chrétiens nourrissaient contre les juifs, et que l'époque des croisades a vu éclater avec une violence plus grande encore qu'auparavant. Quant aux détails de l'accusation, d'après lesquels on veut que les juifs tuent un enfant chrétien pour mêler son sang aux azymes, ils s'expliquent surtout par le respect superstitieux que beaucoup de chré-

tiens avaient pour les mazzôt. Les prêtres se sont efforcés de rendre ces pains aussi horribles que possible à l'imagination des chrétiens, afin de les en détourner. Cela leur a été d'autant plus facile que les éléments de l'accusation leur étaient tout naturellement suggérés par la manière dont les juifs préparaient et consommaient certains de ces pains et par la superstition des juifs eux-mêmes, qui en faisaient des talismans, le tout joint à l'animosité que les juifs avaient à l'égard des chrétiens, surtout à l'époque de la pâque. M. Oort attire tout particulièrement l'attention sur un passage de »l'Altercatio Simonis Judæi et Theophili christiani", dans lequel on prouve au moyen de textes bibliques que les juifs sont des meurtriers, et l'on désigne les mazzôt comme des pains que les juifs font avec des mains sanglantes.

M. Schlottmann: »Ueber den gehörten reichhaltigen Vortrag scheint mir eine eingehende Discussion in dieser Versammlung schon deshalb nicht stattfinden zu können, weil der Stoff desselben wesentlich der Kirchengeschichte angehört. Dagegen dürfte es nahe liegen, daran einige Bemerkungen zu knüpfen, die mit unseren besonderen Aufgaben näher zusammenhangen. Wir sind durch den Vortrag daran erinnert worden, wie sich an das Verhältniss zwischen Christen und Juden Jahrhunderte hindurch Fanatismus und Aberglaube gehängt haben. Das sollte hinter uns liegen. Um so mehr bedauern wir, dass der Wahn, als ob es bei den Juden einen durch ihre religiösen Autoritäten vorgeschriebenen oder empfohlenen rituellen Gebrauch von Christenblut gäbe, selbst von gelehrten Kreisen aus neuerlich wieder genährt worden ist. Man hat zwei Stellen kabbalistischer Schriften, eine aus dem Sefer hallikkutim und eine aus dem Sohar, in jenem Sinne gedeutet. Ich hege die Ueberzeugung, dass kein einziger der hier anwesenden Fachgenossen, welche sich mit jüdischer Litteratur beschäftigt und über die vorliegende Frage orientirt haben, jener Deutung auch nur das mindeste Recht zuerkennen wird. Und ich habe geglaubt, dass dies hier auf Anlass des gehörten Vortrages auszusprechen vielleicht nicht ohne Werth und Bedeutung sein würde."

Le mémoire de M. Oort ne figurera pas dans les Travaux du Congrès; il a paru en brochure en allemand sous le titre »Der Ursprung der Blutbeschuldigung gegen die Juden" (Leide et Leipzig).

M. Mc Curdy donne lecture d'un mémoire sur les »Perfect inflections in Assyrian". Ce travail paraîtra dans les Actes du Congrès.

QUATRIÈME SÉANCE.

Vendredi 14 Septembre à 9½ h. du matin.

M. D. H. Müller lit un mémoire sur les noms divins de אל et de אלה dans les inscriptions sabéennes. Le résultat auquel il arrive est que, tant en sabéen qu'en hébreu, אל était le nom propre du Dieu suprême, tandisque אלה était un nom appellatif, et que l'emploi de אל comme nom appellatif est relativement moderne dans l'une et l'autre langue.

M. Nöldeke ne croit pas que אל fût originairement un nom propre. M. Halévy partage cette opinion et dit:

»La question relative au mot sémitique *êl* »dieu" renferme deux problèmes indépendants. Le premier consiste à déterminer si ce mot a été primitivement un nom propre ou bien un nom commun. Le second a rapport à la racine dont ce mot dérive. Pour le premier point d'interrogation, l'usage des langues sémitiques ne nous apprend pas grand'chose. Quelques unes d'entre elles, comme l'assyrien et l'hébreu, emploient ce vocable exclusivement en guise de nom commun. En sabéen, ainsi que M. le Dr. Müller vient de démontrer, il sert à la fois de nom commun et de nom propre. L'emploi de *êl* en ancien araméen et en arabe préislamique nous reste inconnu. Le phénicien seul, si la célèbre équation: *Ilos*=*Cronos* est exacte, semble avoir pris le mot *êl* pour désigner une individualité particulière. En face d'un usage aussi flottant, toute certitude à cet égard devient naturellement impossible, car la mutation d'un nom propre en nom commun est aussi naturelle que la mutation inverse, bien que celle-ci soit plus fréquente. Le second point concernant la racine de *êl* est encore plus obscur et l'on ne sortira jamais du domaine de l'hypothèse. Les quatre ou cinq étymologies qu'on lui a cherchées sont strictement possibles, mais aucune d'elles ne s'appuie sur des raisons qui entrainent la conviction. On a beau dire par exemple que la vocalisation intransitive avec *ê* convient précisément à la dérivation d'une racine *awl* »être en avant": cette forme convient tout aussi bien quand on pense à la racine *aïl* »être fort". Cette dernière étymologie a du moins pour elle la tradition. De ma part, je ne vois rien qui puisse m'engager à abandonner l'ancienne pour l'une quelconque des nouvelles. A mon avis, il nous manque un élément important auquel on n'a pas songé: c'est l'intelligence de la forme assyrienne *ilu*. Aussi longtemps que cette forme, la plus antique de toutes, n'est pas comprise dans son sens propre, il y a peu d'espoir,

suivant moi, que la discussion sur le sémitique *êl* aboutisse à autre chose qu'à des suppositions dénuées de base."

M. Müller repond: »Soweit ich sehe wird nur der eine Widerspruch erhoben, der von Nöldeke ausgeht und von Halévy begründet wurde. Da Prof. Nöldeke für seine Bemerkung keine Gründe angeführt hat, so kann ich sie naturlich nicht widerlegen; dagegen scheinen mir die Gründe Halévy's sich in einem circulus vitiosus zu bewegen. Er setzt voraus dass אל ein Abstractum sei und findet es dann sonderbar, dass ein Abstractum durch ein n. pr. bezeichnet werde. Ich leugnete aber eben die Abstractbedeutung von אל und nahm an, dass אל erst später als appellativum die Abstractbedeutung "»Gott" erhielt. Andererseits muss berücksichtigt werden, dass alle n. propria ursprünglich appellativa waren. So hat das Wort שמש (šams) gewiss einen ganz allgemeinen Sinn gehabt, bevor es als Eigenname der Sonne verwendet wurde. Das mag auch bei אל der Fall sein. Aber beide Wörter repraesentiren sich uns in der uns *vorliegenden* ältesten Form der Sprache als n. propria."

M. Schlottmann a remarqué avec grand intérêt dans la communication de M. Müller la combinaison fréquente de אל et de אתתר, qui doit être comparée avec celle de Baäl et d'Astarté. Il a essayé lui-même de démontrer le caractère androgyne d'Atthar dans une dissertation sur Astar-Kamos publiée dans la »Zeitschrift d. D. Morgenl. Gesellsch." (XXIV, 650) et ajoute que déjà Fresnel avait soutenu cette thèse dans le Journal asiatique de 1845 (VI, 197).

Le mémoire de M. Müller sera publié dans les Travaux du Congrès.

M. J. Oppert communique le résultat de ses études sur les monuments babyloniens rapportés de la Basse-Chaldée par M. de Sarzec. Il place sous les yeux des membres de la section des moulages partiels de plusieurs de ces monuments.

Le travail de M. Oppert paraîtra dans les Actes du Congrès.

La parole est donnée ensuite à M. Haupt pour faire la communication qu'il avait annoncée sur l'édition de l'épopée babylonienne dite de Nemrod, à laquelle il s'occupe de mettre la dernière main. M. Sachau ayant exprimé le désir que la plus grande partie du temps disponible fût réservée à M. Halévy, qui a annoncé des détails sur un sujet de la plus grande importance, M. Haupt se borne à rendre compte de la première section, presqu'achevée, de son édition des légendes dites d'Izdubar, qui paraîtront prochainement comme troisième volume de la Bibliothèque assyrienne,

publiée sous la direction de Friedrich Delitzsch et de Paul Haupt par T. C. Hinrichs, libraire-éditeur à Leipzig. Le compte rendu de M. Haupt est de la teneur suivante:

»Die 1. Abtheilung enthält den autographischen Keilschrifttext von 42 im Britischen Museum befindlichen Bruchstücken der *ersten zehn Tafeln* der sogenannten *Izdubarlegenden*, auf deren elfter sich die keilinschriftliche Sintfluthepisode befindet. Bisher war nur ein Theil der sechsten und der elften Tafel im vierten Bande des englischen Inschriftenwerkes herausgegeben worden; die übrigen sind nur aus den Uebersetzungen George Smith's *Chaldäischer Genesis* bekannt. Von mehreren der Tafeln haben wir verschiedene Exemplare, allein von dem Sintfluthberichte kennen wir bis jetzt schon die Bruchstücke von *neun* Tafeln. Ich habe jedes Fragment besonders mit der grössten Sorgfalt copirt und zu wiederholten Malen genau collationirt; auch alle meine Abschriften, mit Einschluss sämmtlicher Duplicate, vollständig veröffentlicht; nicht bloss einen nach den verschiedenen Exemplaren zusammengesetzten Text, wie er sich im Londoner Inschriftenwerke findet, da es mindestens von gleicher Wichtigkeit ist, die Uebereinstimmungen der Duplicate kennen zu lernen wie ihre Abweichungen. Nur bei der sechsten Tafel ist in erster Linie für den Gebrauch bei akademischen Vorlesungen, ausser den einzelnen Bruchstücken auch der vollständige aus den Fragmenten $R^{M}_{=}$ 578, Sm. 401, Sm. 2112, K. 5335, K. 4579 + D. T. 2, K. 3990, K. 231 zusammengesetzte Text mit sämmtlichen Varianten gegeben worden — der erste Versuch einer kritischen Keilschrifttextedition. Dasselbe wird auch bei den Sintfluthtafeln geschehen, welche mit der zwölften und letzten Tafel zusammen in der zweiten Abtheilung zur Veröffentlichung kommen werden. Nach Fertigstellung des Textes und einer nochmaligen Collation desselben mit den Originalen, gedenke ich die Transcription und Uebersetzung nebst Commentar und Glossar in der Weise meiner Bearbeitung des keilinschriftlichen Sintfluthberichtes in der zweiten Auflage von Eberhard Schrader's *Die Keilinschriften und das Alte Testament* (Giessen 1883) folgen zu lassen. Einige andere Einzelheiten werden demnächst in einer *Selbstanzeige*, die in »The American Journal of Philology" erscheinen wird, erörtert werden."

M. Guyard félicite M. Haupt du succès de la publication de textes cunéiformes et dit que les dernières éditions de ces textes ne sont aucunement inférieures à celles des textes arabes, soit pour l'exactitude, soit pour la confiance qu'elles méritent.

M. Halévy fait la communication suivante sur le déchiffrement des inscriptions thamoudites:

»Parmi les divers problèmes qui se présentent à l'investigation de l'histoire des Arabes avant l'islamisme, le plus important est sans contredit celui qui concerne la littérature indigène. Pendant longtemps, on s'était imaginé que l'Arabie septentrionale était dépourvue de monuments graphiques. En se conformant aux avis des auteurs musulmans, on admettait que les quelques inscriptions que ceux-ci mentionnent dans leurs écrits appartenaient à des époques tellement reculées que la clé en devait être perdue à tout jamais. Le but de ces auteurs était cependant fort transparent: pour rehausser la valeur du *livre* révélé par Mahomed, il a fallu faire table rase de toute la civilisation précédente. A entendre les pieux lecteurs du Qorân, leurs ancêtres étaient plongés dans une ignorance parfaite, *djâhilia*, ne possédant ni écriture ni livres, au point que le prophète lui-même savait à peine écrire. Cette opinion était devenue la menue monnaie de certaines écoles qui allaient jusqu'à considérer la prétendue barbarie arabe antéislamique comme le caractère fondamental de la race sémitique en général. Appuyé sur des documents cunéiformes du VII siècle avant l'ère vulgaire, j'ai démontré depuis 1875 que les Arabes de cette époque avaient une mythologie développée et qu'ils révéraient leurs dieux sous forme de statues sculptées. Depuis ce temps, mon attention fut attirée par les curieuses inscriptions à caractère inconnu que MM. Graham et Wetzstein avaient découvertes dans la *harra* du Safâ, à l'est de Damas. En 1877, grâce à la publicatlon de 400 de ces inscriptions faite par M. de Vogüé, je suis parvenu à en donner un premier essai de déchiffrement qui, malgré quelques incertitudes de détail, suffit pour démontrer que l'écriture était répandue chez toutes les tribus du désert. En effet, l'écriture safaïtique apparaît sous une forme cursive et souvent très usée relativement à l'alphabet phénicien dont il émane. J'ai aussi rendu probable à la même occasion que l'écriture du Safa constituait le premier anneau d'une longue chaîne d'écritures arabiques qui s'étendait jadis depuis la Palmyrène jusqu'au Hadramaout. Cette supposition vient d'être parfaitement confirmée par les inscriptions que MM. Doughty et Huber ont rapportées de leur récent voyage en Arabie. Cette seconde espèce d'inscriptions est qualifiée provisoirement de thamoudite, parce que la plupart de ces textes viennent du pays de *Hadjr*, l'ancienne *Egra*, chef-lieu de la Thamyditis; mais des monuments d'une écriture sembable, si non peut-être identique, ont été découverts par les voyageurs à Doumat-el-Djendel, à Haïl, à Khaïbar et jusqu'à Tayef, au sud de la

A7120

Mecque. On est donc en présence d'une écriture qui était usitée dans la plus grande partie du Hedjaz et au delà, sur toute la région située entre cette province et la Nabatène, y compris la côte maritime, car les inscriptions trouvées par Wellstedt et Fresnel près d'El-Wedjh appartiennent à la même espèce. L'examen de quelques copies que les voyageurs surnommés ont gracieusement mises à ma disposition, m'a bientôt convaincu que l'écriture thamoudite diffère assez considérablement de celle du Ṣafa. Malgré la nature fruste et incorrecte des copies, j'ai pu déterminer la valeur de seize ou dix-sept lettres. Ce sont les lettres emphatiques ou proprement arabes: ث, خ, ذ, ص, ض, ط, ظ, غ qui prêtent le plus au doute, faute de moyens suffisants de comparaison. Le déchiffrement se borne naturellement aux noms propres. Ceux que j'ai pu lire sont (j'emploie le caractère hébreu à cause de l'incertitude des voyelles) מלך, בתרת, מחר, בהנת, בסלם, סער, מענת, quelques noms composés comme חמאל, דרסער, דרקרב. Cette dernière catégorie de noms montrent, hors de doute, d'une part que le nom אל = ﺍﻟ pour dieu était indigène chez les Arabes du Hedjaz, de l'autre que le culte de *Dâd*, le חדד des Sémites du nord, était répandu en Arabie. Cela confirme le témoignage des inscriptions cunéiformes, qui constate l'existence du culte de ce dieu chez les Arabes, au VIIe siècle avant l'ère chrétienne. Ainsi, cette nouvelle épigraphie, toute rudimentaire qu'elle est, nous apprend déjà des choses ignorées sur le compte de l'ancienne religion arabe. Au point de vue linguistique il y a du moins ceci de certain que l'article arabe ﺍﻟ n'existait pas dans l'idiome des auteurs de nos textes. J'ai montré ailleurs que cet article est également inconnu au dialecte du Ṣafa, lequel fait usage dans ce but de la lettre ה, absolument comme en hébreu et en phénicien. Il me paraît que le thamoudite se sert de cette même lettre en guise d'article défini. Cela me semble résulter d'un groupe où je crois reconnaître les mots הצרחת זת »cette tour." L'intérêt de ces inscriptions a encore un côté négatif, qui n'est pas sans importance. Il s'agit du degré de confiance qu'on peut avoir dans la tradition qui fait peupler le nord de l'Arabie de tribus sabéennes, qui auraient quitté la région méridionale partie avant partie après la rupture de la digue de Mareb. Les écrivains musulmans spécifient les noms des tribus yéménites qui auraient d'après eux constitué les royaumes de Ghassan et de Hira, dans le Haourân et sur les rives de l'Euphrate. A l'occasion des inscriptions du Ṣafâ, jai pour la première fois révoqué en doute cette tradition migratoire, considérée par plusieurs comme par-

faitement historique. J'ai prouvé que ces inscriptions, fréquentes au Haouran et dans les oasis adjacentes, ne contenaient pas un seul nom propre caractéristique des pays sabéens. Une preuve du même genre peut déjà être déduite des textes thamoudites. Les traits particulièrement sabéens, comme la mimmation, le *noun* déterminatif etc., font entièrement défaut dans ces textes. Les noms propres même n'ont rien qui les rattachât à la catégorie des noms méridionaux. En un mot, le peuple qui habitait la Thamoudène et le Hedjaz à l'époque des inscriptions était tout-à-fait distinct des tribus du sud. Une trouvaille très curieuse vient confirmer cette déduction d'une façon indubitable. Parmi les inscriptions proprement thamoudites et d'une lecture énigmatique, j'ai découvert trois ou quatres qui sont rédigées en belle écriture sabéenne et dans la langue ordinaire du royaume de Saba. Par un hasard vraiment heureux les auteurs y ont indiqué eux-mêmes le pays de leur origine. J'en transcris ci-après une des mieux conservées:

חמין ותימלת ׳רדע סטר[י]

» *Ḥamyan et Taïmallat de Rada' ont écrit (ceci).*"

La ville de Rada' est le chef-lieu de la province de *Yâfa'*, voisine du Hadramaout. C'étaient donc des voyageurs sabéens qui ont gravé leurs noms sur une construction de la Thamouditène, construction qui faisait peut-être partie d'un temple célèbre. En tout cas, l'on acquiert la conviction que le reste des habitants n'était nullement d'origine sabéenne, contrairement à ce que prétendent les historiens arabes. Ce service correctif que nous fournit l'épigraphie naissante n'est pas à déprécier, car la rectification d'une erreur séculaire exige toujours plus d'effort que l'acquisition de plusieurs vérités secondaires."

Sur la demande de quelques membres, M. Halévy communique ensuite, à titre de spécimen, la teneur d'une de ces inscriptions. MM. D. H. Müller et Barbier de Meynard présentent quelques observations.

L'ordre du jour étant épuisé, le Président M. Schrader exprime aux membres de la section sa vive reconnaissance de ce qu'ils ont bien voulu honorer les séances pendant toute la semaine de leur présence et de leurs concours.

M. J. Oppert rend hommage au Président au nom de tous les assistants.

II. SECTION ARYENNE.

Les séances de cette section, au nombre de cinq, ont eu lieu dans le petit auditoire de l'Université; 52 membres se sont fait inscrire. Le Bureau a été constitué comme suit:

MM. R. von Roth, président.

A. Weber, G. Lignana, } vice-présidents.

T. W. Rhys Davids, Ch. Michel, } secrétaires.

PREMIÈRE SÉANCE.

Lundi, 10 Septembre à 2 h. de relevée.

M. KERN lit un mémoire sur un dictionnaire Sanskrit—Kawi manuscrit, donné par le Radèn Saleh à la Société de Batavia, et dont M. Kern a reçu une copie par les soins de M. Holle.

Ce mémoire sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

M. CUST parle sur les inscriptions du roi indien Açôka et l'origine de l'alphabet indien. Il s'exprime comme suit:

»It is very desirable that some definite opinion should be arrived at on this great subject. All the evidence which we are likely to obtain is now under our hands, and the most convenient course seems to be to give out on the occasion of such a Congress of Specialists as this a distinct and certain sound, and to leave it to others to controvert the opinion thus expressed, to suggest another solution, or to accept provisionally the opinion given.

»To keep the discussion to its real issue, I must ask my hearers to admit for the present certain postulates: they are capable of proof on their own merits, but they lie outside the particular question at this moment before us, and I wish, for the sake of clearness, to narrow the issue. These postulates are:

I. That at some remote period the Phenician alphabet was derived from the Hieratic form of the Egyptian Script of the Old Empire, notably the Prisse Papyrus.

II. That the Phenician inscription of the Moabite Stone is the oldest monument, with a definite date, of pure alphabetic writing, and dates back to the ninth century before the Christian era.

III. That the alphabet of that inscription is a complete and highly elaborated one, evidencing a long and established usage, and is consi-

dered by many to be the parent of every other form of alphabetic writing in Europe or Asia that exists at the present moment.

IV. That there has existed from time immemorial commercial intercourse by land across Persia and Afghanistan, and by sea from the Persian Gulf and Red Sea, betwixt Western Asia with India in its fullest geographical extent.

»A consideration of these postulates must convince that the derivation of the Indian alphabetic system from the Phenician alphabet, the date of which may safely be carried back to the period of 1000 years before the Christian era, was *possible*.

»Let us now consider whether it was *probable*.

I. The copious Indian literature, so garrulous, so faithfully reflecting the introspective and egotistic character of the Indian mind, so ready to supply a mythical origin to every fact of event, even to the descent of the River Ganges, or to the origin of the rocky ridges which connect Ceylon with India, is absolutely silent as to the origin of the alphabet which is used in conserving that literature. The Indian authors from some remote and uncertain period, certainly anterior to the invasion of India by Alexander the Great, made use of alphabetic writing for ordinary literary purpose, and have treated upon every possible subject, physical and metaphysical, and yet no account has been handed down of the origin of the marvellous vehicle of thought which lay under their hands, and which they have elaborated to a degree unparalleled in any other country.

II. An alphabet cannot spring into existence in full development from the brains of any people; nor is it the result of a compact made at any given period. Where such alphabets have been constructed in modern times, in England or in China, the process has been only that of adapting new symbols to the old Phenician method. It may safely be laid down that an alphabetic system is the outcome of a long and tedious usage of ideographic and syllabic symbols. A nation capable from its own self-consciousness of carving upon rocks alphabetic inscriptions, would assuredly have left traces of the same tendency on the same endurable tablets in ideographic and syllabic symbols. Now in India, from the Himaláya to Cape Comorin, no trace of a pre-alphabetic inscription —found so frequently and in such divers forms in Western Asia and North Africa—has been found, and a prolonged and careful archæological survey of the whole of India is now drawing to a close.

III. The resemblance of the Indian alphabetic system with the alpha-

bets which have sprung up in Europe and Asia, undoubtedly from the Phenician mother, is so striking that the idea of a separate origin can hardly be entertained. And yet there appears to be no necessity pre-existent in the human mind of one—and one only—system of representing sounds by symbols; at any rate, we have the evidence of totally distinct and independant ideographic and syllabic systems which might, uninfluenced by the contact of the Phenician model, have developed into an independent alphabetic system. The idea of the nations of Western Asia being indebted to India for the germ of their alphabetic system, as unquestionably they are for their numerals, cannot be entertained.

»A consideration of the above points leads to the conviction that a separate and independent origin of the Indian alphabet is highly improbable, or in other words, that a common origin is exceedingly *probable*.

»The importance of these *a priori* arguments of possibility and probability lies in this, that it throws upon the opponent of the solution now suggested the necessity of explaining away the remarkable facts or reasonable inductions above stated.

»Turning to the earliest evidence of the existence of an alphabet in India, we have the significant fact that Xerxes, King of Persia, who was unquestionably cognizant of a distinct alphabetic system in use by his own nation—that of the cuneiform Persian—ordered his scribes to write to the authorities of the different provinces of his empire, from India to Ethiopia, »unto every province *according to the writing thereof*, and unto every people after their language" (Esther viii. 9). This evidences a plurality of forms of script, in addition to the Persian form so well known, and to the Hebrew form, which is specially mentioned, and a distinct allusion made to India; the name of India is inseparably connected with the River Indus and the north-west frontier of that country. In 327 B.C. Alexander the Great, having conquered Persia, invaded India, and penetrated as far as the River Beas in the Panjáb. The historians of that celebrated expedition mention incidentally that the art of writing for private purposes was then known in India. These historians themselves used the Greek alphabet, and their not alluding to any such radical difference between their own and the Indian system—such as would arise from the use of ideographs, and the great variety of symbols rendered necessary in a syllabary—implies that an alphabet was used in India at the time and place alluded to, and for the ordinary requirements of civilized life, as distinguished from monumental inscrip-

tions. The material, strips of bark and pieces of linen, is specially noticed; and this implies a wide and developed system, meant to be practically understood. As regards inscriptions, from the sites chosen for them it is clear that, whatever was their object, they were not meant to be generally read, as they were carved either in inaccessible heights, as at Behistun, or in the uninhabited jungle.

»In India the group of Asoka inscriptions stands unrivalled in magnificence, wide diffusion, clearness of meaning, certainty of date, and excellence of preservation. Forty in number, in two distinct forms of alphabet, in three dialects of the same language, in the form of tablets on the naked rock or on sculptured pillars, they are found from Peshawar on the north-west frontier of India, down to Katak on the east, and Kathiawár on the west coast. No allusion is made by any Sanskrit writer to the existence of these inscriptions, or to the sovereign who carved them. He was a Buddhist by religion; Asoka by name, though always called Piyadási on the tablets, king of Upper India, with his capital at Patna on the Ganges, grandson of that Sandracottus to whom Seleucus, the successor of Alexander the Great, had sent Ambassadors. The edicts relate to social and moral subjects of an elevated and surprising character, and their date is fixed at 253 to 250 B.C. by the allusion in some of the edicts to four contemporary sovereigns of Europe and North Africa, showing that in those days there was sufficient intercourse betwixt Europe and India.

»The character used is magnificent and highly developed, indicating a long and constant previous usage. The language used is the Pali, one of the Prakrits, which represent the first stage of decomposition of the great Vedic vehicle of ideas known as the Sanskrit, and are the forerunners of the great modern vernaculars of Northern India—the Hindi, Bangáli, Gujaráti, Maráthi, Uriya, Asamese, Sindhi, Panjábi, Kashmíri, and Nepalese—which inherited the literature, language, and script of their great prototype when Synthetic Sanskrit, like the Latin, died away from the lips of men as a living form of speech, and was replaced by a family of magnificent and powerfull inflective and analytic vernaculars, each with its own modification of the Indian alphabet. But beyond this, the form of alphabetic writing was borrowed and adopted with modification by the great Dravidian family of agglutinative languages of Southern India, by the great Tibeto-Burman agglutinative group, such as the Tibetan, Lepcha, and others of the Himaláya and the great plateau of High Asia, and the Burmese, Mon, Siamese, Shan, and Kam-

bójan of the Indo-Chinese Peninsula. Nor was its influence limited by the Indian Ocean; for with commerce and civilization, the rudiments of the same great alphabet were conveyed to the islands of the Indian Archipelago, to Sumátra, Java, Celebes, and the Philippines.

»It will not be disputed that these truly wonderfull and varying forms of alphabetic writing, exceeding all the other varieties in the whole world, were derived from the alphabet of Asoka; it will be perceived, therefore, how important it is to arrive at some definite conclusion as to the origin of that alphabet. To this I now draw attention.

»Out of the forty inscriptions, ten only are of importance, of these ten, one only represents the Northern Asoka alphabet; the other nine represent the Southern Asoka. It is a remarkable feature of the case that the same sovereign should have employed two different characters to publish within his dominions what are essentially the same edicts in dialects of the same language. Although both these characters are alphabetic, yet they differ from each other in many particulars, and it cannot be asserted that one is derived from the other, though they bear evidence of both coming from the same parent stock.

»Many distinguished scholars have turned their attention to the illustration of these celebrated inscriptions. Foremost among them are James Prinsep, who discovered the secret of their interpretation; Senart, of Paris, who has lately submitted the text to a careful revision; Bühler, who in late numbers of the German Oriental Society, has returned to a subject which is familiar to him both in the field and in his study; and the distinguished Vice-President of this Congres, Professor Henri Kern, who has made the subject peculiarly his own. Of him it may be said with truth, that nothing in Nearer or Farther India, or the Indian Archipelago, has escaped his notice, and he may be justly adressed as

»Docte sermones utriusque linguæ."

»The palæographical side of the subject has been studied by Edward Thomas, Cunningham, Dowson, and Burnell. If this last scholar had lived longer, the world would have known more. Cut off at the early age of forty-two, he has left lasting monuments of his industry, knowledge, and acute penetration, and his »Elements of South Indian Palæography", published in 1878, mark a distinct epoch in the science. During the present year a valuable contribution has been made to the whole subject of the origin and development of the alphabeth by Isaac Taylor, and his chapter on the Indian alphabet supplies much to admire, and leaves little to desire, as it recapitulates clearly the whole controversy,

and conducts the reader convincingly to what seems the only solution of the problem on the existing evidence.

»The solitary specimen of the North Asoka character is found in the Rock inscription, commonly called that of Kapúrdagarhi, situated in the area of Shahbázgarhi, a village in the district of Peshâwar, west of the Indus, within the civil province of the Panjáb and its dependencies. The population of this district was once Hindu and Buddhist. Since the irruption of the Afghans it is exclusively Mahometan, using a language belonging to the Iranian branch of the Arian family. The inscription is written from right to left, after the manner of all Semitic alphabets in Asia: the alphabet is cursive of the Iranian type, and has been conclusively identified with an Aramaic original. Its use at one time extended east of the River Indus into India, but it died out at an early period, and it had no influence on the later Indian alphabets. It may with safety be left out of the discussion of the origin of the Indian alphabet, although used occasionally by Indian sovereigns in their coins and monuments.

»The South Asoka character is written from left to right, after the manner of all Indian alphabets, and of the Himyaritic and its admitted descendant the Ethiopic. It has never been found in a cursive form. An inspection of the alphabet will satisfy any one that the character from which it was derived did not comprise a sufficient number of letters, and that new signs had to be made by differentiating some of the old ones. This is in itself a proof that the South Asoka was adapted from an alien and uncongenial original, and was not an indigenous invention worked out by the genius of the people from original material. The cerebral series of consonants is a peculiar feature of Indian sounds, and had to be added to the North Asoka confessedly Semitic alphabet. We remark the same necessity and similar expedients under our eyes in the artificial differentiation of the cerebrals in the Arabic and Roman alphabets, when applied to represent the sounds of an Indian language. Yet these cerebrals were co-existent with the origin of the language, and could not have been omitted in any scheme of expressing sounds by ideographs or a syllabary. Then, again, we remark in both the Asoka alphabets the peculiar method of indicating vowels in the body of a word by additions to the preceding consonant, bearing a close analogy to the vowel points of the Semitic alphabet. Such a method would never have been resorted to had an original alphabet been worked out to represent the vowel sounds of an Arian and Dravidian language, and have a

marked relation to a Semitic language, where the vowels are subsidiary to the consonant.

»Burnell arrives at a conviction, shared by many others, that —

I. The art of writing was, comparatively speaking, little known in India up to a date compared to which the Moabite Stone would seem ancient, and that for many generations the Sútra of Sanskrit works were orally handed down. With the introduction of prose commentaries came the necessity for a written vehicle of speech, or rather, the introduction of a written vehicle of speech rendered possible prose composition.

II. There is not the least trace of the development in India of an original and independent system, founded upon syllabaries and ideographs; the very rocks cry out against such a baseless theory, having conserved in safety for more than twenty centuries the alphabetic inscriptions confided to them. The art must have been introduced, therefore, from foreign countries.

III. It is notorious that no Arian or Dravidian nation evèr invented, from its own resources, an alphabet: the Semitic proclivities of both the Asoka alphabets, and the derivation of the Northern Asoka from a Semitic original, are admitted. Western Asia is, therefore, the only possible cradle of the alien invention, and there alone in all the world at that period alphabets are found in existence and in general use.

»Three possible sources suggested themselvès. The first theory, that the alphabet was imported by Phenician traders, may at once be rejected, as Phenician communication with India had ceased many centuries before the earliest possible date that can be assumed for the existence of writing in India. Had it been introduced into India many centuries before the date of the Asoka tablets, how are we to account for the same character being used in such widely separated localities as Kathiawár, Katak, and the slope of the Himaláya? The alphabets in that long period must have come into common use, and the tendency of all alphabets in common use is to diverge from each other; and we know as a fact how considerable are the divergencies of the modern Indian alphabets, even when applied to kindred Arian languages. Another consideration leads to the conclusion that an alphabetic system was introduced into India in the sixth century before Christ, but not previously. A careful examination of Sanskrit literature shows that certain Sutra, to which a date of the sixth century is ascribed, imply a knowledge of the art of writing, to which allusion is also made in the Institutes of Manu, the great heroic poem of the Maha Bharata, and the Grammar

of Pánini. The theory of a Phenician origin cannot be seriously entertained.

»Burnell looks with favour upon the second alternative, that the alphabet was introduced into India, by way of the Persian Gulf, from an Aramaic type used in Persia. It is certain that a cursive Aramaic character was long used, and, as stated above, one offshoot of this group of Semitic alphabets had found its way by land to the north-west corner of India, and is known as the Northern Asoka, but differing very materially from the Southern Asoka. It seems difficult to admit the hypothesis that another offshoot from the same stock should have found its way to Southern India by sea, and developed itself so differently. We must at least have more certain proof of the existence of such an Aramaic alphabet and its characteristics before we build such a theory as to make it the lineal ancestor of the score of magnificent alphabets of India on the mainland and in the Archipelago.

»Burnell, in the year 1882, a few months before his lamented death, published in an English scientific journal an additional fact supporting, in his opinion, his own view of the Aramaic origin of the South Asoka alphabet. All that Burnell wrote is precious. It appears that Professor Sayce had found on a Babylonian bilingual contract tablet in the British Museum traces of a written character, previously unknown, and in a language which, according to Burnell, was neither Arian nor Dravidian. Burnell considers this character, to which the Cuneiform version attributed the date of Artaxerxes II., to be the (by him) long-wished-for original of the Southern Asoka, and he identifies several letters. He goes on to state that other tablets had subsequently been found with a similar character, of which the date could safely be attributed to 600 B.C. Until these inscriptions are published, as promised, in *facsimile*, we must reserve our judgment. The production of fresh evidence will materially alter the issue.

»There remains the third hypothesis, that the South Asoka alphabet was imported from Arabia, and was derived, by the Red Sea, from the Himyaritic development of the Phenician alphabet. The latest writer on the general subject of alphabets, Isaac Taylor, gathering up all that has been written, and setting out all possible arguments, facts, and inductions, urges strongly the reasonable probability of this theory, which was started by Weber more than a quarter of a century ago, and is formularized by Lenormant in his essay on the Phenician alphabet, for he distinctly defines an Indo-Arabian stem, with certain cha-

racteristics. Unquestionably the continuous existence of a commerce between Yemen and South India can be asserted from a very remote period, quite sufficient to meet all requirements. This channel of conveying the knowledge of the alphabet was possible. It is shown further that the Himyaritic alphabet branched off from the Phenician not later than the sixth century before Christ, and it is to about this date that the origin of the Indian alphabet is assigned, as the result of a careful chain of reasoning. It is suggestive that there exists in the extreme south of the peninsula of India a third alphabet, confessedly independent of the Southern Asoka, the Vatteluttu, which, though nearly entirely superseded by later alphabets, has left marked traces of its peculiarities in the Tamil character. Now this alphabet, though differing from the Southern Asoka, and only adapted to the sound of a Dravidian language, shares with the Asoka certain Semitic resemblances, and must have been a foreign importation; and in this case there can be no question that it must have been imported by the sea from countries which already possessed alphabets, for there exists no possible presumption of invention at home or importation by land from abroad.

»Passing from general considerations to a particular comparison of the original letters of the Southern Asoka with the Himyaritic, the style of both is strikingly monumental; the direction of the writing of the Southern Asoka is from left to right, and we find that Himyaritic is written in the boustrophédon manner either way, and as a fact its admitted descendant, the Ethiopic, adopted the same direction as the Asoka. It is noteworthy that to the same alphabet of Arabia the honour is thus ascribed of giving a vehicle of speech to India and Ethiopia. The mode of noting the vowels in the Ethiopic and the Asoka have a special resemblance, and although the Ethiopic came into existence at a much later date, yet its possession of these peculiarities, and its undoubted parentage, add to the probability of the Asoka, which possesses the same features, having come, though at an earlier date, from the same stock.

»The objections are that in India culture, religion, and the arts of civilization have always proceeded from the North to the South. As a general rule this may be the case, but the casual introduction of a special art from a foreign country must be an exception. In modern times the art of printing has spread from the South to the North, being an import from the West, just as it is urged that more than 2000 years earlier the art of writing found its way.

»A more serious objection is that up to this time no Himyaritic inscription of a date sufficiently early has been found. Late in time, compared te the inscriptions of Western Asia and North Africa, as the Asoka inscriptions confessedly are. the oldest of the Himyaritic is considerably later. If such an archæological survey of South Arabia, as has now taken place in India, were possible, it is possible that earlier inscriptions would be found, as the Himyaritic alphabet is elaborate and refined, and the culture of Yemen is of remote antiquity. As it is the intercomparison of existing specimens is that of sister alphabets, alleged to be derived from a common, though as yet unknown prototype.

»After all, I only propound a hypothesis, for there neither exists, nor is likely ever to exist, any direct or material proof. History is silent; tradition is non-existent; no hints or inductions can be drawn from ancient literature. The dry climate of Egypt has conserved papyri coeval with the Call of Abraham: the moist climate of India has not permitted a manuscript to survive of a date anterior to the Norman Conquest of England. In Egypt and Mesopotamia the naked rock, carved stone, engraved metal, and baked clay have been faithful witnesses and consignees of the genius of nations. In India, nothing material exists so early as the conquest of Alexander the Great, and the poets and philosophers were so occupied in spinning idle fables, and still idler introspections of the cause and nature and object of human existence, that they had no time to notice the origin or the importation of the very instrument of imparting ideas, of which they made such an unlimited, and unparalleled, and unprofitable use."

M. Halévy: »Les recherches relatives à l'origine des deux alphabets indiens qui ont servi à la rédaction des inscriptions de Piyadasi datent du jour même où le génie de Prinsep a réussi à déchiffrer ces dernières, savoir en 1837. L'heureux déchiffreur, poussé par un enthousiasme facile à comprendre, n'hésita pas à faire remonter l'alphabet méridional jusqu'aux âges antérieurs à la séparation des peuples de race aryenne et à en faire dériver l'alphabet grec, dont il fut le premier à reconnaître les frappantes similitudes avec le second alphabet indien. Quant à l'alphabet du nord, son apparence jointe à sa direction de droite à gauche rappelle tellement la façon des écritures sémitiques que dès le début son origine étrangère fut reconnue par tout le monde. Aussi fut-il dès lors séparé de son collègue du sud-est, lequel attira seul l'attention du monde savant, attention qu'il méritait d'ailleurs comme ancêtre du dévanagarî et des nombreuses écritures qui en dérivent.

L'opinion de Prinsep rencontra un contradicteur résolu dans Ottfried Müller qui partit précisément des affinités constatées par Prinsep entre l'alphabet indien et l'alphabet grec pour conclure que le premier était contemporain de l'arrivée des Grecs dans l'Inde. Une date aussi récente ne put que déplaire à Lassen et aux autres indianistes qui avaient pour l'antiquité de la littérature indienne un parti pris sans retour. Ces savants nièrent toute affinité de forme entre les deux alphabets en question et attribuèrent à l'écriture indienne une origine indigène. A ces discussions purement théoriques et par conséquent stériles suivit le célèbre mémoire de M. Albrecht Weber sur l'origine de l'alphabet indien. L'éminent indianiste berlinois établit la question sur son domaine naturel, celui de la comparaison paléographique. Ayant réexaminé les similitudes pressenties déjà par Kopp et Lepsius entre le dévanagari et les alphabets sémitiques d'une part, et les affinités constatées par Prinsep entre l'alphabet de Piyadasi et l'alphabet grec de l'autre, il en conclut que l'écriture indienne dérive immédiatement de l'ancêtre commun de toutes les écritures alphabétiques, savoir de l'alphabet phénicien. Celui-ci aurait été introduit dans l'Inde par voie de mer vers l'an 1000 avant notre ère, époque à laquelle l'Inde aurait été régulièrement visitée par la flotte marchande de Salomon, établie à *Ecion-Geber*, sur le golfe d'Acaba. Cette proposition, M. Weber chercha à la prouver par la comparaison en détail des 22 consonnes phéniciennes avec autant de lettres indiennes, comparaison qui, malgré son insuffisance parfaitement excusable en 1856, ne manqua pas de faire une profonde impression. M. Weber a le grand mérite d'avoir nettement reconnu et déterminé le caractère secondaire de plusieurs lettres indiennes et d'en avoir indiqué les types primaires. La genèse des voyelles a été moins bien traitée, ou plutôt n'a pas été traitée du tout, car M. Weber s'est simplement borné à dire que les voyelles intersyllabaires qui présentent la forme de petits traits accrochés aux consonnes ont été ajoutées par les Indiens.

Le mémoire de M. Weber n'a pu convaincre les indianistes. Lassen remarqua non sans raison que plusieurs des lettres indiennes soumises au rapprochement n'ont pas la même valeur phonétique que leurs correspondants phéniciens, et que le nombre de celles qui coïncident véritablement dans les deux alphabets était si infime qu'on ne saurait élever là-dessus aucun système solide. L'hypothèse phénicienne fut ainsi écartée d'emblée et, ce qui est plus regrettable, la recherche paléographique étouffée dans son germe. Pendant les 27 années qui suivirent, on vit succéder l'une à l'autre des hypothèses sans fin, mais dépourvues d'une

base vraiment scientifique. A côté de la thèse d'origine indigène patronnée par la majorité des indianistes, l'écriture de Piyadasi a été successivement dérivée du Waṭṭeluṭṭu dravidien, du gréco-phénicien, des cunéiformes néo-assyriens, du sabéen ou himyaritique. Cette dernière hypothèse a été remise sur le tapis par M. Lenormant sur les premières indications de M. Weber. M. I. Taylor l'a développée tout récemment dans son grand ouvrage sur l'histoire de l'alphabet et M. Cust vient de la défendre devant vous avec sa netteté et son éloquence habituelles. Je me propose d'y ajouter une nouvelle hypothèse de ma façon, qui se distingue de toutes ses devancières par certains points de vue que je me permettrai de vous exposer aussi succinctement que possible. C'est le résumé d'un mémoire qui sera publié dans le Journal asiatique, où figureront aussi toutes les comparaisons paléographiques que je dois passer ici sous silence de peur de trop prolonger cette communication. Quelques considérations préliminaires suffiront pour démontrer les défauts fondamentaux de l'ancienne méthode et la nécessité absolue d'en inaugurer une nouvelle.

Le premier défaut commun à toutes les hypothèses précédentes, est de ne jamais pouvoir expliquer la raison d'être des doubles formes qu'affectent les voyelles suivant qu'elles sont initiales ou internes. L'existence même des voyelles internes à côté des voyelles initiales reste dans les anciennes hypothèses une énigme insoluble.

Le second défaut de la méthode ancienne est beaucoup plus grave, parce qu'il a été la cause principale de l'avortement de toutes les solutions tentées jusqu'à ce jour. Ces solutions ont cela en commun qu'elles admettent entre l'alphabet indien et l'alphabet aryen une indépendance absolue, sauf la vocalisation intérieure, que ce dernier aurait empruntée au premier. Or, c'est précisément le contraire qui est vrai. L'origine aryenne des voyelles-traits résulte avec évidence de ce fait que dans cet alphabet elles fonctionnent à la fois comme voyelles initiales et comme voyelles internes, tandis qu'en indien elles n'ont que le second emploi. Sont également d'origine aryenne et reconnaissables comme tels à la première vue déjà: 1° la chuintante *sh* dont l'usage dans l'écriture indienne est en même temps empreint d'hésitation et insuffisamment répandu; 2° les chiffres de quatre à dix qui sont formés des lettres aryennes *ch*, *p*, *s*, *ç*, *kh* (?), *n*, *d*. Un examen plus approfondi montre en outre que les lettres aryennes *j*, *d*, *n* sont passées dans l'alphabet indien sans ou avec de très légères modifications pour marquer les consonnes analogues *jh*, *ḍ*, *ny*. La dernière de ces consonnes a été renversée; c'est aussi le cas de la lettre *sh*.

Ces derniers faits établissent d'une façon indubitable la priorité de l'alphabet du nord-ouest sur celui du sud-est et aussi que l'intelligence du premier est la condition préalable pour arriver à bien comprendre le système du second. On voit que c'est justement le contraire du procédé qu'on a suivi jusqu'aujourd'hui.

L'origine sémitique de l'alphabet aryen n'a jamais fait l'ombre d'un doute, bien que jusqu'ici le type n'en ait pas été déterminé. Les longues études que j'ai faites sur le sujet m'ont livré des résultats définitifs. Cet alphabet dérive directement de l'écriture araméenne dans laquelle sont redigés les papyrus ptolémaïques trouvés en Egypte et connus sous les noms de papyrus de Blacas, de Turin, du Louvre etc. Les seize consonnes suivantes: *aleph*, *bet*, *gimel*, *dalet*, *waw*, *thêt*, *yod*, *kaph*, *lamed*, *mêm*, *nûn*, *samek*, *pê*, *rêsh*, *shin*, *tâw* ont été adoptées en aryen pour la plupart intégralement, parfois avec de légères modifications ou avec renversement. Elles y marquent respectivement les lettres ʾ (esprit doux), *b*, *dj*, *d*, *v*, *th*, *y*, *k*, *l*, *m*, *n*, *c*, *p*, *r*, *sh*, *t*. Les lettres araméennes *zaïn*, *'hêt*, *caïn*, *çade*, *qôph* exprimant des sons inconnus à l'idiome aryen, ont été naturellement rejetées du nouvel alphabet. Le *hê* a subi le même traitement à cause de sa forme qui coïncide avec le *sh* aryen.

Ces seize lettres types ou primaires ont donné naissance à autant de lettres dérivées, ainsi qu'il suit: *h* de *aleph*; *ġ*, *gh*, *c*, *ch* de *gimel* (*j*); *dh* de *dalet*; *ṭ*, *ṭh*, *ḍ*, *ḍh* de *thêt*; *kh* de *kaph*; *ṇ*, *ṅ*, *ny* de *nûn*; *ph*; *bh* de *pê*; *s* de *shîn*. De telle sorte, l'ensemble des lettres consonnes de l'alphabet aryen monte au nombre de 32, nombre exactement nécessaire pour exprimer toute la série de consonnes que possède cet idiome prakrit. Quand deux consonnes se suivent immédiatement, on les superpose l'une à l'autre de façon que la haste de la seconde, si haste il y a, coïncide avec celle de la première. C'est ainsi que par exemple le *r* de la syllabe *pr* ou *par*, renversé et ayant confondu sa haste avec celle du *p*, ne laisse plus voir que le trait supérieur très diminué. C'est une erreur de croire que ce trait constitue un augment purement conventionnel et arbitraire; loin de là, c'est la partie essentielle de la lettre *r*. Dans la syllabe *rva*, le *v* est seulement accroché à *l'r* sans confondre les hastes; ce procédé a pour but d'éviter la confusion entre le *v* consonne et le *v* semi-voyelle.

Pour former les voyelles, l'alphabet araméen ne disposait que des deux semi-voyelles *yod* et *wâw*, le premier pour *e* et *i*, le second pour *o* et *u*. Le *y* suspendu à la haste de la consonne précédente marque la

voyelle *i*, mais à cause de son analogie avec le *shin* souscrit, on lui a enlevé la barre de droite, de sorte qu'il n'a plus que la forme d'une barre oblique croisant la haste. Cette même barre diminuée de la moitié gauche marque la voyelle *e*. La distinction entre *o* et *u* fut réalisée par un procédé analogue: le *v* placé debout sur la haste de la consonne et faisant surgir son trait supérieur du côté gauche, marque l'*o*, tandis que renversé il marque l'*u*. Quant à la voyelle *a*, comme elle n'était pas représentée par une semi-voyelle en araméen, elle n'est pas non plus marquée en aryen par un signe particulier, mais son existence est suffisamment indiquée par l'absence des autres voyelles, comme c'est le cas en araméen. Grâce à cette circonstance, toute lettre aryenne privée de trait-voyelle se prononce avec la voyelle *a*. Enfin l'alphabet aryen conserve cette particularité caractéristique des alphabets sémitiques en général qui consiste à donner comme support aux voyelles initiales la lettre faible *aleph*, laquelle ne cesse pas d'être une vraie consonne.

Voilà la genèse de l'alphabet aryen dans toute sa simplicité. Elle jette un jour inattendu sur celle de l'alphabet congénère du sud-est. Celui-ci a été formé par une méthode analogue, mais ses éléments sont d'une origine plus éclectique. J'ai mentionné plus haut les éléments empruntés à l'alphabet aryen, ce sont, pour nous en tenir tout d'abord aux consonnes, les lettres *sh*, *jh*, *d*, *ny*. Une étude persévérante m'a démontré que les lettres araméennes *yod*, *kaph*, *lamed*, *mêm*, *pê*, *rêsh*, *shin*, *tâw* sont les types des consonnes indiennes: *y*, *k*, *l*, *m*, *p*, *r*, *s*, *t*. Les modifications subies par ces dernières consistent, partie dans l'augmentation, partie dans l'omission d'un petit trait. Quelques unes d'entre elles conservent même leur forme primitive, d'autres ont été seulement renversées. Il reste encore une série de cinq lettres primaires dont l'analogie avec les formes phéniciennes respectives, établie par M. Weber, saute aux yeux et défie toutes négations. Nous sommes donc en présence d'un fait des plus étranges à première vue, à savoir l'existence dans l'alphabet aryen d'un petit nombre de formes archaïques à côté d'un grand nombre de formes araméennes très usées. Il devient ainsi de la dernière évidence que les formes archaïques doivent venir d'un alphabet qui a conservé l'archaïsme le plus pur jusqu'à l'époque ptolémaïque. Cet alphabet qui a dû être à la portée des Indiens d'alors, on le devine aisément, ne peut être que l'alphabet grec, répandu dans l'Inde par suite des conquêtes d'Alexandre. En effet, parmi ces lettres, *dh* et *th* répondent exactement au Δ et au Θ grecs; *g* est le Γ penché et *n* le Ν couché sur le côté et ayant la barre moyenne redressée. Le *b* répond également au Β

grec, mais les ondulations du côté droit se sont effacées, de telle sorte que cette lettre offre la forme d'un carré. L'effacement des ondulations s'est aussi effectuée dans l'alphabet sabéen, sans qu'il y ait pourtant la moindre connexion entre celui-ci et l'alphabet indien.

De ces 17 lettres fondamentales, dues à trois sources différentes mais contemporaines, les scribes indiens ont tiré onze lettres secondaires, toujours par le moyen de légères modifications, comme augmentation ou diminution d'un petit trait ou changement de position. Ainsi: *bh* et *v* de *b*; *kh*, *h*, *gh* de *g*; *ḍh* et *ḍ* de *ḍ*; *ṭh* et *ṭ* de *th*; *n* et *ṅ* de *ṇ*. Quelques unes de ces lettres dérivées ont déjà été reconnues comme telles par M. Weber.

Pour former les voyelles du nouvel alphabet, les scribes indiens ont combiné ensemble le système aryen et le système grec. Au premier, ils ont emprunté la vocalisation interne à l'aide de petits appendices. Du grec, il ont appris l'utilité des voyelles initiales isolées. Conformément au génie du système aryen, toutes les voyelles primitives sont brèves, mais elles ont été allongées par l'adjonction d'un trait, ce qui fait que les appendices ont l'air d'être redoublés quand la voyelle qu'ils indiquent est longue. En guise de voyelles initiales l'alphabet grec offrait les quatre suivantes A, E, I, O, mais les trois dernières coïncident tellement avec les lettres indiennes *j*, *r*, *v* qu'elles n'ont pu être adoptées. L'A seul fut donc emprunté; toutefois il a été placé de telle sorte que la barre moyenne remontée jusqu'à l'angle formât la haste de la lettre, laquelle ressemble ainsi à un K tourné à gauche. L'*e* a été obtenu en poussant la haste jusqu'à l'ouverture, de façon à former un triangle suspendu ▷. De cette forme dérive celle de l'*i*, où les trois angles sont remplacés par des points, ainsi: ∴. La filiation de ces deux voyelles a aussi été remarquée par M. Weber. Enfin, pour exprimer les voyelles isolées *o* et *u*, les scribes indiens se servirent du *waw* aryen, lequel se lit *o* lorsqu'il est placé debout, et *u* lorsqu'il est renversé.

Voilà la substance de l'étude que j'ai consacrée à la genèse des alphabets de Piyadasi. Mon explication a le double avantage de s'étayer sur une base purement paléographique et de rendre compte des moindres phénomènes. Je considère comme étant définitivement démontré ce fait inattendu que les deux écritures de l'Inde ont une origine postalexandrine. On ne se trompera pas de beaucoup en affirmant que ces écritures datent de la fin du règne de Porus ou du commencement du règne de Sandracottus ou Tschandragupta, allié d'Antiochus Soter, entre 330 et 325 avant J. C. Je parle ici des écritures exprimant des dialectes pracrit. Pour

écrire le sanscrit, l'alphabet du sud-est a dû être enrichi des signes *ṛi*, *ḷr* et du visarga, ce qui revient à dire que le devanagarî proprement dit est postérieur à 250 avant J. C. Il en résulte avec une certitude presque mathématique que les Vêdas et à plus forte raison la littérature qui s'y rattache ont été mis par écrit postérieurement à cette date. Et comme rien ne force à croire que les hymnes védiques se soient longtemps conservés dans la tradition orale, on est induit à penser que la composition de ces hymnes est également postérieure à Alexandre. Une conclusion pareille, je ne m'en cache pas, est de nature à indisposer plus d'un indianiste et surtout les savants Indiens qui se font de l'antiquité du Vêda un point d'honneur national. Le calme ne manquera cependant pas de se rétablir et la vérité finira par avoir raison de tous les scrupules. En tout cas, ceux qui voudront désormais voir dans le Vêda l'empreinte d'une antiquité reculée, sans compter ceux qui le prennent pour le représentant du génie aryen en général, auront à démolir au préalable les preuves paléographiques qui établissent l'introduction récente de l'écriture dans l'Inde.

M. Weber exprime sa satisfaction de ce que la question mise par lui sur le tapis en 1855 est reprise en sérieuse considération. Quant à sa propre conviction sur l'origine de l'alphabet indien, elle est restée jusqu'ici substantiellement la même qu'autrefois. »Aus dem Umstande, dass die altgriechischen und altindischen Zeichen in mehrfacher Beziehung eine so nahe Verwandtschaft zeigen, dass J. Prinsep, dessen genialem Scharfsinn wir die Entzifferung der letzteren verdanken, die erstern (the old Greek) einfach als umgestülpte indische Schrift (Sanscrit turned topsy turvy) bezeichnen konnte, schliesse ich nach wie vor, dass beide Schriften gleichzeitig aus einer gemeinsamen, semitischen, Quelle geflossen sind. Und damit ist schon ein verhältnissmässig altes Datum für die Uebersiedelung der Schrift nach Indien gegeben, während für die auf aramäischem Boden wurzelnde arianische Schrift dadurch *eo ipso* ein späteres Datum indicirt wird".

L'heure étant trop avancée pour accorder la parole à ceux qui l'ont demandée, M. le Président propose à l'assemblée de continuer la discussion dans la séance suivante. Cette proposition étant adoptée, la séance est levée.

LIBRARY OF THE ROYAL BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY.

DEUXIÈME SÉANCE.

Mardi, 11 Septembre à 9½ h. du matin.

La discussion continue sur la question de l'origine de l'écriture indienne. Le Président, M. von Roth, fait observer qu'en traitant cette question il faut surtout tenir compte de celle qui est relative à l'époque où les Védas ont été couchés par écrit. Il exprime sa conviction, acquise par lui au cours d'études prolongées qu'il a faites de ces livres, qu'il est impossible de soutenir, soit que la collection des hymnes ait été faite seulement de mémoire, soit qu'un aussi vaste recueil ait pu être propagé et perpétué oralement. L'écriture est la *conditio sine qua non* de tout recueil védique, et on ne peut se faire une idée de la composition des Prâtiçâkhya si l'on ne suppose pas que les auteurs avaient devant eux des textes écrits. M. von Roth termine en rappelant à l'auditoire qu'il a tâché de démontrer cette thèse dans son article intitulé »Von Pada und Samhita" et inséré dans le tome 26 du Zeitschrift de Kuhn.

M. Bühler: »Ich gebe zu dass das Indo-Pâli oder südliche Maurya Alphabet ebenso wie das nördliche Ariano- oder Baktro-Pâli aus Semitischer Quelle stammt. Während ich es für nicht unwahrscheinlich halte dass das letztere etwa im sechsten Jahrhunderte vor Christo durch die Perser nach dem nordwestlichen Indien gekommen ist, muss ich mit Entschiedenheit für das sehr hohe Alter des Indo-Pâli Alphabetes eintreten. Ohne dass ich auf eine Discussion der Zeugnisse aus der Indischen und Griechischen Literatur für das Alter der Indischen Alphabete näher einzugehen wünsche, mache ich besonders folgende aus dem Character der ältesten Inschriften und ihrer Verbreitung entlehnte Gründe für meine Ansicht geltend.

1. Zu Açoka's Zeit muss die Kenntnis der Schrift durch die ganze nördliche Hälfte von Sûpârâ im Süden bis nach Khâlsi im Norden und von Girnâr im Westen bis an die Küste von Orissa im Osten verbreitet gewesen sein. Denn Açoka's Edicte sind officielle Placate deren Zweck die Besserung und Belehrung seiner Unterthanen ist. Dieselben hätten keine Wirkung haben können wenn die Kenntniss der Schrift nicht wenigstens bei den höheren Classen des Reiches verbreitet gewesen wäre. Açoka würde auch, wenn die Schrift nicht das Gemeingut der ihm untergebenen Arier gewesen wäre, schwerlich auf die Idee verfallen sein, seinen Willen durch Felsen und Säulenedicte kund zu thun. Die Verbreitung

der Schrift über ein so ungeheures Gebiet muss aber nothwendig zu der Annahme führen dass zwischen der ersten Einführung des Alphabets und der Zeit Aśoka's eine sehr lange, nach Jahrhunderten zu messende Periode verflossen sein muss.

2. Zu derselben Annahme drängt auch der Umstand dass Aśoka's Inschriften, besonders die Säulenedicte, in ihrer technischen Ausführung den besten epigraphischen Leistungen der Griechen und Römer wenigstens gleichkommen. Aśoka's Steinmetzen müssen jedenfalls mit dem Einhauen von Inschriften und mit den Schriftzeichen vollständig vertraut gewesen sein. Der letztere Punct, dass die Steinmetzen lesen konnten, wird noch besonders durch eine Entdeckung Cunningham's bewiesen, welcher gefunden hat dass die Säulen in Aśoka's Halle zu Gayâ mit den in der gewöhnlichen Ordnung der Indischen Schrifttafeln arrangirten Buchstaben des Indo-Pâli Alphabets numerirt sind.

3. Auf einen langen Gebrauch der Schrift deutet auch der Umstand dass die Charactere der Aśoka Inschriften nicht unbedeutende locale Variationen zeigen, sowie das Auftreten von einzelnen Spuren einer Cursivschrift. Besonders gross sind die Unterschiede zwischen den Buchstaben der Girnâr Inschrift und denen der Edicte im centralen und östlichen Indien.

4. Der Umstand endlich dass Aśoka's Indo-Pâli Alphabet, wie manche Einzelheiten z. B. der Gebrauch von drei Zeichen für die zwei Zischlaute des Prâkrit zeigen, von Brahmanischen Schulgelehrten ausgebildet und den Bedürfnissen der Sanskrit Grammatik angepasst ist, beweist, bei der Annahme eines Semitischen Ursprunges desselben, dass die Zeit der Entlehnung von der Aśoka's sehr entfernt liegen muss. Denn es ist nicht wahrscheinlich dass die an die alte mündliche Lehrweise gewöhnten und höchst conservativen Brahmanen sich rasch dazu verstanden eine Neuerung wie die Einführung der Schrift anzunehmen. Ebenso ist es unwahrscheinlich dass sie, nachdem sie dieselbe angenommen hatten, sofort im Stande waren ein Semitisches in ein echt Arisches umzugestalten. Bei einer solchen Umwandlung werden Jahrhunderte nöthig gewesen sein, ehe ein so festes und zweckentsprechendes Gefüge wie das Indo-Pâli Alphabet entstehen konnte. Man wird aber diese Entwicklungsperiode um so weiter zurückschieben müssen, als eine eingehende Untersuchung von Aśoka's nördlichem Alphabete, dem Baktro- oder Ariano-Pâli, deutlich zeigt, dass bei diesem die Adaptation der Semitischen Zeichen nach denselben Principien wie bei dem Indo-Pâli Alphabete und mit Hülfe des schon fest stehenden Indo-Pâli Alphabetes gemacht ist."

M. Weber rappelle que l'écriture *yavanâni*, ou grecque, n'est pas nommée seulement par Pânini, mais aussi dans l'énumération des écritures connues des Jaina (comp. Ind. Stud. 16. 399, 400). Chez ces derniers elle est mentionnée en second lieu, après labamkhî, écriture sainte, ce qui implique que les savants jainas ont conservé une tradition sur l'importance de l'écriture grecque pour l'Inde. Ensuite M. Weber maintient la possibilité de la transmission orale des textes védiques, eu égard à la force de mémoire des Brahmanes, et il combat la thèse de M. Halévy qui, tout en soutenant que les hymnes se sont transmises par écrit seulement, veut que l'écriture dite d'Açoka date de l'âge macédonien. Les philologues qui s'occupent de l'étude des Védas ne sauraient admettre cette solution de la question. La composition des Védas doit être antérieure à Alexandre.

M. Rhys Davids: I cannot pretend to have any suggestion of my own to contribute to the discussion of this question. But I am surprised that no mention has been made by previous speakers of two independent conclusions which tend to confirm one another. I mean, in the first place the opinion of Dr. Paul Goldschmidt, my successor as archæological Commissioner in Ceylon, that the Ceylon forms of the so called Lâl alphabet were so different in several cases from those used in the Asoka inscriptions, that he was led to infer an origin for the Ceylon alphabet independent of the Indian one, if indeed the latter were not derived from the former. And secondly the opinion of M. Terrien de la Couperie that the Asoka alphabet was derived from the Siao-chuen alphabet of Western China (Yunnan). I do not say I am convinced at present of the truth of either of these suggestions. Dr. Goldschmidt was unfortunately lost to science before he could work out the result of his enquiries, and M. de la Couperie has not yet put forth in full the evidence on which he relies and which is said to be at least very striking. But they support one another: the conclusion to which they point is by no means unlikely to throw light on the point at issue; and since the publication of my friend Dr. Edward Müllers work on the Ceylon inscriptions it seems to me that the evidence they afford deserves more notice than it has received.

M. Schlottmann dit qu'il lui semble à lui tout aussi inadmissible et contraire aux données de l'histoire de faire dériver l'écriture indienne de l'écriture grecque postérieure à Alexandre, que de faire dériver les runes des caractères latins employés sous l'empire. Il ajoute quelques observations appartenant au domaine de la paléographie, et insiste sur le fait

que les modifications des caractères, effectuées, soit en les renversant, soit en y ajoutant ou en en retranchant un petit trait, sont caractéristiques des temps les plus anciens. M. Schlottmann a donné les preuves de cette thèse dans l'article »Schrift und Schriftzeichen" qu'il a fait pour le Dictionnaire biblique de Riehm.

M. G. Oppert appelle l'attention sur la manière caractéristique d'écrire les consonnes aspirées dans l'écriture Telugu. Il en donne quelques exemples.

M. Kern oppose à la thèse de M. Halévy — que l'écriture grecque aurait exercé une grande influence sur l'écriture indo-pali (le southern Asoka de M. Cust), quoi qu'il n'y ait pas trace d'une pareille influence sur l'écriture arienne (le northern Asoka de M. Cust) — la circonstance que les Grecs ont dominé précisément dans la partie de l'Inde où la dernière est en usage, et non pas dans l'Inde orientale, où la première est employée. Si les caractères grecs avaient eu quelque influence, on devrait s'attendre à en trouver des traces avant tout dans le pays qui a été assujetti aux Grecs.

M. le Pandit Shyâmaji Khrishnavarmâ lit un mémoire sur le même sujet, dans lequel il tâche en premier lieu de répondre à certaines objections qui ont été soulevées par des savants européens contre la théorie en vertu de laquelle l'art d'écrire aurait été très connu et généralement appliqué avant le commencement de l'ère chrétienne. En second lieu, il a voulu attirer l'attention sur certaines expressions, mots et phrases, dont l'emploi dans l'ancienne littérature de l'Inde prouve que les caractères écrits ont existé à l'époque la plus reculée. Enfin il s'est efforcé de faire voir que des ouvrages tels que l'Ashṭâdhyâjî de Pânini n'ont absolument pas pu être composés sans le secours de l'écriture.

L'auteur faisait remarquer que ceux qui soutiennent que l'écriture a été inconnue à l'Inde antique, doivent, avant de pouvoir rendre leur théorie acceptable, rendre compte d'une manière satisfaisante de la formation non écrite d'une littérature immense, très ancienne, plus considérable à elle seule que les littératures combinées de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Rome.

Il expliquait, en invoquant divers motifs, la prédilection pour l'enseignement oral que ses ancêtres avaient toujours eue, et que ses concitoyens continuaient maintenant encore à manifester, et il citait quelques témoignages en faveur de ce qu'il croit être la véritable origine de la littérature des Sûtras. Il citait divers passages tirés des Saṃhitâs védiques, des Brâhmaṇas et des Sûtras, pour démontrer que l'art de l'écriture était

fort bien connu à l'époque la plus ancienne, et il terminait son mémoire en examinant si Pâṇini doit être considéré comme ayant connu des caractères d'écriture de quelque sorte que ce soit.

Le mémoire du Pandit paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. Bühler lit la lettre suivante de M. F. Max Müller:

Oxford, 30 Aug. 1883.

My dear Bühler,

As I am unfortunately prevented from attending the International Congress of Orientalists at Leyden, I should feel greatly obliged to you, if you would place before the Oriental section the accompanying photographs.

They refer to the ancient palm-leaf MS., discovered in Japan, of which I spoke at the Oriental Congress at Berlin. At that time I had only been able to obtain two copies of the old palm-leaves, one made for me by order of His Excellency, Iwakura Tomomi, the Minister of the Mikado, the other, published some time ago in a Japanese book, the Ashara *gio* [1]). As the interest of these palm-leaves is chiefly archæological, and as much depends on the exact shape of every vowel and consonant as preserved to us on these leaves, I have ever since endeavoured to obtain an accurate photograph of them, before publishing the Sanskrit texts which they contain.

Many circumstances arose which made the photographing of those leaves extremely difficult, if not impossible. The monastery to which they had belonged since the beginning of the 7th century, had transferred all its treasures, and, with them, these palm-leaves also, to the Emperor of Japan. They had then been sent to an Exhibition, and were kept there under lock and key. It was only after obtaining an order from the Emperor himself, that H. E. Iwakura Tomomi was enabled this year, and shortly before his death, to get photographs executed, which arrived in England last May.

---

1) N°. 46 in „Catalogue of Japanese and Chinese Books and Manuscripts, lately added to the Bodleian Library". In the Collection made by Professor M. M. and presented to the Bodleian Library in 1881, N°. 2 is the copy sent by Iwakura Tomomi, N°. 3 is the copy in the Ashara*gio*.

Of these photographs I have now had autotype copies made, which I herewith send to you, marked N°. 1, and N°. 4. a. b. c.

N°. 1. is the photograph of the two ancient palm-leaves of which I have given an account in my »Selected Essays", vol. II, p. 369; and in the preface to my edition of the Vajrakkhedikâ, p. 3.

The account of the origin of these palm-leaves is contained in a book called 'Ikaruga-ko-zi-ben-ran', i. e. Memorandum of the ancient affairs concerning a place called Ikaruga, compiled by Shaku Kaku-ken, a priest of Hato-dora in the province of Yamato.

After enumerating among the treasures of the monastery of Horiuzi a cymbal, a water-pot, a staff, a scarf, and a bowl, the writer mentions »the Brahma (or Sanskrit) writing on the Tâla (or palm) leaves, which contain the Son-shio-dhâraṇî and the Prajñâ (pâramitâ) hṛi-daya-sûtra".

We should observe that the scarf and the bowl are said to have belonged to Bodhidharma, who came from India to China in AD. 520. It is not said that the palm-leaves had belonged to him too, but the writer goes on to say that all these things, including the palm-leaves, had been in the possession of six former births of Prince Shio-toku (»wise and virtuous", the posthumous title of the famous Prince Umayado who died in AD. 621).

The exact meaning of these words is not quite clear, but my friend and pupil, Mr. Bunyiu Nanjio, informs me now, that it was popularly believed that Prince Umayado had several existences before his birth as a prince. This, of course, does not concern us much, beyond the fact, which is interesting, that, in his last existence, before he was a prince, he was the priest Hwui-sz (Ya-shi). This priest Ya-shi is well known [1]) as the third Patriarch, according to the Thien-thâi school. He translated four works and died in 577. We may conclude therefore that the palm-leaves have belonged to him, and to another priest, Nien-shan (Nen-zen), who is likewise said to have been a former embodiment of Prince Umayado, and to have lived (in a monastery) on the mountain called Nan-yo (Nan ga ku) in the province of Hang (Ko, in China).

The Memorandum, however, gives an independant account of the palm-leaves. »In the 37th year of the age of the Prince (AD. 609), it says, »Ono Smoko [2]) (a retainer of the reigning Empress Suiko) brought these

1) See Bunyiu Nanjio's Catalogue of the Tripiṭaka, p. 460; N°. 10.

2) Ono Smoko was twice sent as ambassador to China, in AD. 607 a. 608.

things to Japan from the country of the great Zai (i. e. China, under the Sui dynasty, AD. 589—618)."

What we may safely conclude from all this is that the palm-leaves came to Japan not later than 600 AD., that they may have belonged to Ya-shi, who died in 577 AD., possibly to Bodhidharma, who came from India to China in 520 AD. Anyhow, they must have been preserved in China for some time before they were taken to Japan, and they must have been preserved in India for some time before they were taken to China, so that 500 AD. is not an unlikely date to assign to them. In a general way, that date is confirmed by the similarity which exists between the alphabet in which these palm-leaves are written, and the alphabets used in the contemporaneous inscriptions of Nepal. On this point, however, you will be able to form the best and most authoritative opinion, and I look forward with much interest to the judgment you may pronounce on the age of these palm-leaves, so far as it can be ascertained on purely archæological grounds.

You will see that the palm-leaves have suffered considerably, and that in several places the letters are illegible, or have vanished altogether. Part of the alphabet [1]), at the end of the MS., is gone, but a tolerably complete alphabet can nevertheless be made out from the palm-leaves themselves. The text itself is not of any great interest, and can easily be restored from other sources. The most important aid for that purpose is a copy made by *Z*iogon of our palm-leaves in the year 1694, of which I received a photograph, sent to me by Tomomi Iwakura, and of which you will receive autotype copies, marked N°. 4. a. b. c. I add a few extracts from the notes appended by *Z*iogon to his copy, translated by Mr. Bunyiu Nanjio. »From the time I was very young, he writes, I had my mind bent on the Hidden Doctrine. When grown up, I went to see many teachers, and inquired after the depth and fulness (of its meaning). They all said that unless a learner of the Doctrine of Yoga studied the Sanskrit texts, so as to be able to make the form and sound and meaning (of the letters or words) clear, he would not reach the hall and inner apartment (of the Doctrine). Therefore I have searched everywhere, and studied Sanskrit intensely, and have slightly understood the sound and form and meaning (of the letters and words). But on account of a wide difference of customs and habits between India and

1) Similar alphabets occur at the end of some of the Nepalese MSS. at Cambridge.

Japan, the (Sanskrit) letters still remained difficult to be corrected, just as if one were looking at the great ocean, and facing (the sea-god) Ziaku.

»Fortunately, however, in the treasure house of the monastery Horiu-zi, in the province of Yamato, there have been kept two palm-leaves, handed down from Central India. They contain the Sanskrit text of the Shin-gio, or the (Pragñâ-pâramitâ) hridaya-sûtra, and of the Butsun-kio-son-shio, or the Buddhoshnîsha-vigaya (-dhâranî), and the fourteen sounds (vowels) of the Siddha (alphabet) [1]).

»In this year (1694 AD.) I have unexpectedly been able to see them... My joy is immeasurable, so much so that I cannot help dancing with delight. Then wiping my sick eyes and sitting at the bright window, I ventured to consider the right and the left sides, and the heads and tails of each letter; and I felt pretty sure that the letters might be copied somewhat after the original form. Therefore I have suddenly made a copy,.... and added parallel comments (i. e. transliterations both in Chinese and Japanese, and a translation in Chinese), and pointed out the beginning of each word (pada) with red colour. Thus I leave my copy to future generations.

»As the power of the writing in the original is so strong and firm as if a dragon flies and a lion runs, I have only to regret that my copy cannot escape the ridicule (contained in the words of the old Chinese general Ma), namely, that when one has drawn a tiger, it only turns out to resemble a cat.

»This was written by Shaku-Zio-gon, Sramana of the monastery Raiun in the Eastern Capital (then Yedo, now Tokio) on the day before the full-moon of the tenth lunar month, in the cycle of Tree and Dog, in the 7th year of the Gen-rokeu period (i. e. AD. 1694).

»Wherever there is a doubt about omission or wrong letters, I have pointed it out.

»As to the fourteen vowels, there are added the four letters *ri* etc. in the Mo-ta (Mâtrâ?), so that it is understood that these are the Brahma letters of central India".

Written by Zio-gon.

This will put you in possession of all that is known of the history of

---

1) The 12 vowels, Visarga, and Anusvâra, the consonants not being counted.

these palm-leaves. I add one more photograph, containing the text of the Dhâraṇî, as engraved on a stone in a temple in Japan.

It may turn out that these palm-leaves are not only the oldest Sanskrit MS., but the oldest Oriental MS., in the strict sense of the word.

Believe me

Always yours very truly,

(S.) F. MAX MüLLER.

TROISIÈME SÉANCE.

Mercredi 12 Sept. à 1½ h. de relevée.

M. le Président a reçu pour être distribués aux membres de la section plusieurs exemplaires d'un spécimen de la nouvelle édition de l'Avesta que prépare M. le professeur Geldner, de Tubingue. Celle édition sera très importante, parce que M. Geldner peut faire usage, pour constituer le texte, d'un nombre vraiment surprenant de manuscrits, jusqu'ici inconnus ou inaccessibles, des différents livres zends. Il en a déjà 20 volumes et il en attend d'autres encore. Les Parsis de l'Inde, autrefois très avares de leurs trésors, les mettent actuellement à la disposition des savants. M. von Roth cite particulièrement le Dastour Jamaspjî-Minocheherjî, de Bombay, qui non seulement a confié à M. Geldner sa propre collection d'anciens manuscrits, mais qui a persuadé aussi à quelques-uns de ses amis d'imiter sa libéralité. M. Geldner doit d'avoir vu couronner ses efforts d'un si beau succès à l'intervention énergique du Dr. West, de Münich, de M. le professeur Bühler, de Vienne, et du Dr. Führer, de Bombay, et à l'appui de M. Brandenburg, consul allemand à Bombay. L'ouvrage s'imprime à Stuttgart avec les types de Copenhague et se publie sous les auspices et avec l'aide de l'Académie impériale des sciences de Vienne.

M. DE MILLOUÉ parle sur une transcription et une traduction du texte sanskrit-japonais du Prajñâpâramitâ-hṛdaya-Sûtra, dûes à MM. P. Regnaud et Y. Ymaizoumé. Il fait précéder sa communication de quelques mots pour réclamer pour le Musée Guimet l'honneur d'avoir le premier signalé et publié un de ces vieux textes sanskrits.

Le travail de M. Milloué sera imprimé dans les Actes du Congrès.

M. SPEYER donne le résumé d'un mémoire sur le mythe de Nahusha selon les différentes versions qui s'en trouvent dans le Mahâbhârata. Dans ce mémoire, M. Speyer essaïe de donner l'explication du mythe: *Nahusha* serait le roi de la nuit et en même temps la ligne de l'horizon qui forme la frontière entre la lumière et l'obscurité.

Ce mémoire paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. LIGNANA lit, en allemand, un mémoire sur Pompéï et les contes indiens, et cherche à démontrer que plusieurs des sujets représentés dans les peintures de la 8me région de Pompéï dérivent de fables et de légendes d'origine indienne.

M. WEBER ne croit pas que des sujets tels que le Jugement de Salomon, qui, ainsi qu'il fait observer en passant, revient plus d'une fois dans la littérature des Jainas, aient été empruntés à l'Inde par l'Occident. Il est beaucoup plus vraisemblable que la transmission a eu lieu en sens inverse. Cela s'applique aussi aux légendes de Jonas dans le poisson, de la tentation de Job, de Zopyre, de Persée et d'Andromède, du cheval de Troie, de Circé, de Leucothée, etc. D'après M. Weber, il y a eu depuis une époque très ancienne un échange de fables et de légendes entre l'Inde et l'Occident, et cet échange n'a jamais entièrement cessé.

M. BÜHLER dit qu'il partage l'opinion de M. Weber. Il cite comme exemple quelques contes jainas qui doivent avoir été empruntés à Boccace.

Le mémoire de M. Lignana paraîtra, en italien, dans les Travaux du Congrès.

M. LEITNER donne les détails qui suivent sur l'Université du Panjâb: Eines der wichtigsten Ereignisse in der Orientalisten-Welt seit dem letzten Congresse ist unstreitbar die am vorigen 14ten October stattgefundene offizielle Anerkennung, wenn nicht Gründung; nach 17jährigem Ringen, einer anglo-orientalischen Universität und Academie im vollsten Sinne der Worte, durch die Freigebigkeit indischer Fürsten und Gelehrten, einer Anstalt welche sich auch zur Aufgabe gestellt hat, Hand in Hand mit gelehrten Körperschaften im Occident die Untersuchungen von Orientalisten in Indien und dessen Grenzgebieten zu fördern. Das Verleihen der Doctorsgrade orientalischer Gelehrsamkeit und anderer Titel dürfte ebenfalls anregend für orientalische Studien in Europa wirken, ebenso wie die zuversichtliche Benutzung oder Verwendung von strebsamen Orien-

talisten als »Lehrer und Mehrer" ihrer Wissenschaft in einem Lande in welchem die »angusta res domi" Orientalia durch Brodstudiën zu ersticken droht. Es ist desshalb von Wichtigkeit dass Orientalisten ein wachsames Auge auf die fernere Entwickelung dieser Anstalt richten, damit dieselbe ihren specifischen Character bewahre. Auch für die Erhaltung der Manuscript-Schätze und die Bewahrung von traditionnellen Curricula, Wissen und Erläuterungen ist ein Fortbestehen der einheimischen Schulen in Indien, über welche ein so ausführlicher Bericht dem Congress vorgelegt worden ist, von Werthe. Einige Worte über das Entstehen der Panjab Universität dürften wohl dem Congresse von Interesse sein. In 1864 wurde ein Verein von gelehrten Gesellschaften von einem unserer Mittglieder in Jafna gegründet, deren Name die Anjumani-Panjab-Association ist und deren erste Schöpfung, als Vorgänger einer nationalen Universität, die unter dem Namen »Oriental College" bekannte Mahavidyala oder Beit-ul-ulûm war. Darauf bildete sich das Panjab University College welches Examina in allen Fächern, ausser der Theologie, durch das Medium der orientalischen Sprachen wie auch des englischen hielt; Unterricht im vergleichenden Studium der Medicin und Gesetze ertheilte und besonders für das kritische Studium der Orientalia von Seiten der einheimischen Priester (Pandits, Maulvis und Bhairs) wie überhaupt des Gelehrtenstandes wie auch der Autoren eintrat. Diese Anstalt hatte zwar alle Functionen, aber nicht den Namen einer Universität, welcher ihr nebst den Rechten eines berathenden Körpers in allen Zweigen des Unterrichtes von der Anglo-Indischen Regierung am 14ten October vorigen Jahres zuertheilt und somit eine neue Era hoffentlich für das Gedeihen orientalischer Wissenschaft ins Leben gerufen worden ist. Uber 6000 Candidaten sind vom Anfang bis jetzt examinirt worden, 190 Bücher, grösstentheils Uebersetzungen und Editionen alt-orientalischer Werke, sind bereits erschienen, und ist auch das amtliche Netzwerk der Regierungsschulen im Panjab mit der Universität verbunden worden, der sich auch Institute in anderen Theilen Indiens anschliessen oder sich für die Preise, Fellowships und Scholarships (deren manche den Namen von Mitgliedern der Königlichen Familie Englands tragen), bewerben. Wir entnehmen folgendes einem Berichte der vor circa 10 Jahren über die Absichten der damals im Werden begriffenen Universität und Academie dem brittischen Parlamente vorgelegt wurde:

»1. *The foundation of a National University in the Panjáb*, — implying the development of self-government among the natives in all matters

connected with their own education. The first step towards this end was to associate with the officers of Government in the control of popular education the donors by whose contributions the proposed University was to be founded, together with the learned men among the natives of the province.

2. *The revival of the study of the Classical Languages of India, viz.*, — Arabic for the Muhammadans, and Sanskrit for the Hindus; thus showing the respect felt by enlightened Europeans for what natives of India consider their highest and most sacred literature, without a knowledge of which it was felt that no real hold upon their mind can ever be obtained by a reformer.

3. *The bringing European science and education generally within the reach of the masses.* — This was to be done by developing the vernaculars of India through their natural sources — the Arabic, Sanskrit, and Persian, — and by translating works of interest or scientific value into those vernaculars.

4. *The elevation of the standard of English education to the level of the reforms which are ever being carried out in Europe, and by studying languages, history, philosophy, and law on the »comparative method", as adapted to the mental disposition of Muhammadans and Hindus respectively.* — The University was to be not only an examining body, but also a teaching body, differing in this respect from the other three Indian Universities, those of Calcutta, Bombay, and Madras, which merely examine. It was also to be a centre of discussion on all subjects affecting education, and, finally, a matter of peculiar interest to us in Europe, it was to be an academy for the cultivation of archæological and philological investigations, and for giving a helping hand to European Orientalists, whose enquiries it would advance by researches on the spot, whilst it would itself benefit by popularising European Oriental learning, and bring its critical method to bear on the literary labours of native savants (*vide* Panjáb University College Papers and Statutes)."

Einem deutschen Berichte entnehmen wir folgendes:

»Am 14. October 1882 wurde die Punjab-Universität ins offizielle Leben gerufen, nachdem dieselbe seit 1870 als Collegium alle Functionen einer examinirenden und lehrenden Hochschule in allen Facultäten (ausser der Theologie) und einer Academie der Wissenschaften ebenso wie die einer gelehrten Gesellschaft, durch die riesigsten Anstrengungen gegen alle Opposition, erfüllt hatte. Jetzt sind dieser Universität die Rechte eines Erziehungsparlamentes und Erziehungsministeriums übermacht worden

und ist dieselbe überhaupt bedeutend wichtiger als Universitäten die blos examinirende Körperschaften sind, gänzlich von der Regierung abhängen, welche sie geschaffen hat, und allein durch das Medium des Englischen examiniren, während die Punjab-Universität vom Volke durch freiwillige Beiträge erschaffen, durch das Volk erhalten worden ist, in allen Landessprachen und allen Facultäten lehrt, examinirt und publicirt, (bis jetzt sind an 190 Werke dieser Anstalt schon erschienen), wissenschaftliche Forschungen anstellt und mit der Regierung die Regierung für das ganze Erziehungswesen der Provinz von der Elementarschule bis zum Doctorat bildet, und bis jetzt, allein in Indien, die ordentlichen und Ehrendiplome eines Doctors der orientalischen Gelehrsamkeit und des Doctors der Literatur ertheilen darf. Die Punjab-Universität ist also eine Universität im vollsten Sinne des Wortes und dürfte der Einblick in deren vielseitige Functionen nicht ohne Werth für manchen Senatus academicus in Europa sein, während es keinem Zweifel unterliegt, dass die Aufgabe, welche sich die Punjab-Universität gestellt hat, in thätiger Verbindung mit gelehrten Körperschaften und Männern in Europa, locale Forschungen zu fördern, ein grosser Dienst für die europäische und allgemeine Wissenschaft gewesen ist.

»Während die anderen indischen Universitäten nur 12 Examina und zwar blos in englischer Sprache in verschiedenen Fächern alljährlich halten, und keine anderen Functionen haben, so lehrt und examinirt die Punjab-Universität als eine (und zwar nicht die grösste) ihrer Aufgaben für folgende Grade und Diplome.

1. Allgemeine Literatur.

a) Dr. der Literatur.
b) Magister Artium oder M. A.
c) Baccalaureus oder B. A.
d) First Arts.
e) Matriculation.

2. Orientalische Gelehrsamkeit.

Dies ist das höchste Departement
a) Dr. der orientalischen Gelehrsamkeit.
b) Magister dito.
c) Baccalaureus der orientalischen Gelehrsamkeit.
d) Wie unter 1.

Diese Examina wurden durch das Medium der Landessprachen gehalten. Dies ist bis jetzt grösstentheils durch Urdu und Hindu geschehen.

3. Gesetze.

a) Dr. (noch nicht ertheilt).
b) Baccalaureus dito.
c) Advocat für höhere Gerichtshöfe.
d) Advocat für niedere Gerichtshöfe.
e) Für Kazis (muhammedanische Richter) ersten Ranges
f) Dito zweiten Ranges.
g) Für Pradhvivákas (Hindu Richter) ersten und zweiten Ranges.

4. Medicin.

Dr. und B. Medicinæ noch nicht ertheilt.
a) Examen für Assistant Surgeons.
b) Präparirendes Examen für obiges.
c) Drei Grade für Yunani[1]) Aerzte.
d) Dito für Vaidak[2]) Aerzte.

5. Ingenieursfach.

a) und *b*) Zwei Examen im Englischen und Urdu.

6. Examina für muhammedanische, hindu und Sikh Priester und Gelehrte, ebenso wie für das kritische Studium der Gelehrsamkeit, welche in der arabischen, sanscrit, persischen und Gurmukhi Literatur enthalten sind.

a) Drei Grade von Maulvis (muhammedanische Priester und Gelehrte).
b) dito von Pandits (sanscrit Gelehrte und Hindu Priester).
c) dito von Munshis (persische Gelehrte).
d) dito von Bhais (Sikh Priester).
e) Examen für eingeborene Beamte (auch Munshis).

»Eine zweite derartige Anstalt, welche in alle Zweige der modernen und alten Cultur greift und das ganze geistige Leben eines Volkes zum Fortschritt auf allen Fächern, ein Verein mit der Staatsidee, fördert, hat es auf der Welt nicht, während die Punjab-Universität ausserdem die erste und einzige orientalische Universität ist, die es überhaupt hat. Dass von der Constitution oder den Arbeiten dieser Universität Vieles für Europa zu lernen ist, unterliegt wohl keinem Zweifel."

Ein orientalischer Congress kan nur »Glück auf" einer solchen Anstalt wünschen und deren ferneres Gedeihen der hochsinnigen englischen Regierung anempfehlen, der die wissenschaftliche Welt die einzig bisher existirende orientalische Universität zu verdanken hat.

1) (Muhammedanisches System) verglichen mit europ. System.
2) (Hindu ") " " " "

La section reçoit, par l'entremise de M. van den Gheyn, un mémoire de M. DE HARLEZ sur l'âge de l'Avesta et la valeur de la tradition parse. Une indisposition avait empêché l'auteur de se rendre à Leide pour assister au Congrès.

Le mémoire paraîtra dans les Travaux du Congrès.

QUATRIÈME SÉANCE.

Vendredi 14 Septembre à 9½ h. du matin.

M. BOURQUIN appelle l'attention de la section sur diverses indications astronomiques du calendrier védique et du texte même du Rig-Véda, indications qui tendraient à préciser la chronologie indienne, qui est si obscure, et à permettre même, selon M. Bourquin, de déterminer l'époque de la composition du Rig-Véda.

Le travail de M. Bourquin paraîtra dans les Actes du Congrès.

M. FEER expose l'utilité qu'il y aurait pour les indianistes à adopter un système de transcription pour le sanskrit; le système que M. Feer recommande est basé sur celui qui est usité pour le pâli.

M. WEBER oppose à la proposition de M. Feer la remarque que l'adoption du système de transcription introduit pour le pâli par Fausböll serait en vérité un ὕστερον πρότερον. » Wie die Sanskritstudien die Mutter der Pâlistudien sind, so ist auch das Fausböll'sche Transscriptionssystem nur eine Aneignung des von Brockhaus viel früher (schon 1841) für Sanskrit und Zend in Vorschlag und Anwendung gebrachten, welches für die Herausgabe derartiger Texte in lateinischer Umschrift, ausser beim Kathâsaritsâgara, Prabodhacandrodaya und Vendidad-Sade durch Brockhaus selbst, auch noch sonst mehrfach, so in Aufrecht's Ausgabe der Ṛikṣaṃhitâ und des Aitareya-Brâhmaṇa, in Spiegel's Ausgabe des Neriosengh, in meiner Ausgabe der Taittirîya Saṃhitâ etc. etc. verwendet worden ist. Man hat im Uebrigen die Bedürfnisse der Linguisten von denen der Sanskritphilologen, denen es nur auf eine bequeme, billige und einfache Umschreibung behufs leichterer Herausgabe grösserer Texte ankömmt, zu scheiden. Für letzteren Zweck ist das Brockhaus'sche System, mit einigen kleinen Modificationen etwa, entschieden das praktischste."

MM. Bühler, Shyâmajî Khrisnavarmâ et Bendall ajoutent quelques observations.

Le mémoire de M. Feer sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

M. le Pandit SHYÂMAJÎ KHRISHNAVARMÂ lit un mémoire de M. MONIER

WILLIAMS »On the application of the Roman alphabet to Sanskrit," mémoire qui est la continuation de la communication faite par l'auteur au Congrès de Berlin.

Ce mémoire paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. LEUMANN signale les rapports intimes qui existent entre la littérature Jaina et diverses autres branches de la littérature indienne, à savoir:

1° la littérature bouddhique (fable de Paesi ou Payâsi);

2° la littérature épique des Brahmanes (fable de Draupadî);

3° la littérature astronomique des Brahmanes (Bhaṭṭa-Utpala cite des passages de la Saṃhitâ prâkrite de l'astronome Jaina Kâlakâcârya);

4° la métrique sanskrite (le mètre vaitâlîya);

5° la littérature des Tantras (comparaison du texte perdu du Diṭṭhivâya avec un petit texte de la Bibliothèque de Berlin).

M. WEBER ajoute qu'on peut faire divers autres rapprochements semblables en les tirant du Anuyogadvârasûtra. »Zunächst sind die bei Erörterung der neun kâvyarasa als Belege dafür beigebrachten Verse wesentlich gleichartig mit den in der Anthologie des Hâla enthaltenen dergleichen (comp. Ind. Stud. 16. 155 seq.). Sodann werden darin bei gegebener Gelegenheit allerhand Werketitel aufgeführt, welche dem Anschein nach sich auf dramatische Dichtwerke beziehen. Endlich ist von besonderem Interesse die specielle Beziehung auf die Sanskrit-Grammatik, die so weit geht, dass nicht nur ein Theil der Beispiele in Sanskrit, statt in Prâkrit, aufgeführt wird, sondern auch der Eingang des Pâṇinischen Dhâtupâṭha unmittelbar, und zwar ganz identisch, citirt ist."

Le travail de M. Leumann sera publié dans les Actes du Congrès.

M. DE MILLOUÉ lit un fragment tiré d'un Mémoire de M. Regnaud sur les études sanskrites et la philologie indo-européenne à propos du rapport de M. James Darmesteter sur les travaux des membres de la Société asiatique de Paris pour l'année 1882—83.

Le mémoire de M. Regnaud sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

M. SENÂTHI RÂJA montre la différence qui existe entre la philosophie des Védantins et celle des Çivaïtes. Ceux-ci maintiennent, en opposition avec les premiers, l'existence de trois entités éternelles indépendantes: Dieu, les âmes, et la matière.

Le mémoire de M. Senâthi-Râja paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. Ollivier Beauregard résume son mémoire sur la valeur historique et l'exacte étymologie de la dénomination ethnique de *Singalais* appliquée aux naturels de l'île de Ceylan.

Ce mémoire sera publié dans les Travaux du Congrès.

CINQUIÈME SÉANCE.

Samedi 15 Septembre à 9½ h. du matin.

M. le Président présente un mémoire sur les termes avestiques Mazda, Ahura et Ahuramazda, par le Dastour Jamaspjî-Minocheherjî, grand-prêtre des Parsis de Bombay. Ce mémoire, que l'auteur a destiné au Congrès, a été reçu par l'intermédiaire de M. Führer, qui avait l'intention d'assister au Congrès, mais qui a été retenu à Aix-la-Chapelle par une indisposition. La section exprime le vœu que ce mémoire soit imprimé dans les Actes du Congrès.

M. le Président rappelle que MM. Ascoli et Joh. Schmidt ont été chargés par le dernier Congrès de faire un rapport sur un système international de transcription, pour être présenté au sixième Congrès. Comme ni M. Ascoli ni M. Schmidt n'assistent au Congrès et qu'on n'a rien reçu de leur part, il est probable qu'ils ont été empêchés de s'acquitter de leur mandat.

M. Weber propose que MM. Ascoli et Schmidt soient priés de présenter leur rapport au prochain Congrès.

M. Bourquin: »Messieurs! — Il est certain qu'à mesure qu'on augmente le nombre des publications de textes sanscrits en Europe, l'on sent plus impérieusement la nécessité de posséder un système unique de transcription adopté par tous les indianistes. Il serait à désirer qu'on n'eût pas besoin de transcrire et qu'on pût faire imprimer les textes en caractères devanâgarî; mais pour le moment l'espoir de voir un nombre quelque peu considérable de nos imprimeries entreprendre d'imprimer en caractères indiens ne peut être qu'une utopie.

»Puisque MM. Ascoli et Schmidt, qu'on avait priés, paraît-il, de fournir pour le présent Congrès un rapport sur un système international de transcription, ont manqué de le faire, nous ne devrions pas, il me semble, passer, sans y prendre garde, à côté des suggestions que renferme la méthode de transcription que M. Feer nous a présentée dans la séance d'hier. Ce n'est pas que j'admette tous les points de ce rapport. M. Feer, par exemple, veut transcrire la seconde sifflante श par ç, tandis

qu'il transcrit la première sifflante स par s. Or en Sanscrit toutes les trois sifflantes ne sont que des variétés du seul même son et ne forment qu'une catégorie. Il est nécessaire, il me semble, de conserver le caractère commun de ces trois sons en employant pour les transcrire un signe qui leur soit commun, soit s, ṡ, ṣ ou plutôt, pour éviter cette ponctuation compliquée et se rapprocher de nos habitudes occidentales, par *s*, *sh*, *sch*. Un examen attentif du sh anglais, au moins dans la plupart des mots provenant de racines saxones avec les initiales sc, montrera qu'il existe entre ce signe et le sch des allemands la même différence qu'il y a entre श and ष. En outre en transcrivant श par ç on empièterait sur la catégorie des lettres च que l'on transcrit ordinairement par c avec un accent ou suivi de h. Toutefois, malgré ces quelques observations sur la méthode de M. Feer et d'autres que le temps ne me permet pas de faire, je désire appeler plus sérieusement votre attention sur ce travail. L'objection qu'on vient de soulever, que M. Feer, recommandant pour la transcription du Sanscrit l'adoption de la méthode suivie pour le Pāli, commet un anachronisme, me paraît peu concluante, car pour une bonne méthode de transcription de l'alphabet d'une langue, il s'agit moins de l'ancienneté de cette langue comparativement à d'autres ou de la priorité d'un système de transcription sur d'autres, que de trouver un système très simple quelconque qui représente bien les sons et préserve soigneusement le caractère commun des lettres appartenant au même groupe. Si la méthode présentée par M. Feer et qui paraîtra sans doute dans les publications du Congrès, présente quelques uns de ces traits, MM. Ascoli et Schmidt, que M. Weber propose comme rapporteurs pour le prochain Congrès, sauront bien en profiter."

La proposition de M. Weber, appuyée par M. le Président, est adoptée à l'unanimité.

Le Président soumet à la section la communication suivante de M. Bühler:

»Comme il est très désirable qu'il s'établisse un échange de publications entre les institutions orientalistes de l'Europe et les corps littéraires et enseignants de l'Inde, les Orientalistes qui désirent étendre leurs relations de ce côté et en particulier se procurer les publications de l'Université du Panjab et d'autres corps littéraires de cette province, ainsi que des manuscrits et des estampes concernant l'Orient ou des informations spéciales, sont priés de s'adresser au Dr. G. Leitner, Registrar de

l'Université du Panjab et Recteur du collége du Gouvernement et du Collége oriental, Lahore.

»En même temps le Dr. Leitner sera heureux de soumettre au Sénat de l'Université du Panjab toute espèce de propositions faites en vue de la publication d'éditions savantes de textes orientaux ainsi que de traductions, et en vue de la préparation d'ouvrages destinés à être consultés par les Orientalistes et que des savants européens se proposeraient de composer. [1])"

M. Weber ne peut pas appuyer la proposition qu'a faite M. Leitner de chercher à obtenir que les grades académiques conférés par les Universités européennes et par le Collége de Lahore soient mutuellement reconnus. »Die Mittheilungen über Letzteres sind noch so unfertig und unklar, dass man darauf nicht recht fussen kann. Es ist daher äusserst bedenklich einem solchen Versuch, der sich erst zu bewähren hat, schon jetzt so specielle Sympathie entgegen zu bringen. Die ganze neuere Politik der englischen Regierung, insoweit dieselbe Indien den Indern selbst zu überlassen gewillt scheint, ist ein gewagtes Experiment, für das ich mich, bei aller Sympathie, die ich für Indien hege, und zwar gerade deshalb, aus Sorge wegen der voraussichtlichen Folgen, nicht erwärmen kann. Mir scheint der Zeitpunkt dazu noch nicht gekommen. Dass unsere altbewährten europäischen Universitäten, von denen übrigens eine jede ihre eignen Statuten hat, so dass ein Votum der Sektion auf dieselben zu influiren gänzlich ausser Stande ist, sich dazu herbeilassen werden, akademischen Graden des Lahore College gleiche Qualität wie den eignen zuzutheilen, ist schwerlich zu erwarten. Und der Gedanke, dass europäisch Gebildete sich in Lahore ihre akademischen Grade entweder holen oder anerkennen lassen sollen, ist so sonderbarlich, dass die Sektion wohl kaum Anlass finden wird, dafür einzutreten."

M. Bourquin: »Messieurs! — On sait que les Pandits sont souvent de vraies encyclopédies sanscrites et qu'ils pourraient rendre de très grands

1) M. Leitner avait voulu que M. Bühler ajoutât: „Comme il serait de la plus haute importance qu'il s'établît un commerce scientifique entre les savants de l'Inde et ceux de l'Europe, M. Leitner sera très heureux, si, pour donner son appui dans ce but, la section voulait exprimer le vœu que les grades académiques décernés par les institutions supérieures de l'Inde, notamment par le Collége de Lahore, soient reconnus et ratifiés en Europe, et *vice versa*." M. Bühler s'en tint prudemment aux paroles données dans le texte, mais plusieurs membres avaient eu connaissance de ce que M. Leitner espérait obtenir. J'ai cru devoir cette communication au lecteur, pour lui donner la clef de l'incohérance qui semble exister entre la proposition de M. Bühler et la discussion qui la suivit. M. Leitner n'était pas présent. (d. G.).

services aux études orientales. Les indianistes européens qui ont séjourné dans l'Inde les ont employés et les emploient encore avec fruit. C'est probablement assez souvent grâce à eux que de grands ouvrages, éditions et traductions, ont vu le jour. C'est vraîment surprenant les trésors d'érudition littéraire que possèdent beaucoup d'entre eux. D'un autre côté, il est certain que le jugement critique leur fait presque absolument défaut. Eux-mêmes le savent et manifestent un profond respect pour les orientalistes européens qui, avec moins d'étoffe, savent avoir plus de fond.

»Il ne serait pas prudent, je crois, de diminuer en eux ce sentiment de respect pour les indianistes européens, qui leur fait du bien, en reconnaissant en Europe, comme semble le désirer M. Leitner, les grades académiques qui pourraient être conférés dans l'Inde à ces Pandits, qui sont d'ailleurs sans culture générale.

»D'un autre côté, il serait pourtant bon, et pour eux, et pour les études orientales, par le moyen d'une prévenance bien entendue, de les mettre en relations avec les orientalistes européens, dont ils subiraient bientôt l'influence quant au développement de leur jugement critique, et dont ils deviendraient surement de plus en plus de très utiles collaborateurs. Si donc M. Leitner me semble aller trop loin, il serait bon, je crois, de se rallier à la proposition de M. Bühler."

M. von Roth ne veut pas examiner s'il est utile, comme il en est question pour l'Inde, d'appliquer la forme européenne des hautes études à celles de l'Orient, mais il se tient persuadé que le fait que des universités se fondent d'après le système européen par l'initiative du gouvernement ou avec son appui, ne manquera pas dans la suite de conduire à un certain degré de réciprocité. Il se permet cependant d'observer que même entre les universités européennes, la reconnaissance réciproque des grades académiques n'est pas générale; la plupart des universités suivent leurs traditions particulières et s'en tiennent à leurs propres statuts. Il sera donc très difficile de faire que toutes adoptent une ligne de conduite uniforme à l'égard des institutions de l'Inde.

M. Shyâmaji Khrisnavarmâ: »As a native of India I cannot allow this opportunity to pass without expressing an earnest hope that the influence of so learned a body of Orientalists as assembled here, may be brought to bear upon the encouragement of the study of Oriental languages in my own country, and I therefore humbly request that steps should be taken to support, either directly or indirectly, the resolution brought forward by Dr. Bühler. I feel confident that this will carry

great weight with the different Universities in India and you will thus be the means of promoting an accurate and critical knowledge of the languages and litterature in the far East."

MM. Kern, Thornton et Peterson donnent leur assentiment à l'idée dominante de la communication de M. Bühler. L'assemblée se range à leur opinion.

M. PETERSON fait une communication relative à un recueil de poésies indiennes trouvé par lui à Jeypore, dont l'auteur s'appelle Vallabhadeva et qui porte le titre de Subhâshitâvalî. Ce recueil est divisé en 93 sections, d'après le même principe que le Çârṅgadhara-paddhati, dont M. Aufrecht a donné une analyse. M. Peterson expose l'importance de cette compilation, qui contient plusieurs vers d'auteurs célèbres qu'on n'avait pas encore trouvés ailleurs.

L'étude de M. Peterson sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

M. PETERSON présente un mémoire du Pandit BHAGVÁNLÁL INDRAJI sur la grande inscription d'Udayagiri. Le Pandit base sa nouvelle transcription et sa nouvelle interprétation de ce monument de haute valeur sur des photographies très fidèles qui lui ont été envoyées par le général Cunningham, et il a réussi à déterminer la vraie place qui appartient à cet important document. Le nom du roi est Khârâvela. Il a régné sur le Kalinga, appartenait à la famille des Cheta, et était Jaïna et non Bouddhiste. Le Pandit cherche à démontrer que l'inscription est de la fin du 2e siècle avant l'ère chrétienne.

M. KERN relève qu'il a déjà fait dans une note de son Histoire du Bouddhisme la remarque que l'inscription d'Udayagiri était d'un roi Jaïna, circonstance, cependant, qui ne pouvait pas être connue du Pandit.

La section est unanime à reconnaître la grande importance des découvertes du Pandit et charge M. Peterson de lui faire connaître le grand prix que l'on attache au résultat de ses travaux.

M. LEITNER donne un résumé des communications suivantes annoncées dans le programme, mais maintenant légèrement modifiées par l'auteur:

1. The languages and races of Hunza, Kafiristan and of the so-called »neutral zone".

2. The professional and secret tradedialects, the argots or dialects of the criminal and wandering tribes of Northern India, Kabul and Central Asia, and the cryptographic and other characters (including the Shawl-

writing) of the Panjab and Kashmir (illustrated by sets of colors and drawings).

3. The state of learning and systems of instruction among Muhammadans, Hindus and Sikhs in Upper India.

5. Further proofs in support of the influence of Greek art on the Buddhist sculpture of the Panjab.

A la suite de ces communications M. Leitner présente aux membres des photographies intéressantes de sculptures gréco-bouddhistes. Sur la proposition de M. KERN, appuyée par M. Thornton, la section adopte à l'unanimité le vœu suivant:

»Vu l'importance qui s'attache aux sculptures gréco-bouddhistes qui ont été découvertes sur la frontière nord-ouest du Panjâb — et dont le Congrès a pu examiner des photographies — le Congrès exprime l'espoir que le gouvernement de l'Inde parviendra à les mettre plus à la portée des savants de l'Europe, soit en augmentant autant que possible le nombre de sculptures originales envoyées à Londres, soit en distribuant des empreintes et des photographies aux principaux musées de l'Europe, en échange contre des sculptures ou des copies [1])".

M. KARLOWICZ lit dans cette séance son mémoire sur l'influence des langues orientales sur la langue polonaise, dans lequel il parle des mots empruntés par les Polonais à l'Orient. La lecture de ce travail aurait dû être placée à l'ordre du jour, non de la section aryenne, mais de celle de l'arabe et de la littérature de l'Islam.

Le mémoire de M. Karlowicz sera publié dans la section sémitique des Travaux du Congrès.

M. le Président présente, pour les Actes du Congrès, un mémoire de M. Tomaschek, de Gratz, »zur ältesten Völkergeschichte Mittel-Asiens", que M. van den Gheyn a remis, au nom de l'auteur, au Bureau de la quatrième section.

L'ordre du jour étant épuisé, M. KERN remercie M. le Président, au nom de tous les membres, de la manière distinguée dont il a dirigé les discussions.

---

1) C'est-à-dire que Londres devra donner en échange des sculptures originales, les Musées continentaux des copies.

III. SECTION AFRICAINE.

Les séances de cette section, qui ont été au nombre de trois, ont eu lieu dans la salle de la Faculté de droit à l'Université; 17 membres se sont fait inscrire. Le Bureau a été constitué comme suit:

MM. J. Lieblein, président.
A. Eisenlohr, vice-président.
W. Golénischeff, secrétaire.

PREMIÈRE SÉANCE.

Mardi 11 Septembre à 9½ h. du matin.

M. Pleyte parle du couronnement des momies et examine successivement les questions suivantes: De quelle époque date ce couronnement? pourquoi couronnait-on les morts? quelles plantes et fleurs étaient employées pour les couronnes? Ses conclusions sont que cet usage ne semble pas remonter plus haut que la 19me dynastie; que la couronne, symbole de la victoire dans la lutte de la vie humaine, a été décernée aux morts comme récompense d'une conduite irréprochable, que c'était donc la couronne de la justice, analogue à celle dont il est parlé dans l'épitre à Timothée, enfin que l'on a premièrement tressé les couronnes avec des feuilles d'olivier, plus tard avec des feuilles de *mimusops*. Cette dernière plante vient de l'Abessinie, l'olivier est originaire de l'Asie, et il est fort probable que la pratique du couronnement est venue aussi de l'Asie.

M. Leemans recommande à l'attention de M. Pleyte la représentation d'une belle couronne d'or qui se trouve dans les »Monument. des antiken Cabinets in Wien" par Arnett, livre qu'il met à la disposition de M. Pleyte.

Le mémoire de M. Pleyte paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. Eisenlohr lit une note sur l'emploi de la photographie pour la reproduction des monuments et des rouleaux de papyrus, et fait circuler diverses photographies qu'il a exécutées.

Une courte discussion s'ouvre à ce sujet. La note de M. Eisenlohr sera imprimée dans les Travaux du Congrès.

M. Lieblein a annoncé des communications sur différentes conceptions religieuses des Égyptiens. Il traite dans cette séance du mythe d'Osiris.

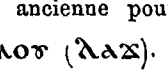
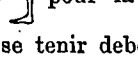
Son mémoire sera publié dans les Travaux du Congrès.

DEUXIÈME SÉANCE.

Mercredi 12 Sept. à 9 h. du matin.

M. Golénischeff fait la lecture d'un mémoire sur l'origine de la valeur alphabétique de certains hiéroglyphes. Il tâche de montrer que la théorie acrologique (ou plutôt protologique) de Champollion, qui est universellement adoptée, n'est pas absolument juste; d'après lui, les symboles alphabétiques n'ont été à l'origine que des syllabes, dont les noms, comme idéogrammes, étaient formés de consonnes précédées ou suivies d'une voyelle.

MM. Eisenlohr et Wiedemann déclarent qu'ils partagent de tous points l'opinion de M. Golénischeff et qu'ils ont même défendu dans leurs cours des théories semblables. M. Eisenlohr cite comme exemple la permutation de *pa* et *ba*, née de l'écriture hiératique.

M. Pleyte fait observer, en confirmation de la théorie de M. Golénischeff, que le signe pour la lettre *m*, comme , s'emploie dans l'écriture ancienne pour désigner aussi bien le vautour que le hibou  , et que le signe pour la lettre *b* est dérivé selon toute probabité de  (*bu*) se tenir debout"

M. Halévy ajoute quelques observations qui tendent également à confirmer les vues émises par M. Golénischeff.

Le mémoire de M. Golénischeff paraîtra dans les Actes du Congrès.

M. von Lemm donne un aperçu des manuscrits coptes de la Bibliothèque impériale de St. Pétersbourg et communique la traduction d'un livre apocryphe (eschatologique) qui fait partie de cette collection. M. von Lemm propose d'interpréter les sigles $\overline{\text{XMΓ}}$ qui se présentent dans ce livre, non pas par XPICTOC, MAPIA, ΓABPIHΛ, mai par XPICTOC, MIXAHΛ, ΓABPIHΛ.

MM. Halévy, Leemans et Eisenlohr prennent part aux débats qui suivent et qui tendent tous à ratifier l'interprétation de M. von Lemm.

M. Halévy fait quelques observations sur le caractère clément et miséricordieux de St. Michel dans les apocryphes.

M. Leemans trouve l'explication de M. von Lemm en parfait accord avec les représentations de la psychostatie chrétienne, où se trouvent

généralement, en haut, Dieu le Père avec le Christ, et, en bas, l'archange Michel tenant dans une main un dard et dans l'autre une *balance*.

Le travail de M. von Lemm ne paraîtra pas dans les Actes du Congrès, mais sera publié séparément par l'auteur.

M. Wiedemann parle sur la signification de ces nombreux cônes funéraires qu'on trouve à l'entrée des tombeaux égyptiens. Il y voit des pains symboliques. Les bases de ces cônes portent des inscriptions différentes, tantôt des noms et des titres, accompagnés ou non du nom d'Osiris, tantôt des formules d'adoration, qui semblent donner à ces objets le caractère d'offrandes votives. Parfois on trouve à côté des cônes des briques chargées d'inscriptions pareilles, que M. Wiedemann croit être également des imitations de pains ou de gâteaux.

MM. Eisenlohr, Leemans et Pleyte combattent l'explication de M. Wiedemann, tout en avouant qu'ils sont hors d'état d'y en substituer une autre mieux fondée.

M. Pleyte oppose à l'opinion de M. Wiedemann la remarque que le signe , comparé par lui avec ces cônes, sert, dans les bons textes hiéroglyphiques, à désigner un détail architectonique, comme l'entrée d'une pyramide, non pas la pyramide même. Tout comme dans l'idéogramme du plan d'une maison, le bord est noir, le fond blanc, l'entrée rouge.

M. Wiedemann croit devoir maintenir son explication, tant qu'on ne pourra pas en donner une meilleure. Le mémoire de M. Wiedemann sera publié dans les Travaux du Congrès.

M. Lieblein lit son mémoire sur le développement historique de la religion égyptienne. Cette lecture donne lieu à quelques courtes observations de la part de MM. Wiedemann, Eisenlohr, Pleyte et Leemans, concernant spécialement ce que M. Lieblein a dit des cultes de Set et d'Ammon. M. Pleyte rappelle ce qu'il a écrit lui-même sur le culte d'Ammon en relation avec celui de Baäl-Hammon en Asie, dans ses »Chapitres supplémentaires du Livre des morts".

Le mémoire de M. Lieblein sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

L'heure avancée fait remettre à la séance prochaine la lecture du mémoire de M. Leemans. M. le Président propose de ne pas permettre

les discussions dans cette séance, vu que ce sera le seul moyen d'épuiser l'ordre du jour. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

TROISIÈME SÉANCE.

Vendredi 14 Septembre à 2 h. de relevée.

M. Leemans communique un travail sur un hypocéphale, amulette en forme de disque que l'on plaçait sous la tête des momies, qui se trouve au Musée de Leide, et qui est inscrit au nom d'une assistante d'Ammon-Râ, appelée *Taî-arî-at* ou *Tîat*. Il en décrit la forme et l'emploi et en explique les inscriptions et dessins, en le comparant à d'autres monuments analogues.

Cette étude paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. Sayce lit au nom de Miss Amelia B. Edwards, qu'une indisposition a empêchée d'assister au Congrès, un mémoire sur un fragment de caisse de momie portant le cartouche d'un roi inconnu dans l'histoire, qui semble appartenir à la 21me dynastie. La première partie du nom royal est *Amen-hotep*; la seconde est malheureusement douteuse.

M. Pleyte présente, au nom de Miss Edwards, une note intitulée »On the dispersion of Egyptian antiquities", dans laquelle elle essaie de démontrer qu'il y a longtemps que la cache des momies royales à Deir el-Bahri a été pillée, et que plusieurs objets conservés dans les musées d'archéologie proviennent de ce pillage.

Les deux mémoires de Miss Edwards seront imprimés dans les Travaux du Congrès.

M. de Milloué lit un mémoire de M. Lefébure, directeur de l'école française du Caire, sur l'utilité et l'urgence de déblayer les tombeaux de la vallée des Rois, notamment celui de Ramsès II. Les fouilles qu'on a déjà faites ont fourni des documents de haute valeur, comme la litanie du Soleil, des fragments importants du Livre des morts et de celui de l'hémisphère inférieur, etc. et il est presque certain que les déblaiements que M. Lefébure propose de faire ne seront pas moins fructueux.

Ce mémoire paraîtra dans les Actes du Congrès.

M. Wiedemann parle sur les ampoules de terre cuite dites de Saint-Ménas. Il compare les représentations qui se trouvent sur ces vases avec celles des cippes d'Horus, et y voit un appui pour la théorie de la mythologie iconologique, ou génération des légendes par l'imagerie, de

M. Clermont Ganneau, par laquelle ce savant a cherché à expliquer l'origine des légendes de Saint-George.

L'étude de M. Wiedemann sera publiée dans les Travaux du Congrès.

M. Lieblein communique une étude sur les quatre races dans le Déva, ou enfer, égyptien. Il relève quelques allitérations qui se retrouvent dans certaines légendes du tombeau de Séti I. Son travail sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

M. Eisenlohr fait quelques remarques préliminaires sur sa prochaine publication des textes hiéroglyphiques copiés à Edfou, qui ont trait à différentes donations de champs.

M. J. Oppert ajoute à ce sujet quelques observations sur le procédé cadastral des Assyriens, comparé à celui des Égyptiens.

M. Delgeur dit quelques mots sur une statue colossale, ébauchée, de 21 mètres de longueur, qu'il a découverte il y a quelques années dans les environs de Zawiet-el-Meytîn, près de Minié. Cette communication sera publiée dans les Travaux du Congrès.

Le Président présente une étude de M. Piehl sur l'origine des colonnes de la salle des caryatides du grand temple de Karnak.

Ce mémoire sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

L'ordre du jour étant épuisé, M. le Président remercie les membres au nom du Bureau de l'honneur qui lui a été fait et du ton amical qui a caractérisé les débats.

M. Leemans rend hommage, au nom de la section, à M. le Président et aux autres membres du Bureau pour la manière dont les délibérations ont été conduites.

IV. SECTION DE L'ASIE CENTRALE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.

Les séances de cette section ont été au nombre de trois et ont eu lieu dans la chambre des Curateurs de l'Université; 25 membres se sont fait inscrire. La section s'est constituée sous la présidence provisoire de M. Schlegel, M. von der Gabelentz, qui avait été désigné dans la séance d'ouverture, s'étant excusé. Ont été élus

MM. G. Schlegel, président.
L. de Rosny, vice-président.
H. Cordier, secrétaire.

PREMIÈRE SÉANCE.

Mardi 11 Septembre à 9½ h. du matin.

M. VAN DEN GHEYN lit un mémoire sur les dialectes de l'Asie centrale. Trompé par le titre, on avait cru devoir placer la lecture de ce mémoire à l'ordre du jour de la quatrième section. Par son sujet il paraît appartenir à la section aryenne. Il sera imprimé dans les Travaux de cette dernière section du Congrès.

M. SCHLEGEL lit, sur l'importance de l'emploi de la langue hollandaise pour l'interprétation de la langue chinoise, un mémoire qui paraîtra dans les Travaux du Congrès. Le but spécial que M. Schlegel poursuit dans ce mémoire, est de démontrer l'insuffisance des dictionnaires chinois et le besoin urgent d'un dictionnaire chinois-anglais et anglais-chinois, qui soit complet et à la hauteur des exigences scientifiques et pratiques actuelles. Il termine sa lecture en proposant que la section émette le vœu que le Congrès s'adresse au Gouvernement de Sa Très-Gracieuse Majesté, la Reine d'Angleterre, avec la pressante prière de vouloir nommer une commission spéciale composée des sinologues les plus éminents, tant en Europe, qu'en Amérique et en Chine, qui se partageront la tâche de compiler un Dictionnaire Chinois-Anglais et Anglais-Chinois complet, analogue au grand dictionnaire sanscrit publié par MM. Böthlink et Roth, sous les auspices du Gouvernement russe.

L'assemblée adopte avec empressement cette proposition.

Suit une discussion sur la forme à donner à ce dictionnaire, à laquelle prennent part MM. Von der Gabelentz, de Rosny, Howorth et Schlegel.

M. DE GROOT lit un mémoire, intitulé *Buddhist Masses for the dead at Amoy*, qui sera imprimé dans les Actes du Congrès.

SECONDE SÉANCE.

Vendredi 14 Septembre à 9½ h. du matin.

M. le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. van den Gheyn, obligé de retourner à Bruxelles par suite du mauvais état de sa santé, remet de la part de M. de Harlez, qu'une indisposition a obligé, malgré son intention contraire, de renoncer à assister au Congrès, un travail intitulé: »Décret de l'empereur Yong-tching (entre 1723 et 1736) adressé aux Huit Bannières et rapports des mandarins". Ce travail sera publié dans les Actes du Congrès.

Un mémoire de M. Tomaschek présenté en même temps par M. van den Gheyn sera remis au Président de la section aryenne.

M. Howorth fait une communication sur le *Yuan chao pi shi* et lit un mémoire sur les affinités des Huns.

M. Hunfalvy ne croit pas qu'il y ait moyen de constater la nationalité des Huns, vu qu'on n'a aucun renseignement sur leur langue, puisque Priscus Rhetor nous laisse dans une complète incertitude sur ce chapitre. Tous les autres récits concernant les Huns sont sans valeur.

M. de Rosny ajoute quelques observations. Le mémoire de M. Howorth paraîtra dans les Travaux du Congrès.

M. de Rosny discute la question de savoir comment furent écrits les plus anciens monuments de la littérature japonaise. Dans l'état actuel de nos connaissances sur ces documents, il faut considérer le huitième siècle de notre ère comme la date la plus reculée à laquelle on puisse faire remonter le cours des recherches.

M. Guimet félicite M. de Rosny de s'occuper des livres japonais traitant de l'origine des dieux du Shin-to ; il pourra élucider ces questions compliquées mieux que les Japonais, qui ne savent par quel bout les prendre. M. de Rosny a reconnu qu'il y avait dans ces légendes trois théogonies différentes mêlées et superposées. Cette découverte explique l'incohérence des réponses qui étaient données au Japon à M. Guimet orsqu'il interrogeait les prêtres shintoïstes sur leur genèse. Le soleil était fils du premier couple et l'on se demande comment ce couple avait pu voir clair; le dieu de la nourriture ne naissait qu'après vingt-cinq générations, et l'on se demande comment ces vingt-cinq générations avaient pu vivre. M. Guimet termine en demandant à M. de Rosny si l'écriture antique japonaise dont il parle est la même que celle dont M. Guimet a publié l'alphabet dans le compte-rendu du Congrès des orientalistes de Lyon sous le nom d'»écriture des dieux". (1878)

M. de Rosny dit qu'à part quelques différences il s'agit de la même écriture.

M. de Rosny promet de faire de sa communication l'objet d'un mémoire qu'il fera parvenir au secrétaire du Congrès pour être inséré dans les Actes.

Le Président, M. Schlegel, fait hommage aux membres de la section de son *Catalogue des livres chinois qui se trouvent dans la bibliothèque de l'université de Leide.*

TROISIÈME SÉANCE.

Samedi 15 Septembre à 9½ h. du matin.

M. Guimet annonce aux membres de la section qu'il est disposé à entreprendre la publication d'un dictionnaire de la religion taoïste et fait appel au concours de tous les sinologues pour mener ce travail à bonne fin.

M. Leitner donne des détails sur les races et sur les langues qui se rencontrent entre Caboul et Cachemire et dans les parties voisines de l'Hindou Koush, en tenant compte particulièrement de la brochure de M. van den Gheyn sur »le Yidgah et le Yaghnobi", dont il avait comparé le premier avec neuf autres dialectes. M. Leitner constate qu'un vocabulaire assez étendu de ces dialectes a été déjà imprimé, sur l'initiative de M. Léon de Rosny, pour le Congrès ethnographique de Paris de 1878. Mais cela n'est pas suffisant encore. Il faudrait aussi publier les phrases, les chants, les légendes ou fables, où se rencontrent les mots du vocabulaire. M. Leitner déclare qu'il espère avoir le temps de s'en occuper, maintenant qu'il avait mené à bonne fin sa tâche principale, celle de concourir à la fondation d'une Université orientale dans le Panjab. Il attire en même temps l'attention sur la fusion remarquable des pronoms avec un grand nombre de substantifs et de verbes qui a eu lieu dans la langue des Hunza, de sorte qu'il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de disjoindre les éléments du mot pour atteindre la racine.

La conjecture d'après laquelle le Hunza aurait été le berceau des Huns était intéressante, mais demandait à être examinée de près. Les mœurs des Hunza étaient relâchées, et leur religion était un rameau bâtard de la forme shiite du mahométisme, tandis que les Nagyris, tribu séparée des Hunza par une rivière, étaient de pieux Shiahs. L'orateur donne enfin des exemples amusants, tirés de sa propre expérience et de celle d'autres personnes, de la grande difficulté qu'il y a d'obtenir des gens appartenant à des races sauvages, ou à demi sauvages, des réponses correctes aux questions qu'on leur pose, et il recommande aux sociétés savantes de l'Europe de ne pas donner de missions à des voyageurs qui ne sont pas aussi linguistes, ou du moins qui ne sont pas accompagnés par des linguistes, et aussi de se défier des voyageurs qui ne savent pas se montrer sympathiques et patients à l'égard des indigènes des contrées qu'ils sont chargés d'exploiter.

A la suite des communications de M. Leitner, M. le général Pearse émet le vœu:

Que la préparation et la publication des matériaux réunis par M. le Dr. G. W. Leitner depuis 1866 sur les races et les langues de l'Hindou Kousch, et dont des portions ont déjà paru à divers intervalles, soient accélérées par le concours actif du gouvernement éclairé des Indes.

La section appuie par acclamation le vœu de M. Pearse.

M. Halévy adresse, sur les Hunza, quelques questions à M. Leitner, qui y répond.

Le reste de la séance a été voué à une discussion sur plusieurs problèmes relatifs aux formes les plus anciennes de certains caractères chinois, notamment dans les inscriptions des dynasties des Chang et des Tcheou; puis à l'examen des rapports qui existent entre les mots-types ou racines de la langue chinoise antérieure à Confucius et ceux de la vieille langue Yamato des Japonais. MM. de Rosny, von der Gabelentz et Schlegel ont exposé leurs idées à ce sujet.

Avant de clore la séance, M. le Président remercie les membres de la section de l'honneur qui lui a été fait et de l'accueil qu'a trouvé son vœu pour la publication d'un grand dictionnaire chinois.

V. SECTION DE LA MALAISIE ET DE LA POLYNÉSIE.

Cette section a eu quatre séances, qui ont eu lieu dans la chambre des Curateurs de l'Université; 48 membres se sont fait inscrire. Le Bureau a été constitué comme suit:

MM. l'Abbé P. Favre, président.
R. N. Cust,
S. C. J. W. van Musschenbroek, } vice-présidents.
A. Marre,
H. C. Humme, } secrétaires.

PREMIÈRE SÉANCE.

Lundi 10 Septembre à 2 h. de relevée.

Ont été lus les mémoires de MM. Pijnappel sur les racines (wortelwoorden) de la langue malaise, et Vreede sur les racines de la langue javanaise. Les langues malaises diffèrent des langues indo-européennes sur ce point cardinal, que les racines des premières existent en qualité

de mots, tandis que l'existence des racines indo-européennes n'est, pour ainsi dire, qu'un postulat de la science, qui, tout en les déterminant, laisse indécis quelle en a été la forme primitive précise. L'étude des mots-racines des langues malaises est donc d'un haut intérêt pour la linguistique générale. M. Pijnappel les divise en deux classes, celles qui ne sont en réalité que des imitations de sons, et certaines autres qu'il appelle, faute de dénomination meilleure, involontaires, c'est-à-dire qui ont été des sons accompagnant les gestes; comme ceux-ci, ils semblent bien avoir été dus originellement à des mouvements réflexes, mais l'analyse en échappe à notre intelligence. La forme des racines de l'une et de l'autre classe consiste en une consonne suivie d'une voyelle, laquelle le plus souvent est fermée par une autre consonne. M. Pijnappel cite, à titre de spécimen, la racine *tik-tok-tak*, qui est l'imitation d'un son bien connu, et il passe en revue toute la famille des mots qui s'y rattachent.

M. Vreede se borne à parler des racines de la seconde espèce, celles que M. Pijnappel nomme involontaires, et fait ressortir particulièrement l'importance de l'étude des racines pour établir le lexique, c'est-à-dire pour déterminer plus exactement la signification des mots et obtenir un fil conducteur qui aide à démêler les synonymes que la langue javanaise possède en si grand nombre. Il cite comme exemples les racines qui signifient *vaste*, *long*, *lâché*, et celles qui ont une signification contraire, soit *fermé*, *coupé*, *fini*.

Les deux mémoires seront imprimés dans les Travaux du Congrès.

DEUXIÈME SÉANCE.

Mardi 11 Septembre à 1½ h. de relevée.

M. Van der Lith fait une communication sur l'importance du *Livre des merveilles de l'Inde*, dont il vient de publier le texte accompagné d'une traduction française de M. Marcel Devic. Ce livre, extrêmement curieux à tous égards, contient des récits de marins arabes et autres du dixième siècle de notre ère, et est précieux pour la géographie de l'Archipel indien. On y trouve de nouvelles données, en particulier sur les îles de Java et de Sumatra.

Cette communication sera publiée dans les Travaux du Congrès.

M. Kern lit un mémoire sur les rapports qui existent entre le *mafour*, qui est celle des langues de la Nouvelle-Guinée qui est la mieux connue, et les langues malayo-polynésiennes. M. le Professeur Fr. Müller, de

Vienne, a exprimé l'opinion que la conformité du mafour avec ces langues n'est qu'apparente et se réduit à des emprunts de mots que le mafour a faits sur grande échelle aux langues malayo-polynésiennes. M. Kern estime que cette opinion repose sur des données incomplètes et qu'il y a bien réellement affinité entre le mafour et ces langues. Il essaie de le démontrer en énumérant les éléments de la grammaire et du lexique que le mafour a en commun avec les langues malayo-polynésiennes. Ces éléments communs sont si nombreux qu'il est impossible de les expliquer par des emprunts, surtout si l'on considère qu'ils consistent en mots servant aux notions les plus simples, comme *manger*, *boire*, *dormir*, *poisson*, *oiseau* etc., en noms de nombre et pronoms, et en préfixes, infixes et suffixes des plus usités.

M. Von der Gabelentz: »La question sur laquelle M. le Professeur Kern a bien voulu nous donner une série de renseignements des plus intéressants, m'a occupé, moi aussi, depuis plusieurs années. Moi aussi, quoique peu versé dans les langues malayo-polynésiennes, dont je ne connais que deux ou trois d'un peu près, j'ai été frappé d'un très grand nombre de coïncidences grammaticales et lexicales qui existent entre le mafour d'un côté et les langues de la dite famille de l'autre. Permettez-moi, Messieurs, d'en signaler quelques-unes, en vous renvoyant toutefois, pour les détails, au petit traité que je viens de publier, en collaboration avec M. le docteur A. B. Meyer de Dresde, dans les »Bijdr. tot de Taal- etc. kunde van N.-I." La plupart des formes et des particules grammaticales les plus essentielles et les plus élémentaires de la langue mafour sont sans aucun doute identiques avec celles des langues malaises. Tels sont p. e. les préfixes

m- mal. *ma-* pour les adjectifs et les verbes neutres,

fa- » *pa-* pour les verbes causatifs,

puis l'infixe possessif du pronom de la 2e personne *-m-*, correspondant au suffixe *-mu*, *-mo*, enfin, plus ou moins clairement, les pronoms personnels et la plupart des autres. Quant aux rapports lexicaux, aussitôt qu'on aura découvert les règles phonétiques, qui sont un peu difficiles, une quantité, pour ne pas dire la majorité des mots mafour se présentera comme identiques avec tels autres mots usités par les habitants de Java, de Sumatra, des îles Philippines etc. Voila quelques-unes de ces règles:

1°. La voyelle finale est le plus souvent supprimée, p. e.

waar, huit: *walu*

bur, plume: *bulu*

rim, cinq: *lima* etc.

2°. Le *k* malais se perd; *t* devient *k*, mais lorsqu'il est suivi de *i* il devient *s*; *p* est remplacé par *f*, *l* par *r*, p. e.

aan, manger:	*kan*
uk, pou:	*kutu*,
kma, *kama*, père:	*tama*,
sna, mère:	*tina*,
fiek, sept:	*pitu* etc.

Embrassant un nombre fort considérable des mots les plus usités, les plus familiers et, partant, les moins sujets au procès d'emprunt, une telle comparaison finira peut-être par démontrer que le nombre des mots non-malais du mafour est assez peu considérable. Permettez-moi de dire en passant que nos observations imprimées, outre un certain nombre de comparaisons indubitables, en contiennent d'autres que j'aurais ou biffées ou marquées d'un point d'interrogation, si j'avais pu revoir notre manuscrit une dernière fois. Ce sont surtout celles qui supposeraient une métathèse assez capricieuse. Mais à côté de tant de coïncidences, il se trouve un bon nombre de points sur lesquels le mafour est diamétralement opposé aux langues malaises. D'abord il n'a point de passif. En revanche, il a une conjugaison pronominale bien développée, mais active ou neutre. Puis son vocalisme est susceptible d'une certaine gradation assez régulière par l'infixion d'une *i* après ou avant l'*a*, l'*o* et l'*u*. Les mots qui désignent la parenté et les membres du corps n'apparaissent qu'intimement unis avec des éléments possessifs. La différence entre le pronom de la 1e pers. plur. inclusif et exclusif manque: *ko* = nous répond à la forme inclusive *ta*. D'autre part, les pronoms ont un duel: *nu*, nous deux, *mu*, vous deux, *su*, eux deux, sans analogie dans les langues malaises et polynésiennes. La linguistique s'est longtemps flattée d'avoir trouvé deux axiomes, celui de l'impossibilité de langues mixtes proprement dites, et celui de la constance de ce qu'on était convenu d'appeler la forme intérieure des langues. Ou je me trompe fort, ou soit l'un, soit l'autre de ces axiomes est mis en question par les faits que je me suis permis de vous signaler.

M. Kern fait observer que la manière synthétique dont le verbe est formé n'est point du tout caractéristique du mafour, parce qu'on trouve la même formation dans les dialectes d'Amboine.

M. le Président Favre fait remarquer la haute importance de la philologie dans les recherches sur les origines des divers peuples de l'Océanie. Il exprime l'espoir qu'un jour, par cette voie, l'on parviendra à déterminer la véritable filiation de ces races. Il fait observer que la connais-

sance trop imparfaite que l'on a eue de leurs langues dans le passé, n'a pu jusqu'à présent permettre d'atteindre que des résultats très-limités; mais il est convaincu qu'aujourd'hui que de savants voyageurs et de nombreux missionnaires ont fait connaître ces langues d'une manière plus approfondie, par la publication de grammaires et de dictionnaires, les philologues qui voudraient s'appliquer à cette étude arriveraient à jeter beaucoup de jour, non seulement sur l'origine, mais aussi sur l'histoire de ces peuples.

Le mémoire de M. Kern paraîtra dans les Actes du Congrès.

M. Marre commence la lecture de son mémoire sur les affinités lexicologiques du malgache avec le javanais, le malais et les autres principaux idiomes de l'Archipel indien.

TROISIÈME SÉANCE.

Mercredi 12 Septembre à 9 h. du matin.

Conformément à l'ordre du jour adopté la veille, M. Marre continue et termine la lecture de son mémoire.

M. le Président Favre fait remarquer combien cette savante étude confirme les réflexions qu'il avait faites, dans la séance du jour précédent, sur la haute importance de la philologie comparée pour l'ethnographie et l'histoire des peuples; en effet, la situation de l'île de Madagascar dans la proximité du continent africain porterait naturellement à croire que les habitants de cette île ont dû venir de l'Afrique, et néanmoins leur langage indique qu'en totalité, on pour le moins en partie, ils sont venus de l'Archipel indien.

M. Favre rappelle encore, à la même occasion, que dans un petit travail, publié il y a quelques années dans les Annales de la Société de géographie de Paris, il avait déjà fait une remarque analogue touchant l'île de Formose, qui se trouve si rapprochée de la Chine que l'on serait porté à croire ses habitants originaires du Céleste Empire, tandis que les dialectes qui s'y parlent indiquent clairement une origine océanienne.

M. Kern fait observer que, quoique le nombre de mots d'origine sanskrite de la langue malgache soit restreint, la présence cependant de ces mots semble prouver que l'immigration des Hovas à Madagascar est postérieure au commencement de l'influence hindoue dans l'Archipel indien.

Le mémoire de M. Marre sera imprimé dans les Travaux du Congrès.

M. Humme fait le discours suivant:

»Messieurs,

»Après les communications très-intéressantes et les discours savants que nous avons entendus et qui méritaient toute notre attention, le sujet que je traiterai dans ce moment sera un doux repos pour votre attention bienveillante.

»Si j'avais choisi pour sujet de mon discours »L'influence du caractère d'un peuple sur sa langue", ce serait en vérité trop simple pour une assemblée d'hommes érudits, tels que j'ai l'honneur de voir devant moi. Mais je tâcherai de prouver que quelquefois le contraire n'est pas impossible; c'est-à-dire que »*la langue peut avoir une grande influence sur le caractère et la civilisation d'un peuple*". Il n'est donc pas question d'une règle générale, mais d'un cas spécial. Et ce cas spécial, Messieurs, se montre dans la langue que parle le peuple *javanais*.

»Une des langues les plus intéressantes et en même temps les plus civilisées, c'est le javanais. C'est surtout de cette langue qu'on peut dire qu'elle est l'empreinte du caractère du peuple qui la parle. Les savants qui étudient une langue étrangère dans le but de mieux connaître le caractère et les mœurs d'un peuple, trouveront dans le javanais une source inépuisable.

»Une particularité bien remarquable, qu'on ne trouve nulle part développée jusqu'à ce point, c'est que le javanais est pour ainsi dire composé de deux langues: le *Ngôcô*, qui est la langue du peuple, et le *Crâmâ*, qui est la langue dont se servent les personnes cultivées entre elles. Je dis entre elles. Car si une personne d'un rang supérieur s'adresse à un homme du peuple, il se sert aussi du *Ngôcô*; tandis qu'au contraire le dernier ne s'avisera pas de parler à quelqu'un de supérieur à lui autrement qu'en se servant du *Crâmâ*. On conçoit aisément que, par cette différence de langues, la distance entre le peuple et les grands est beaucoup plus fortement marquée que chez nous. Le *Crâmâ* est la langue de la déférence et du respect. Si un subalterne osait parler en langue *Ngôcô* à un supérieur, ce serait une grossièreté inouïe, une offense sans pareille. Je ne parlerai pas du *Crâmâ-inggil*, ni du *Madiâ* qui sont encore des variations dans la langue javanaise.

»Quand on ne sait pas bien parler le javanais, et qu'on n'a pas vécu parmi ce peuple si bon et si docile pendant de longues années, on ne saurait se rendre compte de l'effet et de l'influence de cette double lan-

gue. Lorsque j'étais encore employé du Gouvernement hollandais, au commencement de ma carrière, j'étais à Tegal, dans l'île de Java. Je commençais déjà à parler le javanais assez bien, mais c'était toujours la langue *Ngôcô*, parce qu'en m'adressant à des personnes d'un rang supérieur, je me servais du malais, comme fait en général tout le monde. J'entendais très-bien le *Crâmâ* — car c'était toujours en cette langue qu'on me parlait, — mais je n'avais pas encore l'habitude de le parler. En parlant mal le *Ngôcô*, les suites de mes fautes ne pouvaient nuire qu'à moi-même. Mais dans le cas, qu'en parlant le *Crâmâ* à une personne de distinction, j'aurais entremêlé les deux langues, je n'aurais pas laissé de l'offenser. — J'avais beaucoup d'envie d'apprendre à bien parler le *Crâmâ*; mais comment pouvais-je réussir sans de fréquents exercices? Pourtant j'ai trouvé une occasion excellente. Le Régent de Tegal, vieillard bon et franc, se plaisait à me voir étudier avec ardeur sa langue. C'est à lui que je déclarai mon désir d'apprendre à bien parler le *Crâmâ*. Je le priai de bien vouloir me permettre de parler le javanais avec lui et de corriger mes fautes. En même temps je le priai d'agréer d'avance mes excuses, si je l'offençais en usant d'un mot ou d'une expression moins convenable. Le Régent satisfit à mon désir; mais chaque fois que nous commencions nos conversations javanaises, il renvoyait ses domestiques, afin que ceux-ci ne pussent entendre les grossièretés dont peut-être je me rendrais coupable envers lui par erreur. — J'ai cité ce petit incident, pour vous faire remarquer l'importance de cette double langue.

»Voici encore un autre exemple, dans un sens contraire. Un de mes amis, qui était Contrôleur dans la Résidence de Kadou, ne savait pas bien parler le *Ngôcô* (la langue du peuple), ce qu'il regrettait beaucoup. Mais comment l'apprendre? Car ceux qui s'adressaient à lui se servaient toujours du *Crâmâ*. Le *Wedânâ* (chef du district) était un homme cultivé, parent du Régent. C'est à celui-ci qu'il s'adressa, en l'engageant à parler le *Ngôcô* avec lui. Le *Wedânâ* refusa, en lui faisant observer que sa position envers le Contrôleur ne lui permettait pas de s'adresser à lui en *Ngôcô*. Mon ami le Contrôleur, mécontent de ce refus, lui dit: »Eh bien, Wedânâ, je vous l'ordonne et vous n'avez qu'à obéir!" Qu'est-ce que fit alors le Wedânâ? Il ôta son *kris* de sa ceinture, le déposa par terre devant lui, en disant: »Monsieur, vous êtes mon *Bendârâ* (mon maitre, mon seigneur)! Je n'ai pas l'habitude de vous désobéir; mais si vous m'ordonnez de vous offenser, je ne puis vous obéir plus longtemps. Voici mon *kris*; tuez-moi plutôt!" Lorsque mon

ami me raconta cet incident, je ne lui fis pas mon compliment sur sa maladresse, mais je le félicitai de s'être adressé à quelqu'un qui avait, mieux que lui, compris sa position. Car si le Wedånå avait obéi, lui, le Contrôleur, aurait perdu tout son prestige sur le peuple de la Régence.

»Un Javanais cultivé, en parlant à un Européen, qui, par sa position, a droit à son respect et à sa considération, essayera de s'adresser à lui en javanais, souvent même quand, de votre part, vous vous servez du malais, parce que, de cette manière, il peut vous montrer son respect et sa considération pour votre personne. En parlant la même langue que vous, il se met à la même hauteur que vous. Les indigènes qui habitent l'intérieur du pays, les paysans, ne parlent guère que le javanais. Ajoutez à cela, qu'un Javanais, en se servant de la langue malaye, suit généralement l'habitude des Malais, en restant debout devant vous; tandis que, dans le cas contraire, il vous rendra hommage à la manière javanaise, en s'asseyant par terre et en faisant le *sembah*.

»Il résulte de cela qu'une personne, soit un employé du Gouvernement, soit un industriel ou tout autre particulier, qui sait bien parler le javanais, a toujours un grand avantage sur celui qui doit se servir du malais. Les Javanais ont plus de respect, plus de considération, plus de confiance, plus de franchise envers un étranger qui parle bien leur langue: ils se montrent tels qu'ils sont, parce qu'ils sont convaincus, que cet homme connait leurs habitudes et leurs pensées. Tel Javanais refusera un service, demandé par un étranger, qui l'accordera volontiers à un autre qui a su gagner sa confiance, même à des conditions moins avantageuses pour lui.

»Sans recherches historiques on peut d'abord constater que le *Ngôcô* est la langue primitive des Javanais; car ils *pensent* dans la langue *Ngôcô*. Un homme du peuple ou un grand parlera le *Crâmâ* à un supérieur ou à un égal. Il voit quelque chose qui le surprend, et qui lui arrache une exclamation: »A-t-on jamais vu quelque chose de pareil!" ou bien: »Comme Monsieur est excessivement ingénieux!" Eh bien, ces exclamations n'étant pas directement adressées à son interlocuteur, il les dit en *Ngôcô*. C'est la première langue qu'on lui a enseignée dans son enfance.

»A cause de leur caractère paisible et soumis, les Javanais sont un peuple facile à gouverner. En général ils suivent docilement les ordres de leurs chefs, même sans se rendre compte de l'utilité de ces ordres. Le Gouvernement hollandais a sagement tiré partie de l'influence de la langue javanaise, en obligeant ses employés à l'apprendre.

»Un Malais ne craindra pas de vous dire que vous avez tort; un Javanais ne vous le dira pas. Si vous questionnez un Javanais sur un sujet, il faut tâcher de bien formuler votre question, pour avoir une réponse claire et véridique. Quand il ne vous comprend pas, il dira tout simplement: »*Inggih!*" (»Oui!"). En d'autres circonstances il tâchera de vous donner une réponse qui s'accorde avec vos propres idées; car il est malhonnête de contredire.

»Le caractère soumis des Javanais est parfaitement en harmonie avec sa langue. Vous pourriez me dire, au contraire, que les particularités de sa langue sont une suite de son caractère; et vous auriez raison; car la langue est créée par le peuple qui la parle. Mais je constate, qu'aujourd'hui la distance entre les grands et le peuple étant si bien marquée par la langue, cette déférence continuera à exister: elle continuera à avoir son influence sur le peuple javanais et maintiendra son caractère soumis. Car chez lui ce n'est pas un devoir qu'on lui a imposé: c'est son sentiment naturel qu'il suit. Il parle la langue *Crâmâ* à ses supérieurs parce qu'il ne saurait faire autrement. Depuis son enfance il y a été accoutumé: il le fait par instinct. Et puis ce sentiment de minorité, de soumission, est tellement empreint dans son âme, qu'il n'ose pas même se tenir debout en présence de ses supérieurs.

»Des événements, des circonstances, qui, pendant la durée d'un siècle, auraient influencé sur le caractère d'un peuple et l'auraient rendu moins soumis et plus indépendant — comme on le voit un peu partout en Europe et ailleurs — n'auraient pas cette influence sur le peuple javanais, *à cause de sa langue.*

»On sait que le Gouvernement hollandais administre et gouverne le peuple javanais par l'intermédiaire de chefs indigènes; c'est une preuve de grande sagesse. L'influence des chefs indigènes remplace la force de la nation conquérante, qui, sans elle, probablement aurait besoin d'une grande armée pour se maintenir. Dans cette méthode de gouverner, deux choses sont nécessaires et exigent l'attention et la prudence du Gouvernement néerlandais: c'est de veiller sur le sentiment de bienveillance et d'amitié des chefs indigènes envers nous et de maintenir leur grande influence sur le peuple, *sans trop négliger les intérêts du peuple*, ce qui souvent est très-difficile pour une nation civilisée. Ce n'est pas le lieu de parler politique dans cette conférence. Je constate seulement que, si le Gouvernement néerlandais, en protégeant les intérêts du peuple, avait en quelque manière nui à l'influence de leurs chefs,

c'est encore cette particularité de la langue javanaise qui nous sauverait, en maintenant le respect du peuple pour ses supérieurs.

»Au commencement de mon discours j'ai dit que la langue javanaise est une des langues les plus civilisées. La beauté, la finesse du javanais ne consiste pas seulement dans les règles de sa grammaire, mais surtout dans la justesse de ses expressions et dans les délicates manières de s'adresser à une personne de distinction.

»Cette particularité d'avoir deux mots pour désigner le même objet ou le même acte, ainsi que les différentes manières de s'adresser à des personnes de positions différentes, ne peut pas avoir toujours existé. Cette particularité doit avoir eu un commencement, une cause, car primitivement les Javanais ne peuvent avoir eu qu'une seule langue. On pourrait supposer, par exemple, que les Javanais, à une certaine époque, ont inventé des mots (empruntés à une autre langue) pour s'en servir envers les chefs d'un peuple qui les aurait conquis, afin de témoigner leur grand respect et leur soumission. Puis, dans le cours des siècles, le nombre de ces mots s'est augmenté graduellement; — car, vous le savez, même aujourd'hui on ne laisse pas d'inventer des mots nouveaux en *Crâmâ*, en altérant la terminaison du mot. A la fin on a oublié l'histoire, on a oublié la cause de ces éléments étrangers de la langue, et on s'est habitué de plus en plus à s'exprimer différemment envers des personnes de distinction en général, envers des vieillards, envers des personnes vénérables. Cette habitude, une fois fondée, les personnes de distinction se servirent de la langue *Crâmâ* entre elles. Dorénavant ce ne fut plus exclusivement la langue du subalterne envers le supérieur, le *Crâmâ* est devenu la langue des personnes cultivées.

»Ne croyez-vous pas que les efforts des différentes classes du peuple pour s'exprimer nettement, décemment, respectueusement, doivent avoir beaucoup contribué à leur culture?

»Ainsi donc, si, d'un côté, la finesse, l'achevé de la langue javanaise est une preuve que le peuple javanais est en général plus civilisé que les peuples dont le développement intellectuel est à la même hauteur, d'un autre côté les formes de cette langue ont réciproquement eu une influence bienfaisante sur l'état de culture et sur le caractère de docilité du peuple qui la parle".

M. Hunfalvy ayant obtenu la parole dit ce qui suit:

»Pendant une conversation d'hier, M. Marre m'informa que dans le malais les noms de nombre 8 et 9 sont des mots composés, dont la

signification est = 2—10, 1—10. C'est un fait qui peut-être mérite quelque attention et j'ose y ajouter quelques

Observations sur les différentes méthodes de compter.

La méthode de compter *décadique* est celle des langues les plus connues; mais cette méthode n'est peut-être ni la plus originale ni la plus ancienne. Il me semble que la méthode de compter *par pentades*, que j'ose nommer *pentadique*, et qui se base certainement sur les cinq doigts de la main, doit l'avoir précédée. Compter avec les doigts, c'est-à-dire montrer au moyen des doigts, le nombre des choses à compter était sans doute la méthode la plus naturelle, par conséquent aussi la plus ancienne. Elle est même de nos jours employée par des individus de différentes langues qui ne se comprennent pas l'un l'autre.

La méthode de compter *par pentades* se trouve dans plusieurs langues de l'Afrique, comme dans des langues des Nègres, des Nubas etc. Par exemple la langue des *Bulloms* compte comme ceci:

1 bul	6 mēn-bul (5 + 1)
2 tin	7 mēn-tin (5 + 2)
3 ra	8 mēn-ra (5 + 3)
4 hyul	9 mēn-hyul (5 + 4)
5 mēn	10 wōn.

La même manière se trouve chez les *Efiks*, à savoir:

1 kiet, tiet	6 itio + kiet
2 iba	7 itia + ba
3 ita	8 itia + eta
4 inan	9 osu + kiet
4 itiün	10 duüp.

(Fr. Müller, Grundriss der Sprachwissenschaft, Wien, 1877. I Bnd. II Abtheilung, pag. 114 et 140.)

Voici encore les numéraux des *Fulbo's* (Nuba-nègres):

1 gōo	6 džowē-go (5 + 1)
2 didi	7 džowē-didi (5 + 2)
3 tati	8 džowē-tati (5 + 3)
4 nai	9 džowē-nai (5 + 4)
5 džuwi	10 sapo.

(Voir Fr. Müller, III. Bnd. I. Abth. pag. 22.)

Qu'on le remarque bien, dans les trois langues africaines citées le nom de nombre pour 10 ne semble pas être un composé des éléments signifiant 5 + 5, mais un mot simple: *wōn*, *duüp*, *sapo*.

On comprend facilement que de cette methode de compter *pentadique*

se soit développée la methode *décadique*, en prenant les doigts des deux mains pour base. Mais on comprendra pareillement qu' aussi la méthode de compter *vigésimale* n'est qu'une continuation de la méthode pentadique, qui prenait les dix doigts des mains avec les dix doigts des pieds pour base de compter. Aussi voit-on que parmi les langues américaines il y en a qui ont la méthode décadique, et il y en a d'autres qui ont adopté la méthode vigésimale. Qu'il me soit permis de citer en allemand M. Fr. Müller:

»Die vigesimale Zählmethode ist vornehmlich im Centrum des (amerikanischen) Continents zu Hause, und geht über die Meerenge nach der südlichen Hälfte des Continents über, wo sie namentlich im östlichen Theile bis an den La Plata einheimisch ist. Im Norden kömmt sie blos bei den Tschlinkit und den Pani's vor.

»Zu den Sprachen mit vigesimaler Zählmethode gehören also: Tschlinkit, Pani, Mexikanisch, die meisten Sonora-Sprachen, Otomi mit Mazahua, Matlazinca, Zapoteca, Maya mit deren Verwandten, Mosquito, Arowakisch, Caraibisch, die Sprachen der Moxos, Baures, Yaruros, Kiriris, der Abipona mit deren Verwandten, der Guarani und der Muisca.

»Dagegen finden wir die decadische Zählmethode in folgenden Sprachen: Athapaskisch, Algonkin, Irokesisch, Dakota, Tscherokesisch, Tschachta; in den Sprachen des Oregon-Gebietes und Californiens. Auf der Südhälfte des Continents finden wir sie bei den Peruanern, den Aurakanern, den Patagoniern und den Lulen". (Grundriss der Sprachwissenschaft, II. Bnd. I. Abth. pag. 183.)

La méthode de compter vigésimale se trouve le plus explicitement dans la langue grönlandaise (langue des Esquimaux), que voici:

1 atauseq.	6 achfineq-atauseq.
2 machdluq.	7 achfineq-machdluq.
3 pinasut.	8 achfineq-pinasut.
4 sisamat.	9 achfineq-sisamat.
5 tadlimat.	10 qulit.
11 achqaneq-atausek.	16 achfechsaneq-atauseq.
12 achqaneq-machdluq.	17 achfechsaneq-machdluq.
13 achqaneq-pinasut.	18 achfechsaneq-pinasut.
14 achqaneq-sisanat.	19 achfechsaneq-sisamat.
15 achqaneq-tadlimat.	20 inuk nāvlucho.

Le mot de nombre pour 20 = *inuk nāvlucho* signifie »l'homme achevé". Car le mot pour 6 = *achfineq-atauseq* signifie »de l'autre main un"; celui pour

7 = *achfineq-machdluq* signifie: »de l'autre main deux" etc. Le mot de nombre pour 11 = *achqaneq-atauseq* signifie »du premier pied un" etc. Le mot de nombre pour 16 = *achfechsaneq-atauseq* signifie: »de l'autre pied un". Ainsi 20 = *inuk nāvdlucho* est vraiment »l'homme achevé", dont tous les doigts des mains et des pieds sont comptés.

La méthode de compter vigésimale, entremêlée avec la méthode pentadique, existe aussi chez les Hyperboréens de l'Asie, chez les Aleuta, les Ainu, les Jukagir etc.

Or il y a des langues dont la méthode de compter décadique n'est pas un développement de la méthode pentadique. Elles avaient la méthode *heptadique*, c'est-à-dire, elles comptaient jusqu'à 7, avant d'adopter la méthode décadique. Toutes ces langues étaient donc contraintes de se former de nouveaux mots pour les nombres 8 et 9, lorsqu'elles adoptèrent la méthode décadique. Le mot de nombre pour 10 est un mot simple, comme dans toutes les langues qui comptent par décades. Ayant trouvé ce mot simple, elles formèrent ensuite les mots de nombre pour 8 et pour 9, en diminuant le dix par deux et par un, selon la formule arithmétique: 2—10 = 8, 1—10 = 9. Voici un exemple explicite du procédé que nous venons d'exposer, pris à la langue *ostjaque-samojède:*

1 ōker.	6 muktut.
2 sede.	7 sieldje.
3 nāgur, nār.	8 sede-tšan-kŏt (2—10).
4 tēt, tiet.	9 ōker-tšan-kŏt (1—10).
5 semblañ.	10 kŏt.

Sede-tšan-kŏt et *ōker-tšan-kŏt* signifient mot à mot: deux diminuant dix, un diminuant dix. Cete méthode de compter décadique, superposée à la heptade, pour ainsi dire, se trouve dans les langues *samojèdes* et dans les langues ouraliennes, qui forment deux branches, celle des *ougriennes* et celle des *finnoises* proprement dites. Mais ces langues n'emploient pas toutes des éléments pris dans chaque langue spéciale ni pour les mots composés de 8 et 9, ni pour le mot simple de 10, comme nous verrons tout de suite par l'exemple du *juraque*, une autre langue samojède:

1 noroi, ñob.	6 mat'.
2 sidea.	7 siu, šeu.
3 njāhar, nār.	8 siden-djet.
4 tjēt, tiet.	9 hāsawa-ju'.
5 samblan.	10 ju'.

Siden-djēt = 8 est certainement un composé signifiant 2 × 4; *hāsawa-ju'* = 9 nous montre un mot pour 1, différent et du juraque *ñoroi*, *ñob* et du ostjaque-samojède *ōker*.

Ne voulant pas énumerer toutes les langues *ougriennes* et *finnoises*, pour les premières nous nous bornons au *hongrois* (magyar), au *vogoul* et au *lapon*, pour les dernières au *suomi* (finnois dans le sens le plus spécial), à l'*esthonien* et au *livonien*.

Voici les mots de nombre *hongrois*:

1 egy (prononcez: edj).	6 hat.
2 két, kettő	7 hét.
3 három.	8 nyol-tz (c).
4 négy (nédj).	9 kilen-tz (c).
5 öt.	10 tíz;

les mots de nombre *vogouls*:

1 akve, aku.	6 kat, hot.
2 kit, kiti, kitag.	7 sāt.
3 korom, hurum.	8 njala-lu.
4 njile.	9 antel-lu.
5 ät.	10 lu;

les mots de nombre *lapons*:

1 akte.	6 kota.
2 kuckte.	7 tšietša.
3 kolma.	8 kakt-se.
4 nelje.	9 akt-se.
5 vita.	10 log.

Nous voyons que les mots de nombre de 1—7 sont presque identiques, preuve que les peuples qui parlent ces langues étaient encore tout près l'un de l'autre pendant qu'ils comptaient jusqu'à 7, c'est-à-dire, pendant qu'ils employaient la méthode heptadique. Par contre nous voyons que les mots pour 8, 9 et 10 sont différents, preuve que les peuples respectifs les ont acquis après leur dispersion.

Avant d'aborder l'analyse des mots pour 8 et 9, il faut dire que les langues vogoule et laponne ont, comme le sanskrit, le grec etc. un *duel*. Le hongrois a perdu ce duel, mais il en retient encore quelques traces. Le mot de nombre pour 2 en vogoul a deux formes: *kit* et *kiti* ou *kitag*; la dernière forme (*kiti*, *kitag*) est un duel. En hongrois nous avons des formes correspondantes: *két* et *kettő*; la dernière forme

conserve un reste du duel perdu. Quant à l'analyse de 8 et 9 nous voyons qu'en lapon le premier élément de *kakt*-se, *akt*-se n'est pas autre chose que *kuckte* (2) et *akte* (1); mais le second élément *se* ou *ce* de ces mots ne se trouve pas parmi les numéraux simples. De l'autre côté le second élément des mots vogouls pour 8 et 9 (*njala*-LU et *antel*-LŪ) est identique avec le simple *lu*, qui signifie 10, pendant que le premier élément de ces mots ne se trouve pas parmi les numéraux simples. En mettant ces deux faits en face l'un et de l'autre, nous pouvons conclure que le dernier élément des mots lapons, certes, signifie 10, et que les premiers éléments des mots vogouls signifient sans aucun doute 2 et 1. Le lapon *se* ou *c* trouve son explication dans le hongrois *tz* (c) des mots nyol-*tz* (c), kilen-*tz* (c), qui n'est pas autre chose qu'une contraction de *tiz* = 10. Or le *nyol* hongrois (nyol-tz) correspond au vogoul *njala* (njala-lu), tous les deux doivent donc signifier 2, quoique nous ne les trouvions pas comme des mots simples dans les lexiques respectifs. Pour la même raison le *kilen* hongrois (kilen-tz) et l'*antel* vogoul (antel-lu) doivent signifier 1, quoique nous ne les trouvions pas comme mots simples dans les lexicons respectifs.

Le hongrois *tíz* = 10 trouve son correspondant dans le *das* = 10 syrien, permien et votjaque; de même que le vogoul *lu* = 10 n'est pas autre chose que le lapon *log* (lou) = 10 et l'ostjaque *lach* = 10.

Passons aux langues finnoises.

Les mots de nombre *finnois* sont les suivants:

1 yhte.	6 kuute.
2 kahte.	7 seitse.
3 kolme.	8 kah-deksan.
4 nēljä.	9 yh-deksän.
5 viite.	10 kymmenen.

Voici les mots de nombre *estoniens*:

1 üks, üts.	6 kuus.
2 kaks, kats.	7 seitse.
3 kolm.	8 kah-eksa, ka-tesa.
4 neli.	9 üh-eksa, ü-tesa.
5 viis.	10 kümme.

Enfin voilà les mots de nombre *livoniens*:

1 ükš.	6 kuuž.
2 kakš.	7 sejs.
3 kuolm.	8 kaa-döks.
4 necla.	9 üü-döks.
5 viiž.	10 kum, tjum.

Ces trois langues finnoises en général montrent, tant par leur mot de nombre pour 10 (*kymme*, *kümme*, *kum*), que par le second élément des composés pour 8 (kah-deksan, kah-eksa) et pour 9 (yhde-*ksän*, ühe-*ksa*, ühe-*sa*), qu'elles restèrent ensemble même après leur séparation des langues ougriennes. Et ce second élément semble être de la même origine que celui des composés lapons (*se*) et des composés hongrois (*tz* ou *c*). L'analyse de ces composés finnois est donc tout à fait claire, puisque leur premier élément sont les mêmes mots que les simples pour 2 et 1.

Voilà des langues qui avaient compté jusqu'à 7, et qui, après avoir adopté la méthode décadique, se sont formé des mots pour 8 et 9, selon la formule arithmétique: 2—10, 1—10.

Quelle raison a pu conduire les peuples qui parlent ces langues à cette méthode de compter, que je nomme *heptadique*? Cette question très importante trouvera peut-être une solution satisfaisante dans les faits suivants. En vogoul la semaine se dit *sāt*, comme en hongrois elle se dit *hét*. Or *sāt* et *hét* signifient aussi 7. Cette dénomination n'est pas empruntée à la Chrétienté, car les Vogouls étaient encore païens il y a quelques dizaines d'années. Les Tatares, c'est-à-dire les Turcs de la haute Asie, emploient aussi le mot *atna*, qui signifie 7, pour la dénomination de la semaine. Chez les Vogouls quatre semaines ou quatre *sāt* font un mois, qui compte 28 jours, et 13 mois font une année, qui compte 364 jours. Cette année de treize mois se trouve chez les *Vogouls* de *Konda*, chez ceux de *Sosva*, comme elle se trouve aussi chez les *Ostjaques*. Mais cette année de 13 mois existait jadis chez tous les peuples dont les langues ont des mots composés pour désigner les nombres de 8 et 9, comme cela est constaté par l'antique almanac estonien, dont Hupel a découvert la première trace chez les Estoniens de l'île d'*Oesel*. »Les paysans d'Oesel ont un almanac à eux, pour lequel, ne sachant pas écrire, ils ont choisi certaines figures, qu'ils peignent sans aucun art sur 7 petites planches liées par une ficelle. Sur treize pages de ces planches ils peignent 13 mois, chacun de 28 jours. Ils commencent chaque année plus tard d'un jour; c'est-à-dire, il y a un jour qu'ils ne comptent pas, ils sautent un jour à la fin de l'année. (»Alle Jahre fangen sie um einen Tag später

an zu rechnen" [1]). Après Hupel on a déjà trouvé 10 exemplaires de cet almanac estonien. Chez d'autres peuples finnois et chez les hongrois on n'en a rien trouvé de semblable, mais dans leurs langues respectives il y a des traces que cette année de treize mois ne leur a pas été inconnue. Les Estoniens ne comptaient pas un jour entre la fin et le commencement de l'année, ils sautaient donc un jour. En sautant un jour, ils complétaient l'année de 364 jours par *un* jour, et l'année avait 365 jours. Ils pouvaient bien sauter aussi deux jours, pour compléter l'année intercalaire. Le jour non-compté s'appelle dans la langue estonienne *astja päivä*, qui signifie »jour sauté", ou »jour sautant". Maintenant cette expression est appliquée à l'almanac chrétien, pour désigner le jour intercalaire (astja päivä) et l'année intercalaire (astja asta). — Les Finnois appellent aussi l'année intercalaire *karkaus vuosi*, qui signifie »année sauteuse".

Aussi le lexicographe finnois Renval fait-il sur cette expression »karkaus vuosi" la remarque: »Vox male ficta". L'expression est vraiment fausse pour désigner l'intercalation, mais elle est tout à fait juste pour exprimer le jour non-compté de l'ancienne année, dont Renval n'a eu aucune idée. — En hongrois le jour intercalaire se dit *szökő nap* = »jour sautant", et l'année intercalaire se dit *szökő év* = »année sauteuse". Toutes ces expressions, »voces male fictae" selon l'opinion de Renval, prouvent clairement l'existence de l'année de treize mois aussi chez les Finnois et chez les Hongrois avant leur conversion à la religion chrétienne.

L'année de treize mois est une année lunaire, la semaine de 7 jours est une phase lunaire, le mois de 28 jours embrasse les quatre phases lunaires. *La méthode de compter jusqu'à 7, s'est donc formée selon et d'après les phases de la lune*, voilà la raison qui a conduit les peuples finnois et ougriens à la méthode de compter par heptades.

Partout la lune a été le premier chronomètre; on devrait donc penser que l'année de treize mois existait aussi chez d'autres peuples, ou qu'elle existe encore chez quelques uns. Jacques Grimm nous informe que les anciens Germains ont eu l'année de treize mois [2]). En anglais

---

1) Voir: Topographische Nachrichten von Lief- und Ehstland. Gesammelt und herausgegeben durch Aug. Wilh. Hupel. Dritter Band, Riga, 1782. Pag. 266 etc.

2) „Da sich nach dem mondwechsel, *der augenscheinliche wochen darbietet*, die zeit leichter bestimmen lässt, so scheinen unsere vorfahren neben dem sonnenjahr für den gemeinen gebrauch *ein mondjahr gekannt zu haben, dessen dreizehn monate* den

l'année intercalaire se dit »leap year", dont la signification est: »année sauteuse"; par le sens l'expression anglaise est donc identique avec les expressions finnoise et hongroise, et elle est une preuve de l'existence de l'année de treize mois aussi chez les anciens Angles. Les Mahométans ont encore aujourd'hui l'année lunaire, mais ils ne comptent pas treize mois et n'emploient pas la simple méthode de sauter un ou deux jours pour éviter la confusion résultante de l'année trop courte.

Eh bien, ne pourrait-on pas trouver aussi des traces de compter par heptades dans des différentes langues en dehors des langues finnoises et ougriennes? Le mot sanscrit *aštau*, le mot grec *ὀκτώ*, le mot latin *octo* n'ont-ils pas une forme pour le duel, et ne conservent-ils pas une réminiscence de ce qu'exprime la formule arithmétique: 2—10?

On a voulu trouver une affinité entre les langues ougro-finnoises et les langues dravidiennes de l'Inde méridionale. Voyons donc les numéraux du tamul et du telugu, principales langues dravidiennes.

	Tamul:	*Telugu*:
1	ôr, onru.	oka.
2	ir, iru.	rendu.
3	munru, mundru.	mundu.
4	nâlu, nangu.	nâlagu.
5	eindu.	eidu.
6	âr, aru.	âru.
7	êru.	edu.
8	ettu.	enmidi.
9	onbadu.	tonmidi.
10	pattu.	pati.
100	nuru.	nuru.
1000	âjiram.	

Le nombre 10 est *pattu* et *pati*. Le nombre 9 en tamul est *onbadu*, dont l'analyse tout à fait claire montre les éléments: on = un, et badu (pattu) = dix, c'est-à-dire 1—10. Le nombre tamul *ettu*, qui signifie 8, est un composé d'*en*, qu'on trouve dans le 8 de la langue telugu, savoir: *en*-midi, et qui ressemble aussi à *on* en tamul. Mais en cette langue même *en-badu* signifie 80 et *en-nûru* signifie 800. *Ettu* est donc une très forte contraction d'*en-pattu*, ou d'*en-badu* = 2—10.

---

zwölfen des sonnenjahres entsprechen. Die wiederkehrende periode von 28 tagen hiess darum mênôths, mânod". Deutsche Mythologie. Dritte Auflage. II. Band. Seite 671.

L'analyse des numéraux telugus 8 *en-midi* et 9 *ton-midi* n'offre aucune difficulté. Nous connaissons déjà le premier élément *en*, signifiant 2; l'élément *ton* se trouve aussi dans le tamul, ou *ton-nûru* veut dire 1—100, mais signifie 1(10)—100 = 90. *Ton-midi* exprime donc la formule arithmétique 1—10.

En passant je fais la remarque que quiconque compare les mots des numéraux ougro-finnois et ceux du tamul et telugu, ne trouvera aucune affinité entre ces deux groupes de langues. Le seul mot pour 4: *nâlu*, *nâlugu* montre quelque ressemblance au mot finnois *ndjā* et hongrois *négy*: mais déjà Aristote emploie cet adage: μία χελιδὼν οὐ ποιεῖ ἔαρ = une seule hirondelle ne fait pas printemps.

La langue malaise parmi le groupe des langues polynésiennes, selon l'information reçue par la bonté de M. Marre, exprime aussi les numéraux de 8 et 9 par des composés à la manière des langues dravidiennes et des langues ougro-finnoises. Je me permets de réproduire les numéraux 1—10.

1 sa, (isa).	6 anam.
2 duva, (rua).	7 tudju, tudjoh.
3 tiga, (telu, tolu).	8 dulapan.
4 (pat), ampat.	9 selapan, sambilan.
5 lima (signifie aussi la main).	10 sa-puloh.

Sa-puloh signifie »un dix"; mais *lapan*, *bilan* signifient aussi »dix". Le numéral dulapan = 8 est un composé de *du*, signifiant 2 et de *lapan*, signifiant 10. Le numéral se-lapan = 9 présente la même analyse.

Dans toute l'antiquité le nombre 7 a été un nombre sacré, il joue encore aujourd'hui un grand rôle dans les contes populaires hongrois. Est-ce que cela ne se base pas aussi sur les sept jours des phases lunaires? Quoi qu'il en soit, les composés des numéraux 8 et 9 dans les langues ougro-finnoises, et dans chaque langue où ils se trouvent, comme aussi l'année de treize mois, sont de précieux documents d'une haute antiquité.

L'heure étant trop avancée, M. Wijnmalen réserve son mémoire pour la séance prochaine.

QUATRIÈME SÉANCE.

Vendredi 14 Septembre à 2 h. de relevée.

Conformément à l'ordre du jour adopté l'avant-veille, M. Long parle sur l'importance qu'il y aurait à réunir les proverbes et chansons popu-

laires der possessions anglaises, hollandaises et russes en Orient, et sur la meilleure méthode à suivre dans ce but. Il s'exprime dans les termes suivants:

In order to govern the masses well we must know them—a very difficult acquisition. In this respect proverbs afford some clue through the labyrinth, reflecting as in a mirror the natural spirit and social position of a people, throwing light on dark places in their history and geography, as has been remarked of Welsh proverbs, »some of them took their rise among the Druids long ere the Roman eagle had planted his talon in England".

By their archaisms and allusions they afford a clue to the origin and affinity of nations, a subject of increasing interest in these days of international relations. In respect to language, Dr. Spitta Bey well remarks, »Proverbs give the vernacular full of sève and of movement, the living language which has not changed for ages, they give the echoes of many religious faiths, of ideas as old as the world".

This is not the day when knowledge is to be gleaned from books only, as Book Worms and Grub Street would have it, there are prominent the study of external Nature and of men, as well as the wide field of traditional folk lore.

Orientalists have very properly bestowed much study on *coins*; but coins will not give you an insight, as proverbs do, into the internal history, manners, belief, opinions, and language of the masses, throwing a ray of light on the history and emigrations of the various peoples of the earth. An old writer remarks:

> The people's voice the voice of God we call;
> And what are proverbs but the people's voice,
> Coined first and current made by common choice?
> Then sure they must have weight and truth withal.

The Brahmans and upper classes in India, as in other countries, despise proverbs as vulgar; they act on the saying of Horace:

> Odi profanum vulgus et arceo.

But the masses of the East think differently; the Arabs, for instance, show their love for them by having entire books composed of proverbs or proverbial sayings, and the Bengali women can fight each other, not with the fist, but by pitching proverbs at one another,

By a comparison of European and Asiatic proverbs we may be able to throw some light on that obscure subject—the origin, affinity, and emigration of nations from Asia to Europe, giving us a peep into the depths of time; the course of the Gypsies in Eastern Europe has thus been traced by their proverbs, which are racy of the soil.

Benfey, in his preface to the *Pancha Tantram*, has pointed out the connection between the fables of the East and West as Folk Lore Societies are now doing; the same is applicable to proverbs. In fact, the roots of languages, the tales and proverbs of the people in East and West, have much in common, and throw light upon one another.

Proverbs, which existed before books, have from the dawn of hoary time been current among the people, and have been preserved as their inheritance and heirloom when everything else—customs, land, religion—have changed, and even when they die out in one country they are preserved in another.

Yet even these are giving way with the picturesque dresses, the curious customs, the out-of-the-way customs, the romantic looking buildings of the past, they are being swept into the gulph of oblivion by the tide of modern innovation. This is the era of *change* and social revolution, Europe is fast coming to a dead level of customs, dress, etc., the picturesque is passing away. The same applies to language, the pithy expression, the nervous sayings, the fossil poetry of old saws, are dying out. This is extending even to what has been called the unchangeable East; the schoolmaster and the missionary are abroad, and even caste is decaying.

It is 43 years since I landed at Calcutta, and what changes have I seen since then in India. The old pandits and kathaks, or story-tellers, with their traditional lore handed down from the dim past, are fading away like dissolving views. Men like Raja Radhakant Dev, with his *Kalpa Drum*, or great Sanskrit encyclopedia, are now almost extinct in Bengal, and the old *tolas*, or Sanskrit Colleges, are in a galloping consumption.

Now or never, therefore, must be our motto to rescue the proverbs and folk lore of the East from oblivion.

I brought the subject of Eastern proverbs before the Oriental Congress at Berlin two years ago, but I then propounded no definite scheme of action. My object this time is that the subject should be presented by this Congress to societies and influential authorities connected with the Dutch settlements in the East, British India and Russia, not exclu-

ding France, Spain and Portugal, requesting them to take steps for obtaining a complete collection of the proverbial lore of their Eastern subjects as a key to their past and present position, to their language as well as to the promotion of antiquarian and historical research.

Though we have an illustrious roll of names of Oriental scholars connected with proverbiology—the Roebucks, the Freytags, the Burkhardts—of a past generation, and though we have had of late valuable contributions in Chinese, Japanese, Malay, Arabic and Indian proverbs, yet the journals of our Oriental societies have given comparatively little attention to the subject.

We are, however, rich in collections of Arabic, Persian, and Hebrew proverbs, and have lately had additions in Dr. Spitta Bey's Arabic Grammar, where he gives 301 Arabic proverbs, and in the Arabic Grammar of Muhammad Tantavy. From Sanskrit we have little hope, as the pandits despised the people too much to recognise their proverbial wisdom, their language would not acknowledge proverbs which scorned the stilted style of pandits and pedants.

We want our attention particularly fixed on the aboriginal tribes of the East; we have two valuable little works on this, the proverbs of the Nilgherry hill tribes, and those of the Chittagang hill tribes.

I shall now review briefly the countries which are our field of action, and we shall naturally begin with Holland. In a residence in India of thirty years, I have taken deep interest in the history of the Dutch in the East, who were our early rivals in India. At Cochin, in 1870, I examined a valuable depository of records of the Dutch Government, which I hope may be yet utilised.

Holland is pre-eminently the land of the people, who have shown their power in defending themselves against the sand, the sea, and the Spaniards, and it is for them to co-operate on this subject of proverbs, which are the coins stamped with the people's thoughts.

I visited Portugal last year, and examined their libraries in search of the proverbs of Portugal and of their foreign possessions, but with little result; though the Portuguese were once such a power in the East, they held little communication with the people, and employed the Inquisition to crush out thought; thus, while the Portuguese have produced only about a dozen works on proverbs, the Dutch have published more than 150, of which we have a list in that valuable work on Dutch proverbs written by Professor Harrebomee.

The Dutch have, however, in a Colonial Empire in the East of 30,000,000,

done a little in collecting the proverbs of their subjects; we may hope much from a land which has produced many eminent Oriental *savants*, the land of Vondel and Cats, of Erasmus [1]) and Schultens.

In your own city, Leyden, there has been published this year a book on Eastern proverbs, by Dr. Carl Landberg *Proverbes et Dictons du peuple arabe.* He has taken the proverbs which are current among the people and which have their interpretations affixed to them by the people and not by labourers at the midnight lamp, developing the elephant out of the depths of their consciousness. He went among the bakers, the smiths, the sailors, the camelkeepers, on this search, and has given us a bouquet scenting of the country where it has been collected, but at times the odour is foul, indicating moral corruption—the Orientalist, however, has to give the things as they are, »the heap of dung by the side of the meadow decked with flowers". He found in Arabia, as many have in Europe, that the slang or common language is instinct with poetry.

British India, with its population of 250,000,000, one-fourth of that of the globe, affords a vast sphere of labour; we have works on proverbs in the Tamul [2]), Telugu, Urdu, Bengali, Mahratta, and Canarese, but there is a wide field unexplored—the collection, publication, translation, and interpretation of the proverbs of 250,000,000.

The Government of India is liberal in encouraging literary efforts, I can bear personal testimony; I was for many years a member of the Committee of the Bibliotheca Indica for publishing Sanskrit, Persian, and Arabic texts, we received a grant of 500 rupees monthly for that object. I was also in another Committee for collecting lists of Sanskrit MSS. by paying agents for going through the country to examine the libraries and purchase certain works; that was also paid for by Government.

---

1) Among the names which shone in the past among the writers on proverbs, none come out with greater lustre than that of Erasmus, of Rotterdam, *»magnum et venerabile nomen"*, distinguished in public life for the brilliancy of his writings, called an *Encyclopedia of Philology.* Using the classics to cultivate a love of the beautiful, he did not consider proverbs beneath his notice; he laboured for many years on a vast work exhibiting deep research on Classical Proverbs. Though a bulky and expensive book it went through forty-nine editions before 1703, and is still a standard; it appeared in 1500, fourteen years after the first work on Dutch proverbs was published.

2) Percival's valuable collection of Tamul proverbs is of little use, as he has omitted the interpretation in so many cases.

Now, we need folk lore and proverbiology taken up, as Lieutenant Temple and others are labouring in the cause, while the Bombay and Bengal Asiatic Societies present useful agencies.

Russia, from her position in Asia, could greatly assist—Turkestan, Eastern Asia, the Caucasus, the Tartar tribes present new and unexplored regions. Colonel Terentief gave me some years ago a valuable collection of Turkestan proverbs he had published. The Russian Academy and Russian Geographical Society might cooperate. Dahl, twenty years ago, printed a collection of 25,000 Russian proverbs, and before that Snegireff published a most interesting work in four volumes on the origin, affinity, and classification of Russian proverbs.

France, in Algeria, among the Arab and aboriginal tribes there in Saigon and Bourbon, might co-operate with us; she has had eminent writers on proverbs, foremost among whom is De Lincy.

I beg to bring forward the following resolution for the approbation of this section of the Congress:

That the collection, interpretation and publication of the proverbial literature, songs and folk lore of the East is urgent at the present time, when Oriental society is in a transition state. Proverbial literature, handed down from remote ages through the memory of the people, elucidates in many points the social conditions, feelings, and opinions of the masses, besides throwing light on various questions of philology, archæology, and history.

The rescuing from oblivion of those Eastern traditions can best be carried out by a Committee drawing up a circular on the above basis, to be transmitted to learned Societies in India, Holland, France, and Russia, to Oriental Societies, to persons engaged in education, to editors of newspapers and periodicals, and Chistian missionaries.

That the proverbs be collected as far as possible under the following heads:

Aboriginal Tribes,
Agricultural Classes,
Age and Youth,
Anger and Hate,
Animals, Birds and Fishes,
Classes in Society,
Clergy and Sects,
Commerce,
Co-operation,
Courage,
Covetousness and Money,
Change of Customs,
Death and Life,
Doctors and Medicine,
Envy and Hatred,
Family Relations and Home,

Festivals and Holy Days,
Gluttony and Drunkenness,
Government and Government Officials,
Gratitude,
Health,
Hope and Faith,
Ignorance and Knowledge,
Industry,
Language Archaisms,
Landlord and Peasant,
Law, Lawyers and Justice,
Love and Marriage,
Master and Servant,
Moderation and Temperance,
Monks and Ascetics,
Parents,
Persons and Places,
Plants and Trees,
Professions and Trades,
Prudence,
Purity,
Punctuality and Opportunity,
Races, Tribes and Castes,
Times and Seasons,
Tongues and Dialects,
Village Systems,
Weather Wisdom,
Wit,
Women.

M. le Président FAVRE fait observer qu'une ample collection de proverbes malais a été publiée d'abord par M. Klinkert, puis par lui-même dans son Dictionnaire malais-français. M. HUMME mentionne également un Recueil spécial de proverbes javanais publié par S. Keizer.

M. VAN MUSSCHENBROEK reconnaît qu'on a déjà rassemblé beaucoup de données sur le sujet indiqué, mais ce qui a été publié est disséminé dans différentes revues, et une grande partie en est resté généralement peu connu. En considération de la grande importance philologique et ethnographique des proverbes et dictons, M. VAN MUSSCHENBROEK propose:

Que la section émette le vœu que l'on adresse à chacun des gouvernements qui possèdent des colonies dans l'Orient, et à chaque société orientale, la demande de faire rassembler et publier tous les proverbes, chansons et traditions des peuples, pendant qu'il est encore possible de le faire.

Cette proposition, appuyée par MM. Shyâmaji Krishnavarmâ, Leitner et G. Oppert, est adoptée à l'unanimité.

M. B. F. MATTHES parle de ce qui appartient en propre aux fêtes et cérémonies des Macassares et des Bouguis et qu'on ne retrouve pas, ou qu'on ne retrouve que fort rarement chez les autres habitants de l'Archipel indien. Il décrit les différentes manières dont les jeunes gens font la cour aux jeunes filles, les formalités qui précèdent le mariage, les cérémonies des épousailles et celles de la dissolution du mariage; puis tout

ce qui se fait à l'égard des nouveau-nés, la cérémonie de la circoncision et du limage des dents. M. Matthes fait ressortir particulièrement que la population du midi de Célèbes observe très ponctuellement les préceptes de l'Islam, mais qu'elle n'y comprend pas grand'chose et qu'elle y mêle beaucoup de superstitions et de pratiques païennes. On en a un exemple remarquable dans la cérémonie des petits cailloux consacrés qu'on jette dans les tombaux de personnages distingués.

M. JUYNBOLL témoigne le haut intérêt qu'il prend aux remarquables recherches de M. Matthes, mais il fait observer qu'une partie des usages cités par lui n'est exclusivement la propriété ni des Bouguis, ni même des peuples d'Insulinde, mais qu'ils appartiennent à tous les Moslems du temps présent, et qu'on trouve même en Égypte plus d'une coutume que M. Matthes croit être particulière aux Bouguis. M. Juynboll exprime le vœu que ceux qui étudient cette matière veuillent avoir soin de distinguer avec exactitude ce qui est purement local de ce qui est commun à plusieurs contrées, procédé critique qui, loin de déprécier le travail des explorateurs comme M. Matthes, ne fera qu'en augmenter la valeur.

Le mémoire de M. Matthes paraîtra dans les Actes du Congrès.

M. WIJNMALEN lit un mémoire sur les mérites de Frédéric de Houtman, l'auteur du plus ancien dictionnaire malais, frère de Corneille de Houtman et gouverneur des Molucques de 1613—1625. Ce mémoire sera publié dans les Travaux du Congrès.

Avant de prononcer la clôture de la séance, M. le Président remercie les membres, en son propre nom et au nom des autres membres du Bureau, de la bienveillance et de l'appui qu'ils n'ont pas cessé de leur donner. M. VREEDE répond par quelques paroles cordiales.

SÉANCE DES PRÉSIDENCES RÉUNIES.

Le vendredi 14 Septembre, à midi, se sont réunis en séance à part les présidents des Congrès précédents, représentés par MM. de Rosny et Dillmann, les présidents et les vice-présidents des sections, les délégués officiels des gouvernements et les membres du Bureau.

L'ordre du jour comprend :

1°. L'examen de la proposition de Goeje.

2°. Les propositions à faire touchant l'endroit et l'époque de la réunion de la prochaine session du Congrès.

Le Président a reçu la lettre suivante de M. le Comte de Marsy :

Monsieur le Président,

Permettez-moi de vous soumettre quelques observations au sujet du vœu formulé par M. de Goeje, dans la première séance du Congrès et qui doit, si le bureau le juge convenable, être soumis samedi aux délibérations du Congrès.

D'abord la proposition de M. de Goeje n'est-elle pas destinée à entraîner de graves conséquences? Car, si, à l'imitation de ce qui se fait dans plusieurs états continentaux, les manuscrits des grandes bibliothèques sont envoyés à l'étranger pour y être mis à la disposition des savants qui s'occupent de travaux importants, n'a-t-on pas à craindre que les savants de l'Amérique, des *Colonies*, ne réclament une faveur analogue et que des manuscrits ne soient ainsi éloignés de leurs dépots pendant des mois entiers et soustraits, pour l'utilité d'une seule personne, à tous les lecteurs qui viennent les consulter sur place?

D'autre part, si des manuscrits peuvent, sur le continent, voyager sans inconvénient dans les valises diplomatiques et, une fois arrivés, rester en dépot dans les bibliothèques, qui se les incorporent provisoirement et les gardent avec le même soin que leurs propres richesses, les

voyages par mer, l'envoi direct à des particuliers ne peuvent-ils pas être souvent des causes de dégradation pour des ouvrages que leur vieillesse rend souvent fragiles et peu résistants?

Mais le bureau du Congrès saura mieux que moi apprécier ce qu'il convient de décider sur le principe, et le but principal de cette note est de lui proposer, si le vœu de M. de Goeje doit être mis aux voix, de le généraliser et de ne pas lui donner un caractère spécial à l'égard d'un seul établissement scientifique. Il suffirait, je crois, d'exprimer le désir, qu'à l'exemple de ce qui se fait, notamment, en France, en Russie, en Allemagne, en Autriche, etc., les grands établissements scientifiques des divers pays entrent dans la voie proposée, en mettant à la disposition des savants qui ne pourraient se déplacer, et dans des cas exceptionnels, leurs manuscrits, qui seraient, non pas confiés directement à ces savants, mais placés provisoirement dans de grandes bibliothèques de l'État emprunteur, où ils seraient consultés comme les livres de ces bibliothèques.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de mes sentiments respectueux.

M. DE GOEJE, tout en reconnaissant l'excellence des intentions de M. de Marsy, ne croit pas que ce soit au Congrès à énumérer les difficultés qui pourraient être soulevées contre la réalisation du vœu, et dit qu'à son avis une généralisation du vœu ne servirait qu'à l'affaiblir.

M. BARBIER DE MEYNARD partage l'opinion de M. de Goeje. Il ne saurait approuver une généralisation du vœu telle que M. de Marsy la propose. Quant aux difficultés pratiques qu'il faudra surmonter pour le réaliser, elles ne doivent pas empêcher le Congrès de le faire entendre.

M. FAVRE propose un changement de rédaction auquel M. de Goeje donne son assentiment [1]).

M. CUST exprime sa conviction qu'une lettre particulière du président à M. Gladstone augmenterait les chances de voir réaliser le vœu du Congrès.

M. ROST a écrit sur cette affaire à M. Bond, bibliothécaire en chef du Musée britannique, et a l'espoir que M. Boud appuiera le vœu.

---

1) La proposition a été reproduite dans le compte rendu de la séance d'ouverture sous la forme modifiée sous laquelle elle a été votée. D'après la rédaction primitive, on aurait lu: „puissent obtenir le prêt des manuscrits dont ils auront besoin pour leurs études, sous les conditions de garantie qui sont ailleurs en usage". d. G.

Plusieurs membres encore se prononcent en faveur de la proposition, après quoi il est décidé à l'unanimité d'en recommander l'adoption à l'assemblée de samedi.

M. Bühler, délégué de l'Autriche, et parlant aussi au nom de son co-délégué, M. Müller, propose que la prochaine session du Congrès ait lieu à Vienne en 1886. Son gouvernement l'a autorisé à faire cette proposition. L'assemblée décide que cette proposition sera faite au Congrès dans la séance de clôture et désigne, pour faire partie du Comité d'organisation du septième Congrès, avec le droit d'assumer d'autres membres dans le Comité, MM. von Kremer, Fr. Müller, Reinisch, Bühler, D. H. Müller et Karabacek.

SÉANCE DE CLOTURE.

La séance de clôture a eu lieu, toutes les sections réunies, dans la »Stadsgehoorzaal", samedi 15 Septembre, à 1½ heures, sous la présidence de M. KUENEN, Président du Congrès.

Après avoir ouvert la séance, M. le Président rappelle que depuis la séance d'ouverture plusieurs ouvrages ont été offerts au Congrès; les titres en ont été publiés dans les bulletins qui se trouvent entre les mains des membres. Le Président remercie les donateurs au nom du Congrès et ajoute que la liste des dons reçus pendant les deux dernières journées se trouvera dans le N°. 7 du Bulletin.

Le Président fait part à l'assemblée d'une lettre de M. le Ministre de l'Intérieur accompagnant l'envoi de 30 exemplaires du »Catalogue des Cylindres Orientaux du Cabinet Royal des Médailles de la Haye, par M. Joachim Menant" (La Haye, Imprimerie de l'État, 1878). M. le Ministre les met à la disposition de ceux des membres du Congrès qui en ont besoin pour leurs études ou qui voudraient en enrichir la Bibliothèque de leur université. Les membres qui désirent profiter de cette offre généreuse sont priés de s'adresser, immédiatement après la clôture de la séance, au Bureau, qui se fera un devoir de transmettre au Ministre l'expression de leur reconnaissance.

La proposition de M. de Goeje a été examinée par le Conseil des Présidences réunies avec les délégués des Gouvernements et le Bureau. Le Président a fait au sein du Conseil lecture d'une lettre de M. le Comte de Marsy, membre du Congrès, par laquelle celui-ci propose de généraliser le vœu. M. de Goeje a persisté à penser qu'il valait mieux en maintenir le caractère spécial et le Conseil unanime s'est rangé à son avis. Toutefois la rédaction primitive en a été légèrement modifiée, de

sorte que la proposition, telle que M. le Président a l'honneur de la soumettre à l'assemblée, est de la teneur suivante:

»Que le Congrès émette le vœu que, dorénavant, les savants qui seront empêchés de se rendre en personne au Musée Britannique puissent être mis à même de consulter dans leur propre pays les manuscrits dont ils auront besoin pour leurs études, sous les conditions de garantie que MM. les Trustees jugeront nécessaires; que l'assemblée autorise le Conseil à soumettre ce vœu à MM. les Trustees du Musée britannique, à prier ceux-ci, au nom du Congrès, de le prendre en bienveillante considération, et à solliciter leur puissante intervention auprès du Gouvernement britannique en faveur de la réalisation de ce vœu".

Des applaudissements prolongés accueillent cette proposition, que l'assemblée adopte à l'unanimité.

M. le Président soumet à l'assemblée le vœu suivant, formulé par la section de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient (Bulletin N°. 4, p. 4):

»Le Congrès des Orientalistes, convaincu de l'urgence d'un dictionnaire *chinois-anglais* et *anglais-chinois* complet et à la hauteur des exigences scientifiques et pratiques actuelles, s'adresse au Gouvernement de Sa Très-Gracieuse Majesté, la Reine d'Angleterre, avec la pressante prière de vouloir nommer une commission spéciale composée des sinologues les plus éminents tant en Europe, qu'en Amérique et en Chine, qui se partageront la tâche de compiler un Dictionnaire *Chinois-Anglais* et *Anglais-Chinois* complet dans le sens du grand dictionnaire sanscrit publié par MM. Boethlink et Roth, sous les auspices du gouvernement russe".

M. Schlegel ayant obtenu la parole pour expliquer la méthode à suivre dans la composition du dictionnaire désiré, dit:

Messieurs,

La proposition que vous venez d'entendre, faite par moi dans la section de l'Asie centrale et de l'Extrême Orient, a été adoptée à l'unanimitée par les membres, qui sont tous convaincus de l'urgence d'un dictionnaire chinois étendu.

Les dictionnaires actuels sont suffisants pour déterminer la signification des mots, mais ce n'est pas là tout ce qu'il nous faut à nous autres Sinologues. On ne rencontre que rarement dans nos ouvrages européens des allusions classiques ou anecdotiques, tandis qu'en Chine les livres fourmillent littéralement de pareilles allusions, soit historiques, soit anecdotiques,

soit religieuses, soit superstitieuses, soit botaniques, soit zoologiques, etc., allusions qui souvent sont de véritables piéges pour le lecteur, et que les dictionnaires actuels n'expliquent point, ou très-rarement. Ce qu'il nous faut, c'est donc un dictionnaire encyclopédique, contenant, soit in extenso, soit en renvoyant aux ouvrages originaux, l'explication de toutes ces allusions couvertes qu'on rencontre dans les ouvrages chinois. Les Chinois eux-mêmes ont compilé de nombreux ouvrages de référence, où ces allusions sont expliquées; mais ces ouvrages étant compilés sans système ou méthode, sont une mer-à-boire pour le lecteur, qui perd un temps énorme à chercher le fait désiré que, souvent encore, il ne peut trouver faute d'un fil conducteur dans ce labyrinthe. L'insuffisance de nos dictionnaires sous ce rapport a été la cause d'une foule de fautes et de mauvaises traductions de la part même de Sinologues très distingués, et a été la source de plusieurs malentendus sérieux et déplorables entre des savants très honorables et respectés; malentendus qui ont souvent jeté une tache sur leur caractère personnel. Quant aux dictionnaires Anglais-Chinois, ils sont encore plus défectueux, de l'aveu même de leurs auteurs, qui ne se sont point fait illusion sur une tâche qu'ils prirent à eux seuls sur leurs épaules, tandis qu'il aurait fallu une phalange de savants à compiler un pareil dictionnaire.

Je vois prie donc, Messieurs, de vouloir bien donner votre sanction au vœu émis par la 4e section en vous réunissant à la proposition à faire au Gouvernement britannique qui, vu l'importance extrême d'un pareil ouvrage, n'hésitera point, à ce que nous espérons, à donner son secours matériel à une entreprise trop formidable pour les forces individuelles des auteurs et des éditeurs.

Le vœu est adopté á l'unanimité par l'assemblée.

M. le Président communique à l'assemblée que la séance du Conseil des Présidences réunies a été spécialement consacrée à la question du choix provisoire du lieu de réunion de la prochaine session du Congrès. Il a l'honneur de soumettre à l'assemblée les conclusions suivantes:

1. La session prochaine aura lieu en Autriche, dans la ville de Vienne, en 1886.
2. Le comité d'organisation sera composé de MM. le baron von Kremer, Friedrich Müller, Leo Reinisch, George Bühler, David Heinrich Müller, Joseph Karabaçek, avec la faculté de cooptation.

M. Bühler, délégué du gouvernement autrichien, déclare que M. le

Ministre des Cultes et de l'Instruction publique l'avait chargé de porter à la connaissance du Congrès que le gouvernement de S. M. l'Empereur serait heureux si l'Autriche était choisie comme lieu de réunion du prochain Congrès.

L'assemblée accueille les propositions du Conseil avec enthousiasme et les adopte par acclamation.

L'ordre du jour étant épuisé, le Président monte à la tribune et adresse à l'assemblée le discours suivant:

Messieurs,

Je n'abuserai pas de votre attention. Mais il me semble que nous ne pouvons pas nous séparer sans nous être recueillis pendant quelques instants.

Je n'essaierai pas de vous présenter un résumé de vos travaux, et je suis certain que chacun d'entre vous m'approuvera de m'en abstenir. Ce n'est ni par hasard ni par caprice que le Congrès a commencé par se diviser en cinq ou, si vous voulez, en six sections. La science orientale n'en renferme pas un moindre nombre. Au sein même des sections il se forme de toute nécessité de nouvelles subdivisions, dont chaque membre enfin a sa spécialité à lui, sur laquelle il est seul juge compétent. Tel est le caractère de la science moderne, et les études orientales n'auraient pas pu ne pas s'y conformer pour leur part. Mais comment oserais-je alors entreprendre de vous tracer un tableau de tout ce qui s'est passé dans toutes les sections et de vous en signaler la valeur scientifique? Quand même il y aurait un homme capable à lui seul de s'acquitter de cette tâche, qui de vous serait désireux de l'entendre? Quand les travaux de notre Congrès se trouveront entre vos mains, vous prendrez la liberté de n'en lire qu'une faible partie et vous vous abstiendrez de porter un jugement sur tout le reste. Je serais donc obligé de me borner à vous donner la quintessence de nos Bulletins, qui à leur tour ne contiennent que des titres. Mais personne d'entre vous ne voudrait m'imposer ce devoir.

Tâcherai-je donc de déduire des travaux de vos sections quelques conclusions générales par rapport à la marche de nos études et de leur état actuel? Je crois qu'il serait dangereux de l'entreprendre. Aussi bien que dans la composition du Congrès, le hasard joue un rôle dans le choix des sujets qui sont mis à l'ordre du jour, et on risquerait de se tromper si l'on voulait interpréter logiquement ce qui en réalité n'a pas un sens

si profond. Nous avons pu remarquer de nouveau que ce sont surtout les branches les plus jeunes de nos études qui donnent lieu dans nos séances à d'intéressantes communications, soit sur les matériaux récemment découverts, soit sur la méthode qu'il faut suivre pour en faire usage, méthode qui naturellement ne s'est pas encore fixée, comme c'est le cas dans les autres départements, parvenus, si j'ose m'exprimer ainsi, à l'âge mûr. Mais c'est là une observation que nous avions faite auparavant déjà et qui certes ne demande pas de plus amples développements.

Il y a une thèse cependant, qui, si elle n'avait plus besoin d'être démontrée, s'est trouvée de nouveau confirmée d'une manière éclatante par notre Congrès, la thèse de l'utilité de nos réunions. M. de Rosny n'en a dès le commencement point douté et il jouit maintenant de la grande satisfaction de voir tout le monde de son avis. Serait-il nécessaire de vous rappeler mainte discussion à laquelle vous avez assisté ou pris part vous-mêmes dans vos sections? Qu'un seul exemple suffise. Dans la section arabe un de mes compatriotes vous communique les résultats de ses études sur la musique des Arabes, et aussitôt se lèvent tour à tour après lui un Français, un Suédois et un Allemand pour lui faire part de ce qu'ils ont vu et entendu eux-mêmes dans différentes parties de l'Orient. *Ex uno discite omnes.*

Et cependant ce que je viens de dire n'est pas encore le principal. Les fruits d'une réunion comme la nôtre se récoltent, non pas dans les séances générales et publiques, ni dans les sections, quoiqu' ils y soient déjà beaucoup plus abondants, mais surtout en dehors des assemblées officielles. C'est la vieille histoire de »ce qu'on voit et de ce qu'on ne voit pas". Si je ne me troupe, Messieurs, c'est surtout à ce point de vue de l'utilité latente et privée que notre Congrès a été un grand succès. Tout devait concourir à ce résultat. Dans une grande cité on ne se trouve un instant que pour se perdre aussitôt. Mais dans une petite ville comme la nôtre on est et l'on vit vraiment ensemble, et l'on aurait même de la peine à s'éviter. Mais qui d'entre nous s'y est appliqué pendant ces jours? Supposez que quelqu'un en eût eu l'envie, l'atmosphère dans laquelle il respirait l'aurait guéri. Car c'était une atmosphère saturée, pour ainsi dire, de l'esprit d'hospitalité, de bienveillance et de bonhommie, et elle pénétrait par tous les pores de notre être jusque dans le cœur même. Messieurs, je n'insiste pas. Mais je me crois autorisé à dire que dans les journées que vous avez passées ici, non seulement des amitiés d'ancienne date se sont renouvellées, mais qu'encore de nouveaux liens se sont formés et que beaucoup de malentendus se

sont dissipés pour faire place à cette estime réciproque, qui seule a droit de cité dans la science. »Ich kenne in der Wissenschaft keine Gegner, nur Mitarbeiter".

Ce ne sera pas m'écarter des considérations de cette nature que d'ajouter quelques mots sur un fait d'une haute importance pour nos études dont j'ai eu l'honneur de vous faire part au banquet d'hier. Il semble ne pas appartenir à »ce qu'on ne voit pas" et néanmoins il s'y rattache étroitement. Je veux parler de l'acquisition faite par le Gouvernement néerlandais, pour la Bibliothèque de notre université, de l'intéressante collection de manuscrits arabes que notre ami le Sheikh Amîn al-Madani avait vendue à la maison Brill et que celle-ci a bien voulu offrir en premier lieu à notre Gouvernement. Vous avez chaudement, Messieurs, applaudi cette communication. Sans doute c'était pour féliciter notre cher ami de Goeje du succès de ses efforts. Mais c'était en même temps une preuve que vous considérez comme acquis à vous tous ce qui désormais appartiendra à un seul; une preuve que l'adage »inter amicos omnia communia" exprime à vos yeux la vérité même. Nous vous en félicitons, Messieurs, et nous vous promettons que l'expérience ne vous démentira pas. Vous avez applaudi le Ministre de l'Intérieur et vous avez bien fait, car c'est son acte personnel, le mérite en est à lui et ne sera jamais oublié par l'Université de Leide. Mais permettez-nous de dire que le Congrès y est pour beaucoup et que, sans affaiblir notre reconnaissance envers M. Heemskerk, nous vous savons gré, à vous aussi, du don qui nous a été fait. Oui, il y a ici autre chose encore qu'une coïncidence de temps. Le Ministre, organe de l'opinion publique, s'est plu à nous témoigner la sympathie du pays tout entier; il a voulu nous laisser une preuve matérielle et durable de votre présence parmi nous; il vous dit que l'hommage rendu par vous à notre passé et à nos faibles efforts est hautement apprécié par la Néerlande.

En finissant j'ai à vous offrir mes remerciements personnels. Plusieurs fois pendant ces journées j'ai eu l'honneur d'être l'organe de votre reconnaissance pour l'accueil qu'on vous a fait. Je n'en renouvellerai pas les protestations. Ce serait comme si parmi ceux à qui je m'adressais il y en avait qui doutaient de notre sincérité, ce que j'aime à croire impossible. Mais vous tous, Messieurs, vous avez droit à l'expression de ma gratitude personnelle. Une perte cruelle et irréparable que j'ai subie il y a six mois m'avait inspiré le désir, si ce n'est de me soustraire à toute participation au Congrès, du moins de n'y prendre part que comme simple membre. Ce désir, je l'ai refoulé vers le fond de mon cœur, parce

que je croyais voir clairement qu'il y avait ici un devoir à remplir auquel il ne m'était pas permis de me refuser. On ne se repent pas de ce qu'on a entrepris pour un tel motif. Mais, quant à moi, j'en ai été récompensé bien au delà de mes mérites, et c'est vous, Messieurs, qui avez été, par votre indulgence et par votre bonté, les dispensateurs de cette récompense. Recevez l'assurance de ma vive gratitude!

Le moment de nous séparer s'approche, et c'est toujours triste de devoir se dire adieu. Mais nous savions d'avance que nous ne serions réunis que pour quelques jours fugitifs et nous sentons d'ailleurs que nous devons retourner à nos postes. En outre si ce Congrès-ci disparaît, un autre se montre déjà à l'horizon. Nous sommes obligés de nous dire adieu, mais nous avons le droit d'ajouter: Au revoir à Vienne!

L'assemblée témoigne par de longs applaudissements la sympathie avec laquelle elle a suivi le discours de M. le Président. Puis, la parole est accordée successivement à MM. de Laat de Kanter, bourguemestre de Leide, van Geer, recteur de l'Université de Leide, et Ch. Schefer, délégué du Gouvernement français.

M. DE LAAT DE KANTER:

Messieurs,

Je demande votre attention pour quelques instants pour accomplir un devoir de reconnaissance.

Votre décision de désigner Leide comme lieu de réunion de votre sixième Congrès nous a fort réjouis et honorés. Toutefois nous ne nous en dissimulions nullement les difficultés.

L'honneur de vous recevoir nous imposait celui de bien faire réussir votre Congrès.

Dans quelques jours vous serez dispersés vers tous les points du globe. Quelle sera l'impression qui vous restera du Congrès? La réponse à cette question est du plus grand intérêt pour les habitants de Leide, que je représente en ce moment.

Messieurs, si je ne me trompe pas très fort, cette réponse sera: Le sixième Congrès des orientalistes a eu un grand succès.

Si vous êtes tous d'accord sur ce point, je suis sûr que vous ne différerez pas avec moi si j'attribue ce succès à votre Comité d'organisation.

Je n'aurai pas besoin de vous énumérer ce qu'il a fallu de travail et d'activité pour faire marcher tout ce qu'il faut pour un congrès semblable à celui qui va finir. Et bien Messieurs, vous avez tous vu et êtes à même

de juger de quelle manière excellente votre Comité d'organisation a rempli sa très difficile tâche. Si donc le nom de la ville de Leide est dorénavant accompagné pour vous d'un agréable souvenir, ce sera au Comité d'organisation que nous autres habitants de Leide en serons redevables.

Je demande donc la permission d'exprimer au nom de la ville de Leide la vive reconnaissance qu'elle doit au Comité d'organisation et je le prie d'accepter ses sincères remerciements pour tout ce qu'il a fait pour faire réussir le Congrès.

M. VAN GEER:

Indien ik, M. de V., thans het woord voer in de Nederlandsche taal, is het niet uit gebrek aan deferentie jegens zoovele vreemdelingen, die wij om ons heen zien; doch er zijn omstandigheden in het leven, waarbij men zijne gevoelens alleen in zijne moedertaal, die ons toch boven alles dierbaar is, kan uitdrukken.

Zulk eene omstandigheid doet zich thans voor, daar ik tot u spreek als Rector der Leidsche Universiteit en mij voornamelijk richt tot u, waarde Voorzitter, en tot onze ambtgenooten, leden van dit Congres.

Ik wensch U en hun toe te brengen: een woord van *hulde* en een woord van *dank*.

Hulde wegens de voortreffelijke leiding en den goeden afloop van het Congres, hetgeen voornamelijk aan U en de leden van het Comité, die zich hiervoor zooveel moeite hebben gegeven, te danken is.

Een woord van *dank* vooral; — niet alleen voor de eer mij en den Secretaris van den Senaat bewezen door ons tot Eereleden van dit Congres te benoemen; — eene onderscheiding die door ons hoog werd gewaardeerd en ons in staat stelde de openbare zittingen en feestelijkheden bij te wonen — voornamelijk echter breng ik U dezen dank namens onze hoogeschool voor de voortreffelijke wijze, waarop door U en onze ambtgenooten, beoefenaars der Oostersche talen, hare eer is opgehouden. Ofschoon vreemdeling op dit gebied en dus buiten staat den arbeid en de resultaten van het Congres te beoordeelen, weet ik toch door de buitenlandsche geleerden, met wie ik deze week dagelijks verkeerde, en door de stukken, die van het Congres uitgingen, hoe de studie der Oostersche talen, steeds met voorliefde aan onze hoogeschool beoefend, niet alleen met onverminderden ijver wordt voortgezet, maar zelfs in diepte en omvang heeft gewonnen. Want tegenover de enkelen, die vroeger aan deze studie hunne krachten wijdden, wijzen wij thans op eene breede rij van

mannen, die zich op de verschillende takken dezer wetenschap toeleggen en haar naar alle richtingen trachten uit te breiden.

Zoo gaan de vreemdelingen van hier, versterkt in de waardeering onzer universiteit, en zullen haar goeden naam wijd en zijd verkondigen.

Op die wijze hebt Gij, M. de V. en waarde ambtgenooten! u verdienstelijk gemaakt niet alleen jegens onze hoogeschool, maar ook jegens het geheele vaderland, waarvan de roem op wetenschappelijk gebied hier zoo schitterend is gehandhaafd!

M. Schefer:

Messieurs,

Au moment de nous séparer je vous demande d'exprimer par un vote d'acclamation nos vifs remerciments à l'honorable président du Congrès, au secrétaire général et aux membres du comité d'organisation. Leurs soins éclairés et constants ont assuré le succès du sixième Congrès international des orientalistes.

Le Président ayant remercié les orateurs, tant personnellement qu'au nom du Bureau, déclare close la 6me session du Congrès. La séance est levée à 2½ heures.

LISTE DES OUVRAGES

OFFERTS AU

6ME CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES RÉUNI À LEIDE.

Par l'auteur, M. **Abel**, Dr. Ph.:

Ueber den Gegensinn der Urworte. Leipzig 1884. 8°.

Par **l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres** à Paris:

Corpus Inscriptionum Semiticarum ab Academia Inscriptionum et Litterarum humaniorum conditum atque digestum (Ed. E. Renan) Pars I, Inscriptiones Phoenicae. I, fasc. 2. Paris 1883. Fol.

Par l'auteur, M. **Arthur Alric**:

Les Pèlerins musulmans au tombeau de Moïse. Montpellier 1882. 8°.

Par les éditeurs, MM. **A. Asher & Co.** de Berlin:

Prospectus de la Publication »Persepolis", entreprise d'après le vœu émis par la 5e session du Congrès des Orientalistes, mais jusqu'ici insuffisamment appuyée.

On n'a imprimé que 105 exemplaires de cet ouvrage.

Par l'auteur, **M. de Biberstein Kazimirski**:

Dialogues français-persans précédés d'un précis de la grammaire persane et suivis d'un vocabulaire français-persan. Paris 1883. 8°.

Par la **Bibliothèque de l'Université Royale** de Leide:

Levini Warneri de rebus Turcicis epistolae ineditae. Edidit G. N. du Rieu. Lugd. Bat. 1883. 8°.

Catalogue des livres Chinois qui se trouvent dans la Bibliothèque de l'Université de Leide (par G. Schlegel). Leide 1883. 4°.

Par la **Bibliothèque Royale** de Stockholm:

Catalogue de la Bibliothèque Japonaise de Nordenskiöld, coordonné, revu, annoté et publié par Leon de Rosny, et précédé d'une préface par d'Hervey de Saint-Denys. Paris 1883. 8°.

Par l'auteur, M. **A. Bourquin**:

Dharmasindhu, or the Ocean of Religious Rites, by the Priest Kasinatha. Translated from the Sanscrit and commented upon by the Rev. A. Bourquin.

Reprinted from the Bombay Branch Royal Asiatic Society's journal, 1881, 1882.

Brahma Karma, ou les rites sacrés des Brahmanes, traduction et transcription des calendriers indous, par A. Bourquin.

Seulement les pages 1—96. Cette traduction paraîtra dans le VII Vol. des Annales du Musée Guimet. — La transcription du texte Sanskrit est sous presse.

Calendrier Indou. Shaka 1800, Samvat 1934. (1878). Sanskrit 12° obl.

Par les éditeurs MM. **E. J. Brill**:

M. J. de Goeje, Biographie de Reinhart Dozy. Traduite du Hollandais par Vict. Chauvin. Avec portrait. Leide 1883. 8°.

Catalogue de manuscrits Arabes provenant d'une bibliothèque privée à El-Medina et appartenant à la maison E. J. Brill, rédigé par Carlo Landberg. Leide 1883. Av. pl. 8°.

Cette collection est acquise par la Bibliothèque de l'Université de Leide.

Par l'auteur, M. **A. Carrière**:

M. Lauer, Grammaire Arménienne. Traduite, revue et augmentée d'une Chrestomathie et d'un Glossaire par A. Carrière. Paris 1883. 8°.

Par MM. **Cates** et **Rylands**:

Transactions of the Society of biblical archaeology. Vol. I—VII. London 1872—1882. 8°.

Proceedings of the Society of bibl. arch. 1878—1882. 5 Parts. 8°.

Par l'auteur, M. **Ch. Clermont-Ganneau**:

Sceaux et cachets Israëlites, Phéniciens et Syriens, suivis d'épigraphes Phénicienes inédites, sur divers objets, et de deux intailles Cypriotes. Avec deux planches. Extrait.

Epigraphes Hébraiques et Grecques sur des ossuaires juifs inédits. Extrait.

Par l'auteur, M. D. **Francisco Codera:**

Prospectus de la Bibliotheca Arabico-Hispana. Le premier volume contenant la moitié de l'ouvrage Assilah par Aben Pascual a paru.

En 20 exemplaires pour être distribués.

De la part de la **Confrérie missionnaire du St. Gourios** à Cazan:

Nic. Ilmiaski, Comment on droit traduire les livres religieux. En langue Russe. Cazan 1875. 8°.

Evangile selon St. Matthieu en langue Tchouvache. Cazan 1879. 8°.

Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue Tchouvache. Cazan 1882. 8°.

Ordo confessionalis Tchouvache. Cazan 1878. 8°.

Officium paschale Tchouvache. Ed. II. Cazan 1882. 8°.

Les grandes Fêtes de l'église, en langue Tchouvache. Cazan 1882. 8°.

Histoire Russe, en langue Tchouvache. Cazan 1882. 8°.

Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament, en langue Tatare. Cazan 1881. 8°.

Officium paschale Tatarice. Cazan 1879. 8°.

Supériorité du Christianisme, en langue Tatare. Cazan 1875. 8°.

Histoire Sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue Altai Cazan 1879. 8°.

A. Orloff, Grammaire de la langue Mongole-Bourate (langue parlée). Cazan 1878. 8°.

Morceaux instructifs en vers et en prose, en langue Altai. Cazan 1881. 8°.

Abécédaire en langue Altai. Cazan 1882. 8°.

Vies des Saints en langue Altai. Cazan 1883. Livr. 1 et 2. 8°.

Evangile selon St. Matthieu en langue Tchérémisse (dialecte est). Cazan 1882. 8°.

Catéchisme en langue Tchérémisse. Cazan 1879. 8°.

Histoire Sainte de l'Ancien Testament en langue Tchérémisse. Cazan 1879. 8°.

Histoire Sainte du Nouveau Testament en langue Tchérémisse. Cazan 1881. 8°.

L'Evangile selon S. Matthieu en langue Morduine (dialecte moksha). Cazan 1879. 8°.

L'Evangile selon St. Matthieu en dialecte Erzyan. Cazan 1882. 8°.

Histoire Sainte de l'Ancien Testament, en langue Morduine. Cazan 1880. 8°.

Les grandes Fêtes de l'Eglise en langue Morduine (dialecte Erzyan). Cazan 1881. 8°.

Modèles de littérature Morduine en langue Morduine. Cazan 1882—83. 2 tom. 8°.

I. Chansons. II. Contes et énigmes.

Les grandes Fêtes de l'Eglise en langue Votiaque. Cazan 1874. 8°.

Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue Votiaque. Cazan 1877. 2 tom. 1 vol. 8°.

Instruction chrétienne de St. Tychon en langue Votiaque. Cazan 1878. 8°.

Abécédaire en langue Votiaque. Cazan 1882. 8°.

Mœurs et poésies des Votiaques en langue Votiaque. Cazan 1880. 8°.

Prières en langue Ostiaque-Samoyède. Cazan 1879. 8°.

Histoire sainte en langue Ostiaque-Samoyède. Cazan 1879. 8°.

Explication des grandes fêtes de la Sainte Eglise en langue Ostiaque-Samoyède. Cazan 1879. 8°.

Abécédaire en langue Ostiaque-Samoyède. Cazan 1879. 8°.

Catéchisme et Evangile pour Pâques en langue Tongouse. Cazan 1881. 8°.

Evangile selon St. Matthieu en langue Tongouse. Cazan 1880. 8°.

Explication des grandes fêtes de la Sainte Eglise en langue Golde. Cazan 1881. 8°.

Par l'auteur, M. **H. Cordier:**

Bibliotheca Sinica. Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire Chinois. Tome II 1e livr. Paris 1883. 8°.

Essai d'une Bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVIIe et au XVIIIe siècle. Paris 1883. 8°.

Par M. **R. N. Cust:**

Rob. Needh. Cust, A Sketch of the modern Languages of Africa. Accompanied by a language map. London 1883. 2 vol. W. portraits. 8°.

Trübner's Oriental Series.

The New Testament of Our Lord and Saviour Jesus Christ. Transl. from the original Greek into the Akra- or Gālanguage. Carely revised... by J. Zimmermann. Printed for the British Bible Society, Basel 1872. 8°.

Bogos (or Bilin) Gospel of Mark. — Vienna, Printed for the British and foreign Bible Society 1882. 8°.

Buka ea Lipesalem tsa Davida, Khosi le Moperofeti mo Yesereleñ. E e hetolecoeñ mo puon ea Secuana. London 1841. 8°.

The Books of the Kings in the Ewe language. Printed for the British and Foreign Bible Society, Bremen 1878. 8°.

The Gospel according to St. John. Transl. into Hausa by Jam. Fred. Schön. London British and for. Bible Society 1857. 8°.

The Gospel according to St. John. Transl. into the Ibo language by Jo. Chr. Taylor. London Brit. and for. Bible Society 1865. 8°.

Linjil i Yisu Krista suñu borom bi. London British and foreign Bible Society. 1882. 8°.

The Gospel according to St. Matthew. Transl. into Mende. London British and foreign Bible Society 1871. 8°.

The Book of Psalms in the Nama-language. Edited by J. G. Krönlein. Printed at the expense of the Brit. ad for. Bible Society. Cape town 1872. 8°.

Evangelio iriyoandikpwa ni Matiyo: na Kugaluzwa Kpwa Maneno ga Kyinyika, ni Thom. Wakefield. Londini 1882. 8°.

The Acts of the Apostles by St. Luke in the Otji language. Basel Printed for the British and foreign Bible Society 1859. 8°.

The Epistle of St. Paul the Apostle to the Galatians in the Otyi language. Printed for the British and foreign Bible Society 1862. 8°.

Testamente e ncha. — E fetōletsoeng puong ea Basōthō. London Brit. and for. Bible Society 1881. 12°.

Anjili ya bwana wetu na mwokozi Isa Masiya kwa Mattayo. — Maneno ya kiswahili. London Brit. and foreign Bible Society 1876. 8°.

The two Epistles of St. Paul the Apostle to the Thessalonians in the Tji-language. Printed for the British and foreign Bible Society 1862. 8°.

The Epistle of St. Paul the Apostle to the Ephesians in the Tji-language. Printed for the British and foreign Bible Society 1862. 8°.

The Epistle of St. Paul the Apostle to the Philippians in the Tji-language. Printed for the British and foreign Bible Society 1862. 8°.

The four Epistles of St. Paul the Apostle to Timotheus, Titus,

Philemon in the Tji-language. Printed for the British and foreign Bible Society 1863. 8°.

The Epistle of St. Paul the Apostle to the Colossians in the Tji-language. Printed for the British and foreign Bible Society 1862. 8°.

The first (and second) Epistle of St. Paul the Apostle to the Corinthians in the Tji-Language. Printed for the British and foreign Bible Society 1862. 2 vol. 8°.

The two general Epistles of St. Peter the Apostle in the Tji-language. Printed for the British and foreign Bible Society 1863. 8°.

The Epistle to the Hebrews in the Tji-language. Printed for the British and foreign Bible Society 1863. 8°.

The two general Epistles of St. James and St. Jude in the Tji-language. Printed for the British and foreign Bible Society 1863. 8°.

Ak'áfa ka ama-Sálma. The Book of Psalms (transl. into Temne by C. F. Schlenker). Stuttgart 1869. 8°.

Itestamente Entsha: ezib'alo zonke zomnqopiso omtsha wenkosi yetu Uyesu Kristu. Elondone 1879. 8°.

Iwe ti Samueli ekini & ekeji ati ti Jobu. London 1881. 8°.

Par l'auteur, M. **James Darmesteter**:

Études iraniennes. Paris 1883. 2 vol. 8°.

Essais orientaux. Paris 1883.

Par l'auteur, M. **A. Delattre** S.J.:

Le peuple et l'empire des Mèdes jusqu' à la fin du règne de Cyaxare. Brux. 1883. 8°.

Esquisse de géographie assyrienne. Extrait.

Salomon. Assurbanipal. Balthasar. »

Cyrus d'après une nouvelle méthode scientifique. Extrait.

Par l'auteur, M. **L. Delgeur**:

Sur le rituel funéraire (Livre des morts) des anciens Egyptiens. Bruxelles 1873. 8°.

Publ. par l'Académie d'archéologie de Belgique.

Des connaissances géographiques des anciens Egyptiens. Extrait.

La cartographie chez les anciens. Extrait.

La cosmographie des Grecs. Extrait.

Par l'auteur. M. **Jos. Derenbourg:**

Essai de restitution de l'ancienne rédaction de Masséchèt Kippourim. Extrait.

Les trois premières feuilles d'une Version Latine de Calîla we Dimna, par Jean de Capoue.

Par l'auteur, M. **L. M. Devic:**

Le pays des Zendjs ou la côte orientale d'Afrique au moyen-age (Géographie, mœurs, productions, animaux légendaires) d'après les écrivains Arabes. Paris 1883. 8°.

Les villes de la France méridionale au moyen-âge d'après les géographes arabes. Extrait.

Coup d'œil sur la littérature géographique arabe au moyen-âge. Extrait.

Les pluriels brisés en arabe. Leçon faite au cours d'arabe de la faculté des lettres de Montpellier. Extrait.

Par l'auteur, M. **Julien Duchateau:**

Une création scientifique française. Le premier congrès international des Orientalistes. Paris 1874. 8°.

L'ethnographe (Journal d'ethnographie universelle). Paris 1878—80.

Sunta di Studi di Etnografia Africana. Extrait.

Une collection de portraits, planches, prospectus, Numéros specimen et pièces manuscr. 37 pièces.

Notice nécrologique sur Charles de Labarthe. Extrait.

Sur l'origine de l'écriture japonaise et sumérienne. Extrait.

Notice sur les Aïno. Extrait.

Les buveurs du fleuve jaune. Chanson bacchique chinoise de li Taïpe. Paris 1872. 8°.

Catalogue de produits et objets d'art japonais composant la collection envoyée du Japon pour l'exposition universelle de 1867. Paris 1868.

Notice nécrologique sur Charles Texier. Extrait.

Par l'auteur, M. **R. Duval:**

Les dialectes néo-Araméens de Salamas. Textes sur l'état actuel de la Perse et contes populaires, publiés avec une traduction française par Rob. Duval. Paris 1883. 8°.

Par l'auteur, M. **Joh. Dyserinck:**

Het Boek der Spreuken, uit het Hebreeuwsch opnieuw vertaald en

met aanteekeningen en eene inleiding voorzien door Joh. Dyserinck. Haarlem 1883. 8°.

Kritische scholiën bij de vertaling van het boek der Spreuken. Extrait du »Theologisch Tijdschrift". Leide 1883. 8°.

Par les professeurs de l'**Ecole spéciale des langues Orientales vivantes** à Paris:

Mélanges Orientaux. Textes et traductions publiés par les professeurs de l'école spéciale des langues Orientales vivantes à l'occasion du VIe Congrès international des Orientalistes réuni à Leide (Septembre 1883). Paris 1883. Av. pl. 8°. maj.

Ex. sur papier fort.

Ce volume contient: Notice historique sur l'École spéciale des langues Orientales vivantes. — Quatre lettres missives écrites dans les années 1470—1475 par Aboû'l Ḥasan 'Alî, par H. Derenbourg. — Trois chapitres du *Khitay Namèh* par Ch. Schefer. — Notice sur l'Arabie Méridionale, par A. C. Barbier de Meynard. — L'incendie de Singapour en 1828 par l'Abbé P. Favre. — Inscriptions d'un reliquaire arménien de la collection Basilenski, par A. Carrière. — Fragments inédits de littérature grecque, par E. Miller. — Mémorial de l'antiquité japonaise, par Léon de Rosny. — Kim Vân Kiêu Truyên, par A. des Michels. — La Bulgarie à la fin du XVIIIe siècle, par L. Leger. — Notice biographique et bibliographique sur Nicolas Spatar Milescu, par Emile Picot. — Essai d'une bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVIIe et au XVIIIe siècle, par H. Cordier. — Un épisode du poème épique Sindâmani, par Julien Vinson.

Par l'auteur, M. **Aug. Eisenlohr**:

Ein mathematisches Handbuch der alten Aegypter (Papyrus Rhind des British Museum) übersetzt und erklärt von Aug. Eisenlohr. I Bd. Commentar. Leipzig 1877. 4°.

—— Id. II Bd. Tafeln. fol.

Par l'auteur, M. l'Abbé **P. Favre**:

Dictionnaire malais-français. Vienne 1875. 2 tomes. 8°.

Dictionnaire français-malais. Vienne 1880. 2 tomes. 8°.

Dictionnaire javanais-français. Vienne 1870. 8°.

Par l'auteur, M. **G. Flechia**:

Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore. Dissertazione linguistica. Torino 1871. 4°.

Nomi locali d'Italia derivati dal nome della piante. Torino 1880. 8°.

Grammatica Sanscrita. Torino 1856. 8°.

Dell' origine della voce sarda nuraghe. Congetture etimologiche. Torino 1872.

Sampati e Anumante. Traduzione dal Ramajana. Torino 1852. Extrait.

Postilla sopra un fenomeno fonetico (cl = tl) della lingua latina. Torino 1871. 8°.

Versione sanscrita dell' episodio Dantesco Francesca da Rimini. Ricordo all Colleghi Indologi del Congresso Orientalistico di Berlino. 1881. 8°.

Intorno ad una peculiarità di flessione verbale in alcuni dialetti Lombardi. Roma 1876. Extrait.

Par l'auteur, M. A. A. Führer:

Aphorisms on the sacred law of the Arias, as taught in the school of Vasishṭha. Ed. with critical notes, an Anukramaṇikā, indices of words and Vedic mantras, and an appendix of quotations as found in some Dharmanibandhas, by Al. Ant. Führer. Bombay 1883. 8°.

Bombay Sanskrit Series, N°. XXIII.

Rapport d'une séance de Pandits à Benares dans laquelle Dundizâja Paṇḍita préconise la haute importance de collectionner des manuscrits. 4 exempl.

Vol. 7 de l'année 1868 de la revue intitulée *Zertosti Abhias*, »De la division du temps chez les Parses".

Par l'auteur, M. G. von der Gabelentz:

Anfangsgründe der Chinesischen Grammatik mit Uebungsstücken. Mit einer Schrifttafel. Leipzig 1883. 8°.

G. von der Gabelentz und A. B. Meyer, Beiträge zur Kenntniss der Melanesischen, Mikronesischen und Papuanischen Sprachen, ein erster Nachtrag zu H. C. von der Gabelentz Werke »die Melanesischen Sprachen". Leipzig 1882. 8°.

Par les auteurs, MM. G. von der Gabelentz et A. B. Meyer:

Einiges über das Verhältniss des Mafoor zum Malayischen. La Haye 1883. Extrait.

Par l'auteur, M. A. J. C. Geerts:

Description de la Plante Soja hispida du Japon. Yokohama 1883. 8°.

Cochinchine Française. — Voyage du yacht Hollandais »Grol" du Japon au Tonquin (31 Janvier 1637, 8 Août 1637). Suivi de quelques renseignements sur le Tonquin par des auteurs Japonais du XVIIe siècle. Saigon 1882. 8°.

Les produits de la nature Japonaise et Chinoise comprenant la dénomination, l'histoire et les applications aux arts, à l'industrie, à l'économie, à la médecine, etc. des substances qui dérivent des trois règnes de la nature et qui sont employées par les Japonais et les Chinois. — Partie inorganique et minéralogique. Yokohama 1873—83. 2 vol. 8°. Av. pl.

On vaccination in Japan. Yokohama 1879. 8°.

On sanitary reform in Japan. Yokohama 1880. 8°.

Notice sur quelques eaux minérales du pays. Yokohama 1877. 8°.

Report of the Director of the central sanitary bureau on choleraic diseases in Japan. 1877. 8°.

Report (III annual) of the Central sanitary Bureau of the home department of the Imperial Japanese Government for the period from Juli 1st. 1877 to June 30th 1878. Tokio 1881. 8°.

Het tachtigste verjaarfeest van den Japanschen plantkundige Ito Keiske (1882). Extrait.

Observations on Kinch's list of plants used for food. Extrait.

The Arima rebellion and the conduct of Koeckebacker. Extrait.

Par l'auteur, M. **J. Gerson da Cunha**:

Contributions to the study of Indo-Portuguese numismatics. Bombay 1883. W. pl. 8°.

Savitri, an Indian dramatic Idyl, in two acts, by Angelo de Gubernatis. Transl. from Italian into English by J. Gerson da Cunha. Bombay 1882. 8°.

Par l'auteur, M. **J. van den Gheyn** S.J.:

Le séjour de l'humanité postdiluvienne. Extrait. 2 Exempl.

Cerbère; étude de mythologie comparée. » 5 »

Études avestiques. Extrait. 2 Exempl.

L'étymologie du mot Pamir. Paris 1882. 8°.

Le Yidghah et le Yagnobi, Étude sur deux dialectes de l'Asie centrale. Bruxelles 1883. 8°. 7 Exemplaires.

Les migrations des Aryas. Anvers 1882. 3 Exemplaires. 8°.

Par l'auteur, M. **M. J. de Goeje:**

Notice sur les Proverbes et Dictons de la province de Syrie, publiés par C. Landberg. Extrait.

Par **M. J. Gottwaldt:**

شرح الوقاية, Çadr as-Scharîah, Commentaire sur le Wikâya, ouvrage de jurisprudence d'après le rite d'*Abou Hanifa*. Petropoli 1881. 8°.

M. Dobrotworsky, Dictionnaire Aino-Russe précédé de la biographie de l'auteur. Casan 1876. 8°.

(M. Dobrotworsky, frère de l'auteur défunt, a émis le vœu qu'un des membres du Congrès veuille publier un compte-rendu du dictionnaire dans les Travaux du Congrès.)

Par l'auteur, M. **J. J. M. de Groot:**

Jaarlijksche feesten en gebruiken van de Emoy-Chineezen. — Een vergelijkende bijdrage tot de kennis van onze Chineesche medeburgers op Java. Met uitgebreide monographieën van godheden, die te Emoy worden vereerd. Batavia, 's Gravenhage 1881. Dl. I. 8°.

Par M. **Guimet:**

Annales du Musée Guimet. Lyon 1880—1883. 5 vol. 4°.

Congrès provincial des Orientalistes. Compte-rendu de la troisième session. Lyon 1878. 2 vol. 4°.

L. de Milloué, Catalogue du Musée Guimet. Ie partie. Inde, Chine et Japon, précédée d'un aperçu sur les religions de l'extrême Orient et suivie d'un Index alphabétique des noms des divinités et des principaux termes techniques. Nouv. éd. Av. pl. Lyon 1883. 8°.

Revue de l'histoire des religions, publiée sous la direction de Maur. Vernes. Année I—IV. Tome I—VII. N°. 1 et 2. Paris 1880—83. 8°.

Par l'auteur, M. **Stanislas Guyard;**

Géographie d'Aboulfeda traduite de l'arabe en français. Tome II, seconde partie. Paris 1883. 4°.

Par **M. Isaac H. Hall:**

Une page photographiée d'un manuscrit syrien découvert par M. Hall à Beirouth et qu'il espère publier bientôt.

De la part de l'auteur, M. **C. de Harlez:**

De l'exégèse et de la correction des textes avestiques. Paris-Leipzig 1883.

Le Muséon, Revue internationale. Tome II n°. 3. 1883. 2 Exempl.

Par l'auteur, M. K. F. Holle:

Tabel van Oud- en Nieuw-Indische alphabetten. Bijdrage tot de palaeographie van Nederlandsch-Indië. Uitgegeven door het Batav. Genootsch. van Kunsten en Wetenschappen te Batavia, 's Hage 1882. 4°.

Par l'Institut Royal Néerlandais:

Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde van Nederlandsch-Indië. Uitgegeven vanwege het Kon. Instituut voor de taal-, land- en volkenkunde van Nederl.-Indie. Ter gelegenheid van het VIe Internationale Congres der Orientalisten te Leiden. — Taal- en Letterkunde. 's Gravenhage 1883. M. pl. 8°.

Ce volume contient: Proeven uit het Oudjavaansche Râmâyana, door H. Kern. — Lijst van Javaansche en Sundaneesche woorden uit het Arabisch of het Perzisch afstammende, medegedeeld door A. W. T. Juynboll. — Javaansche sprookjes, door H. C. Humme. — Een paar fragmenten van de „Historie van Raden Sapri" door H. J. Oosting. — Bangsa Tjara. Madoereesche dengeng. Tekst, vertaling en aanteekeningen door A. C. Vreede. — Losse opmerkingen over het Balineesch, door R. van Eck. — Over de Maleische pantoens, door J. Pijnappel Gzn. — Geschiedenis van Tadjoe'l Moelock en Prinses Bakawali, door D. Gerth van Wijk. — Manangkabausche woordenlijst, bijeenverzameld door J. F. L. Schneider. — De Pidatö bij de feesten der Manangkabo-Maleiers, door A. L. van Hasselt. — Bataksche oorlogsverklaring, door G. K. Niemann (Met plaat). — Einiges ueber das Verhaeltniss des Mafoor zum Malayischen, von G. von der Gabelentz und A. B. Meyer. — Koning Harsha van Kanyâhubja door S. J. Warren. — Un labyrinthe Chinois par G. Schlegel.

Bijdragen tot de taal-, land- en volkenkunde van Nederlandsch-Indië. Uitg. vanwege het Koninkl. Instituut voor de taal-, land- en volkenkunde van Nederl.-Indië. Ter gelegenheid van het VIe Internat. Congres der Orientalisten te Leiden. — Land- en Volkenkunde. 's Gravenhage 1883. Met Kaarten. 8°.

Ce volume contient: De oudste kaarten van den Maleischen Archipel, door P. A. Tiele. Met eene kaart. — Het bevolkingscijfer van Nederlandsch Oost-Indië, door J. Kuyper. Met eene kaart. — Die wichtigsten Daten unserer geologischen Kenntniss vom Niederländisch Ost-Indischen Archipel von K. Martin. — Geschiedkundig overzicht van de expeditie naar Tomorie op Celebes in het jaar 1856, door A. W. P. Weitzel. Met eene kaart. — Een en ander over het inlandsch onderwijs in de Padangsche Bovenlanden, door C. Snouck Hurgronje. — Het strafrecht bij de volken van het Maleische ras, door G. A. Wilken. — Kritisch overzicht der reizen naar Nederlandsch Nieuw-Guinea in de jaren 1879—1882, met kaart der toen voor het eerst nader opgenomen Zuidkust,

door P. J. B. C. Robidé van der Aa. — Scènes tirées du Wayang pourwâ. Chromolithographies faites et exposées à l'occasion du sixième congrès des Orientalistes, tenu à Leide en 1883, par L. Serrurier.

Eenige proeven van Boegineesche en Makassaarsche poëzie. Uitgegeven vanwege het Koninkl. Instituut voor de taal-, land- en volkenkunde van Nederl.-Indië (door B. F. Matthes). Ter gelegenheid van het VIe Internationale Congres der Orientalisten te Leiden. 's Gravenhage 1883. 8°.

Geschiedenis van Tanette. Boeginesche tekst met aanteekeningen. Uitg. vanwege het Kon. Instituut voor de taal-, land- en volkenkunde van Nederl.-Indië door G. W. Niemann. Feestgave ter gelegenheid van het VIe Internationale Congres der Orientalisten te Leiden. 's Gravenhage 1883. 8°.

Par M. **E. Kuhn:**

Literatur-Blatt für Orientalische Philologie unter Mitwirkung von Dr. Johannes Klatt in Berlin, herausgegeben von Professor Dr. Ernst Kuhn in München. Leipzig und München 1883. 8°.

Numéro 1r en 200 exemplaires pour être distribués.

Par M. le Dr. **Carlo Landberg** de la part des auteurs:

Nâcîf al-Yâzdjî, *Noûr al-qirâ fi djauf al-farâ*, compendium excellent fait par son fils Ibrâhîm al-Yâzdjî. Beirouth 1882. 8°.

Ibrâhîm al-Yâzdjî, *Matâli' as-sa'd li-motâli' al-djauhar al-fard.* Petit traité de grammaire. 2e édit. Beirouth 1881. 8°.

Djordjî Efendî Yannî, *Târîkh Souriyâ* (Histoire de la Syrie). Beirouth 1881. 8°.

Par l'auteur, M. **Louis Leger:**

Esquisse sommaire de la mythologie Slave. Extrait.

Par l'auteur, M. **G. W. Leitner** LL. D.:

History of indigenous education in the Panjab since annexation and in 1882. Calcutta 1883. 1 vol. fol.

Par l'auteur, M. **O. von Lemm:**

Das Ritualbuch des Ammondienstes. Ein Beitrag zur Geschichte der Kulturformen im alten Aegypten. Leipzig 1882. 8°.

Aegyptische Lesestücke, zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Privatstudium, mit Schrifttafel und Glossar, herausg. von Osc. von Lemm. I Thl. Schrifttafel und Lesestücke. Heft 1—2 (Lithogr.) Leipzig 1883. 4°.

Par l'auteur, M. **P. A. van der Lith:**

كتاب عجايب الهند ou livre des merveilles de l'Inde. Texte Arabe publié d'après le manuscrit de Constantinople par P. A. van der Lith. Traduction Française par L. Marcel Devic. Avec quatre planches. Leide 1883. 4°.

Publication dédiée au VIe Congrès des Orientalistes.

Par l'auteur, M. **L. Loewe:**

A Dictionary of the Circassian Language. In two parts English-Circassian-Turkish, and Circassian-English-Turkish. Containing all the most necessary words for the traveller, the soldier, and the sailor; with the exact pronunciation of each word in the English character. London 1854. 8°.

J. B. Levinsohn, Êfés Dammîm: A Series of conversations at Jerusalem between a Patriarch of the Greek Church and a Chief Rabbi of the Jews, concerning the malicious charge against the Jews of using Christian blood. Translated from the Hebrew as a tribute to the memory of the martyrs at Damascus by L. Loewe. London c. s. 1861. 8°.

Par l'auteur, **M. le Comte de Marsy:**

Balthasar de Monconys. Analyse de ses voyages au point de vue artistique. Caen 1880. 8°.

Deux années de la vie d'Antoine Galland (1672—1673). Amiens 1882.

Ex. sur papier jaune.

Par l'auteur, M. **A. F. Mehren:**

Avicenna's Forhold til Islam og hans Anskuelser om Sjaelens theoretiske og praktiske Udvikling i Verden. Kjobenhavn 1883. Extrait.

Par M. le Directeur, M. le Comte **Meyners d'Estrey:**

Annales de l'extrême Orient, Bulletin de la Société académique Indo-Chinoise. Revue Asiatique et Océanienne. Tome 1—5. Paris 1878—83. 8°.

Par l'auteur, M. **B. M. Minguez:**

Datos epigráficos y numismáticos de España. Valladolid 1883. 8°.

Par l'auteur, M. **Mirza Djafar:**

Dialogues Persans et Russes. Kazan 1883. 8°.

Par l'auteur, M. **Leonello Modona:**

Relazione sulla scoperta di un prezioso incunabulo nella bibliotheca della R. Universita di Bologna. Bologna 1883. 8°.
Brochure en 50 exemplaires pour être distribués.

Par M. **D. H. Müller** au nom de lui-même et de M. **Mordtmann:**

J. H. Mordtmann und D. H. Müller, Sabaïsche Denkmäler. Mit 8 Tafeln. Wien 1883. 4°.

Par l'éditeur, M. **Mart. Nijhoff:**

Bibliotheca Néerlando-Indica. Catalogue de livres et de quelques manuscrits concernant les Indes Orientales et Occidentales Néerlandaises, l'Empire Indo-Brittanuique etc. en vente aux prix marqués chez Mart. Nyhoff. La Haye 1883. 8°.
Quelques exempl. pour être distribués.

Par l'auteur, M. **Ollivier-Beauregard:**

En Asie, Kachmir et Tibet. Etude d'etnographie ancienne et moderne. Paris 1883. 8°.

Par l'auteur, M. **G. Oppert:**

Nitiprakāśikā. Edited by Gust. Oppert. Madras 1882. 8°.
Sukranîtisāra. Edited by Gust. Oppert. Madras 1882. Vol. I. 8°.
Vol. I. Text, variae lectiones &c.

Par l'auteur, M. **P. Perreau:**

Oceano delle abbreviature e sigle ebraiche, caldaiche, rabbiniche, talmudiche, cabalistiche, geografiche, dè titoli di libri, dè nomi d'autori, delle iscrizioni sepolcrali etc. colle loro varie soluzioni raccolte ed ordinate de Pietro Perreau (Autogr.) Parma 1883. 4°.
2a edizione di 60 exemplari.

Par l'éditeur, M. **P. Peterson:**

Kâdambarî, (Sanskrit) ed. by Pet. Peterson. Bombay 1883. 8°.
Bombay Sanskrit Series N°. XXIV.

Par l'éditeur, M. **C. Puini:**

Li-ki o istituzioni, usi e costumanze della Cina antica, traduzione, commento e note di Carlo Puini. Firenze 1883. Fax. 1. 8°.
Pubb. del R. Istituto di studi superiori pratici in Firenze.

Par M. **Paul Regnaut**:

Examen du mouvement vocalique dans la déclinaison des thèmes indo-européens en V—I—R, et questions connexes.

Stances sanskrites inédites d'après un manuscrit de la bibliothèque universitaire de Lyon.

Notes sur l'étymologie de *σιδηρος*.

Nouveaux aperçus sur le vocalisme indo-européen, précédés d'une analyse critique des systèmes actuellement en vigueur. Paris 1883. 8°.

Par l'auteur, M. **Almaric Rumsey** et les éditeurs MM. **W. H. Allen et Co.**:

A Chart of Hindu family inheritance, with an explanatory treatise. 2d ed. much enlarged. London 1877. 8°.

A chart of family inheritance, according to orthodox Moohummudan law, with an explanatory treatise. 3d ed. much enlarged. London 1880. 8°.

Par l'auteur, M. **Ed. Sachau**:

Reise in Syrien und Mesopotamien. Mit Karten und Taf. Leipzig 1883. 8°.

Par l'auteur, M. **W. H. Salter Brooks**, M. A.:

Vestiges of the broken plural in Hebrew. Dublin 1883. 8°.

Par l'éditeur, M. **Ch. Schefer**:

Ezéch. Spanheim, Relation de la cour de France en 1690. Publiée pour la Société de l'Histoire de France par Ch. Schefer. Paris 1882. 8°.

Chrestomathie Persane à l'usage des élèves de l'école spéciale des langues Orientales vivantes. Publiée par Ch. Schefer. Paris 1883. Tome I. 8°.

Publication de l'École des langues Orientales vivantes.

Par l'auteur, M. **Eb. Schrader**:

Gedächtnissrede auf Justus Olshausen. (Extrait des Abhandl. der Königl. Preuss. Akad. der Wissensch. de Berlin.) Berlin 1883.

Par l'auteur, M. **L. Serrurier**:

Catalogue de la Section ethnographique de l'Exposition internationale,

coloniale et d'exportation générale tenue à Amsterdam du 1 Mai au 31 Octobre 1883. Leyde 1883. Av. carte. 8°.

Exempl. sur papier fort.

Par l'auteur, M. **C. Snouck Hurgronje**:

De beteekenis van den Islâm voor zijne belijders in Oost-Indië. Leiden 1883. 8°.

En 40 exemplaires pour être distribués.

Par la **Société Royale Asiatique**:

LXth Annual report of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland. Hertford 1883. 8°.

Par l'auteur, M. **J. S. Speyer**:

Les premières feuilles d'un ouvrage sous presse intitulé Sanskrit Syntax.

Par l'auteur, M. **J. N. Strassmaier**:

Alphabetisches Verzeichniss der Assyrischen und Akkadischen Wörter im zweiten Bande der »Cuneiform Inscriptions of Western Asia" sowie mehrerer anderen meist unveröffentlichten Inschriften. Mit zahlreichen Ergänzungen und Verbesserungen der Texte nach den Thontafeln des Britischen Museums. Leipzig 1882. Lg. 1. (Autographirt). 4°.

Assyriologische Bibliothek herausg. von Fr. Delitzsch und P. Haupt.

Catalogue de l'imprimerie catholique des PP. Missionaires de la Compagnie de Jésus en Syrie. Beyrouth 1883. 8°.

Par l'auteur, M. Rajah Comm. **Sourindro Mohun Tagore**, M. D.:

Bhatta-Náráyaṇa, Veṇí-Sanhára Nátaka, or the binding of the braid, a Sanskrit drama. Done into English by Sourindro Mohun Tagore. Calcutta 1880. 8°.

Jam. W. Furrell, The Tagore family. A memoir. London 1882. 8°.

Printed for private circulation.

Sourindro Mohun Tagore, The twenty principal Kávyakáras of the Hindus, or extracts from the works of twenty of the most renowned literati of India. An offering to the VI International Congress of Orientalists to be held at Leyden in Sept 1883. Calcutta 1883. W. pl. 4°.

Avec une planche lithographiée où figurent les vingt Kávyakáras faisant hommage de leurs ouvrages au Congrès.
En 200 exemplaires pour être distribués.

Les ouvrages sanskrits attribués aux vingt principaux Kávyakáras des Hindous, savoir:

Válmíki, Ramáyana. Calcutta 1861. 2 vol. 4°.

I. Baul to Aronna Candu.

II. Kishkindhà to Wottora Candu.

Kálidása, Raghuvansa. S. l. e. a. 8°.

Bháraví, Kirátárjjuníya avec adnot. d'Aballinátha. Calcutta 1935 (1879). 8°.

Mágha, S'is'upála-badha éd. par Jívánanda Vidyaságara. Calcutta (1875). 8°.

S'ríharsha, Naishadha-charita, avec adnot. de Mallimátha. Calcutta 1876. 2 vol. 8°.

Kaviraja Pandita, Raghavapandaviya. An epic poem. With a commentary styled Kapatavipatika by Premachandra Tarkavagisa. Calcutta 1854. 8°.

S'údraka, Mrichchhakatika avec comment. de Rà mawaya S'armà. Calcutta 1792 (1870). 8°.

Bhatti, comm. par Jayàmangala et Bharatamallika. Calcutta 1879. 2 vol. 8°.

Dandi, Das'akumára-charita éd. par Srídamaru-Vallabha S'armá. Calcutta 1925 (1869). 8°.

Jayadeva, Gíta-govinda S. l. e. a. 8°.

Chiranjíva, Vidvanmoda-tarangíní. S. l. e. a. 8°.

Mayúrabhatta, Súryya-s'ataka. Calcutta 1892 (1872). 8°.

Bhavabhuti, Uttaracharita, a Sanskrit drama. Edited with notes and explanations by Iswarachandra Vidyáságara. 3d ed. Calcutta 1876. 8°.

Subandhu, Vásavadattá comm. par S'ivaráma. Calcutta 1874. 8°.

Banabhatta, Kàdambarí. Calcutta 1919 (1863). 8°.

Bhartrihari, Vairàgya-S'ataka S. l. e. a. 8°.

Vis'àkhadeva, Mudrá-ráksbasa adnot. J'ívánanda Vidyáságara. Calcutta (1881). 8°.

Vishnus'armmá, Hitopades'a éd. par Kálémohana-Bhaṭṭâcharyn. Calcutta 1938 (1882). 8°.

S'ríharshadeva, Ratnávalí ed. S'ivanáthas'armá. Calcutta 1796 (1874). 8°.

Bhaṭṭanáráyana, Vení-Sanhára adnot. par Táránatha-Tarkavachaspati. Calcutta 1875. 8°.

On lit au dos de chaque volume:

Illustrious Hara Kumara Tagores Sanskrit library.

Par l'auteur, M. **R. C. Temple**:

Prospectus of: The legends of the Panjab. To be published in numbers, monthly if practicable, if a sufficient number of copies be subscribed for. Price per number one Rupee. Bombay et London.

Brochure en 10 exemplaires pour être distribués.

A brief exposition of a theory of universal Grammar. Lahore 1883.

Brochure en 13 exemplaires pour être distribués.

Par M. **W. S. W. Vaux** de la part de M. **Terrien de Lacouperie**:

Early history of the Chinese civilisation. A lecture (Published by Rob. W. Douglas) With plate. London 1880. 8°.

The silver coinage of Tibet. London 1882. Extrait.

On the history of the archaic chinese writing and texts. London 1882. Extrait.

Par M. **Th. H. Thornton**:

Quarante photographies de sculptures greco-bouddhiques découvertes près du 'Yusufzai' sur la frontière du Nord-Ouest de la Province du Punjab dans l'Inde Britannique.

Par l'éditeur M. **A. Tien**:

رسالة عبد الله بن اسمٰعيل الهاشمى الى عبد المسيح بن اسحٰق الكندى يدعوه بها الى الاسلام

1880.

Par l'auteur, M. **G. de Vasconcellos Abreu**:

Fragmentos d'una tentativa de estudo scoliastico da epopeia portugueza. Para commemoração do tricentenario de Camões. Leiden 1880. 8°.

Manuel para o estudo de säoskrito classico. Tome II Chrestomathia. Lisboa 1883. 8°.

De l'origine probable des Toukhares et de leurs migrations à travers l'Asie. Louvain 1883. Extrait.

Par l'auteur, M. **A. Weber**:

Indische Studiën, Band XVI. Leipzig 1883. 8°.

Par l'auteur, M. G. A. Wilken:

Over de verwantschap en het huwelijks- en erfrecht bij de volken van den Indischen Archipel. Leide 1883. 8°.

En 25 exemplaires pour être distribués.

Par l'auteur, M. H. Winkler:

Les premières feuilles de l'ouvrage: Uraltaische Völker und Sprachen, qui est sous presse.

EXCURSIONS ET FÊTES.

Les autorités municipales de Leide ont donné le lundi 10 Septembre aux membres du Congrès une soirée dans la grande salle et le jardin de Zomerzorg. La salle avait été décorée pour cette occasion, et le jardin brillamment illuminé. Bon nombre d'habitants de Leide avec leurs dames s'étaient empressés de venir par leur présence augmenter l'animation de la fête.

A huit heures et demie, les membres du Congrès se réunissent dans la salle, où ils trouvent M. de Laat de Kanter, Bourguemestre de Leide, entouré de MM. les Echevins et de MM. les Membres du Conseil Municipal.

M. DE LAAT DE KANTER adresse aux hôtes de Leide les paroles suivantes :

Messieurs les Membres du Congrès international des Orientalistes,

C'est avec une vive satisfaction que je vous salue au nom de la ville de Leide, qui est heureuse et fière de vous recevoir.

Lorsqu'il y a deux ans vous avez désigné Leide pour y tenir votre prochaine réunion, nous avons vivement senti combien cette décision était honorable pour nous.

Je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs, quel prix les habitants de Leide, dont la vie se passe au milieu d'un monde savant, ont mis à votre résolution et quelle joie ils ont eue à la perspective de voir se réunir ici tant d'hommes illustres. Nous n'avions qu'un souci; c'était la crainte que notre ville relativement petite ne saurait pas vous faire une réception digne de vous. Toutefois, Messieurs, si nous ne pouvons pas, sous plusieurs rapports, nous mesurer avec Paris, Londres, St.-Pétersbourg, Florence ou Berlin, je vous prie d'accepter l'assurance que nulle part on ne pourrait vous accueillir avec plus de cordialité qu'ici, et

j'ose me flatter, que si, d'une part, votre Congrès répond à votre attente pour ce qui regarde la science, de l'autre part vous ne nous quitterez pas sans emporter quelque agréable souvenir de Leide et de ses habitants.

Ce discours est vivement applaudi, et M. KUENEN, Président du Congrès, répond en ces termes:

Messieurs,

Ce qui me frappe tout particulièrement dans ce moment, c'est la nécessité où nous sommes de distinguer entre les personnes et la qualité dont elles sont revêtues. Que deux Hollandais, deux citoyens de la ville de Leide, se servent de la langue française pour s'adresser la parole l'un à l'autre, voilà ce qui au premier abord semble étrange. Mais substituez les qualités aux personnes, et tout s'explique. Vous, Monsieur le Bourgmestre, vous êtes le chef et le représentant d'une ville universitaire, et vous souhaitez la bienvenue à un Congrès international de savants; moi, je suis la bouche, la trop indigne bouche, de cette grande assemblée, composée en majeure partie de personnes qui n'entendent pas notre langue. C'est donc au nom de nos hôtes étrangers et en me plaçant à leur point de vue que je tâcherai de répondre aux paroles si bienveillantes qui nous ont été adressées.

Messieurs les représentants de Leide, c'est un beau spectacle que vous nous offrez en ce moment; c'est l'université, indissolublement liée à la ville où elle est établie; c'est la ville, vivant pour ainsi dire de la vie de sa fille, participant à ses soucis comme à sa gloire, prête aujourd'hui comme toujours à lui venir en aide, regardant et traitant ses hôtes comme les siens..... Messieurs, qui que nous soyons, cette intime union nous touche profondément. Oui, c'est là ce qui devrait se voir partout; c'est, sur ce point, l'idéal réalisé! Nous sommes fiers d'en être témoins.

Mais ce n'est pas uniquement en spectateurs que nous sommes ici. Nous sommes personnellement les objets de votre hospitalité et de votre bienveillance. Permettez-nous de vous en remercier bien vivement. Quant à votre ville, notre sympathie lui était acquise d'avance. Nous en savions assez sur son histoire, sur l'héroïsme de ses habitants, sur leur industrie, pour nous intéresser à elle et pour lui vouloir du bien. Et maintenant, émus par tant de marques de l'intérêt que vous nous portez, comment ne pas saluer avec joie cette occasion de vous exprimer notre reconnaissance et de former des vœux pour la prospérité de cette antique cité? Messieurs, veuillez être nos interprètes auprès de ceux que vous repré-

sentez! Dites leur combien leur bonté nous touche! Nous en garderons fidèlement le souvenir. Pour le moment, nous ne pouvons y répondre qu'en disant tous d'un seul cœur: Vive la ville de Leide!

Durant la soirée la musique de la garde nationale de Leide, établie dans un kiosque au milieu du jardin, a exécuté une série de morceaux bien choisis. Un temps magnifique a favorisé la fête.

Le mercredi soir à six heures un train spécial attendait à la station les membres du Congrès, pour les conduire à la halte de l'avenue de Nieuw Oostende. De là une promenade de quelques minutes les amenait, dans le bois de la Haye, à la maison d'été de la Nouvelle Société, ou Société littéraire, de la résidence. A l'entrée du terrain le Président de la Société, M. VAN MAANEN, adresse aux visiteurs quelques courtes et chaudes paroles de bienvenue; sur quoi M. KUENEN exprime au nom du Congrès la reconnaissance de tous pour l'hospitalité dont ils sont l'objet et qui va leur permettre de se délasser de leurs travaux en écoutant d'excellente musique. Ce n'était pas trop dire. La musique du corps des grenadiers et chasseurs, une des meilleures musiques militaires de l'Europe, fit entendre ce qu'elle avait de mieux dans son répertoire. Parmi les morceaux exécutés il y en avait du reste quelques uns qui avaient été choisis exprès à l'occasion de la visite que l'on attendait, comme l'ouverture de Sakuntala de Goldmark.

Bientôt après les compliments échangés à l'entrée, les membres du Congrès se trouvèrent agréablement installés pour écouter le concert dans la meilleure partie du terrain, que l'on avait eu l'amabilité de leur réserver. Tout le reste était occupé par une foule de messieurs et de dames de la Haye.

Quand la première partie du programme musical eut été exécutée, des feux de Bengale rouges et blancs vinrent quelques instants répandre sur toute la scène leur lumière féerique, quoique éphémère. Puis le Bourgmestre de la Haye, M. PATIJN, souhaita aux membres du Congrès la bienvenue au nom de la commune administrée par lui. Il déclara qu'aucune ville des Pays Bas, pas même la résidence, n'avait le droit de se montrer jalouse de ce que c'était la cité de Leide qui avait été choisie pour servir de siége au Congrès. Quelle autre ville, en effet, pouvait se vanter de posséder une université dont les annales présentassent une si brillante liste de noms illustrés par les études orientales? N'était-ce pas Leide qui avait eu, pour ne parler que des morts, les Scaliger, les Van

der Palm, les Dozy? La Haye cependant n'en était que plus heureuse de pouvoir ménager à messieurs les Orientalistes, venus de toutes les parties du monde, quelques instants de délassement sous ce toit de verdure, autour de ces vieux troncs, témoins des siècles écoulés dont les savants s'efforcent de percer les mystères. La résidence se sentait très heureuse et très honorée de cette visite, et M. le Bourgmestre espérait que les membres du Congrès emporteraient tous, en rentrant dans leurs pénates, un souvenir agréable de cette soirée.

Ces paroles furent saluées d'applaudissements enthousiastes, au milieu desquels la musique entonna l'hymne national, sur quoi le Président du Congrès s'exprima à peu près en ces termes:

Monsieur le Bourgmestre,

Nous sommes très-sensibles à l'honneur que vous nous faites. En vérité, nous aurions été reconnaissants si l'on nous avait simplement permis de nous asseoir quelque part dans un coin — quelque peu spacieux cependant, puisque nous sommes si nombreux — pour écouter les sons harmonieux de la musique. Mais on nous comble; déjà à l'entrée, l'honorable direction de ce Cercle vient nous souhaiter la bienvenue, et maintenant vous-même vous voulez bien vous rendre au milieu de nous pour nous saluer au nom de la ville royale qui nous reçoit dans son enceinte. Vraiment, si vous l'aviez voulu, vous auriez pu vous dispenser de cette démonstration, si honorable pour nous. Vous auriez pu vous dire que la Haye et le Congrès des Orientalistes n'ont rien en commun. Mais vous en avez jugé autrement et, si vous voulez me permettre d'exprimer mon avis personnel, vous avez bien fait! Certes, il serait assez difficile de démontrer que toutes les sections dans lesquelles notre Congrès se divise ont un rapport direct avec la ville que vous représentez. Mais parmi ces sections il y en a une, la section de la Malaisie et de la Polynésie, qui se sent ici chez elle, dans la résidence royale, d'où part la direction suprême du gouvernement des Indes Orientales, et qui compte parmi ses habitants toute une colonie de Néerlandais qui dans ces régions lointaines ont bien mérité de la patrie et de la science. La courtoisie dont vous vous plaisez à faire preuve à l'égard des savants qui s'appliquent à cette partie des études orientales, vous avez voulu l'étendre à nous tous, et surtout aux étrangers qui prennent part au Congrès. Je le répète, Monsieur le Bourgmestre, nous sommes profondément touchés de l'accueil qui nous est fait et dont le prix vient encore d'être rehaussé à nos yeux, maintenant qu'il a trouvé en vous un

interprète si éloquent. Daignez accepter l'assurance de notre vive gratitude! Parmi les beaux souvenirs que nous emporterons de la Hollande, celui de l'hospitalité dont nous jouissons ici et de l'honneur que vous nous faites ne sera pas un des moins précieux!

A l'issue du concert, les membres se rendirent en ville en suivant les avenues du bois, et allèrent encore visiter l'hôtel de l'Institut royal pour la philologie, la géographie et l'ethnographie des Indes néerlandaises. Ils y furent reçus par une députation du comité, MM. Wijnmalen, van Deventer et Kniphorst. En quelques paroles bien choisies le premier de ces messieurs exprima la satisfaction que lui causait cette visite, vu le vif intérêt que l'Institut prenait aux travaux du Congrès, et il termina son allocution en portant une santé au Congrès dans la personne de son président. Ce toast fut accueilli avec la chaleur qu'il méritait, et M. Kuenen remercia, tant en son nom qu'au nom du Congrès, non seulement pour ce bon accueil, mais encore pour l'intérêt que, dès le début, l'Institut royal avait montré au Congrès et dont il venait de donner une nouvelle preuve par le cadeau qu'il lui avait offert. Il souhaita en terminant à cette institution une longue et florissante existence.

A onze heures et demie un train spécial ramenait les excursionistes à Leide.

A neuf heures et demie du matin, le jeudi 11, un nouveau train spécial reçut les membres du Congrès pour les transporter à Amsterdam. Près de la station d'arrivée se trouvaient trois petits bateaux à vapeur, qui bientôt, chargés de leur précieuse cargaison de savants, sillonnèrent les canaux de la ville dans la direction de l'Exposition internationale, où trois membres du Comité les avaient précédés en voiture. Dès leur arrivée les membres du Congrès se rendent au bâtiment des Colonies néerlandaises. Introduits par deux des membres du Comité directeur, ils se réunissent dans la cour du bâtiment, où ils sont accueillis par le Comité au complet, au nom duquel le President, M. M. S. Pels, leur adresse ces paroles:

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

En vous voyant entrer dans cette enceinte du bâtiment des Colonies néerlandaises, j'espérais serrer la main de mon ami, notre Président d'honneur, Monsieur le Professeur Veth, qui, plus qu'aucun de nous, a par ses connaissances étendues contribué à l'organisation de notre Ex-

position; je l'avais prié de vous souhaiter la bienvenue par une de ces paroles bien senties dont il est le maître, mais puisqu'un douloureux évènement dans sa famille l'empêche d'être présent, permettez-moi, Messieurs, de vous adresser quelques mots.

En attendant que notre premier magistrat, Monsieur le Bourgmestre, vous souhaite ce soir la bienvenue dans la capitale des Pays-Bas, permettez-moi de le devancer en vous remerciant cordialement et sincèrement d'avoir bien voulu honorer cette Exposition de votre présence. Nous nous sentons fiers, Messieurs, de nous voir entourés en ce moment de tant de célébrités, venues de toutes les parties du globe pour rendre visite à notre Exposition, à notre grand tournoi de tous les peuples, et de pouvoir profiter de leurs critiques ou nous réjouir de leur approbation de nos travaux.

Certainement, Messieurs, vous trouverez notre œuvre incomplète, c'est le sort de toute création humaine; mais si nous n'avons pas entièrement réussi, quoiqu'ayant mis deux années de notre vie à organiser cette Exposition, c'est que vous trouvez devant vous des laïques, des gens de pratique et non de science, qui ayant passé de nombreuses années dans ces Indes qui leur sont chères et qu'ils considèrent comme leur seconde patrie, connaissent mieux les Orientaux et les Orientales que les secrets de cette science approfondie dont vous êtes les apôtres. — Cependant, en dehors du commerce, de l'industrie, de la géographie de ces peuplades éloignées et qui sont bien représentées, j'aime à croire que dans notre Exposition l'ethnographie ne vous paraîtra pas indigne d'un examen; il y a entre autres la chronique de la Maison du Prince Pakoe Alam, c. à. d. le clou auquel le ciel est suspendu, la chemise (pardon, Mesdames!) du Sultan Adam de Bandjirmassing, ornée de 200 prières adressées à Allah, ainsi qu'une foule d'habitations, de mosquées, d'armes et d'idoles, qui sans nulle doute exciteront votre intérêt.

Et en même temps que nous serons trop heureux de vous servir de Ciceroni, j'ai l'honneur de vous présenter les Commissaires et Délégués des sections des Colonies anglaises, espagnoles et françaises ainsi que des Indes anglaises, venus ici pour vous rendre hommage et vous faire les honneurs des trésors dont ils ont embelli notre Exposition.

Je vous invite, Monsieur le Président, à commencer votre tournée dans la section d'un pays terriblement éprouvé en ce moment, celle des Indes néerlandaises; je suis convaincu que cette visite, accomplie par tant d'hommes compétents, profitera à la divulgation des connaissances de ces belles îles de la Sonde, de cette Insulinde, qui, comme l'a dit notre

grand écrivain, enlace l'Equateur comme un collier d'émeraudes; et avec la ferme conviction que la présence de tant de lumières restera un point lumineux dans les annales de cette Exposition, je vous souhaite encore, Messieurs, cordialement la bienvenue!

Vive la science!

L'assemblée ayant répondu à ce discours par des applaudissements prolongés, le Président du Congrès se fait l'interprète des sentiments de ses confrères et adresse au Comité les paroles qui suivent:

Messieurs,

Vous avez droit à notre reconnaissance la plus vive par l'accueil si hospitalier que vous nous faites et par la courtoisie avec laquelle vous nous souhaitez la bienvenue. Dirai-je que cette réception si bienveillante nous étonne? Non, Messieurs, il sera à la fois plus vrai et plus courtois de dire que, sans prétendre y avoir droit, nous nous attendions à un accueil comme celui qui nous est fait par vous. Il ne m'appartient pas de faire le panégyrique de votre Exposition, et quand même cela entrerait dans ma compétence, je devrais m'en abstenir dans ce moment, puisque ceux au nom desquels j'ai l'honneur de vous adresser la parole en ont à peine dépassé le seuil. Mais il me sera permis cependant de proclamer ce que tout le monde sait et reconnaît, à savoir que votre œuvre, entreprise dans l'intérêt du commerce et de l'industrie, a été dès le commencement marquée au coin de la science. J'en appelle à la manière dont votre Comité a été composé, à la série des catalogues que vous avez publiés, aux conférences scientifiques organisées par vous à l'occasion de l'Exposition. Ayant compris de cette manière la tâche dont vous vous êtes chargés, vous n'avez pu qu'approuver hautement le Congrès international des Orientalistes d'avoir fait coïncider sa session avec le spectacle que vous nous offrez ici, et c'est aussi pour cela que vous avez facilité autant qu'il était en votre pouvoir la visite que nous avions projeté de faire maintenant à l'Exposition. Mais, quelque conforme qu'elle soit à l'esprit qui vous anime et vous dirige, l'hospitalité avec laquelle vous nous accueillez n'en est pas moins une faveur qui nous touche profondément et qui vous donne droit à toute notre gratitude. Permettez-moi, Messieurs, de vous en donner l'assurance sincère! Votre bonté sera consignée dans les annales de notre Congrès et nous en garderons tous l'agréable souvenir.

Après avoir fait honneur aux raffraichissements libéralement préparés pour eux, les membres du Congrès s'empressèrent de commencer leur voyage à travers les richesses de l'Exposition, pilotés de la manière la plus prévenante par les membres du Comité directeur.

Le soir du même jour, entre huit et neuf heures, les excursionistes, qui avaient fini par se disperser, arrivaient les uns après les autres à l'hôtel de ville, pour répondre à la gracieuse invitation qui leur avait été faite par les autorités municipales. Notre Congrès se rencontra ainsi dans les salles de l'hôtel de ville avec les membres du Congrès du commerce et de l'industrie, alors réuni à Amsterdam.

Le Bourgmestre, M. VAN TIENHOVEN, adresse aux hôtes de la ville l'allocution suivante:

Messieurs!

Le conseil municipal d'Amsterdam est heureux de vous recevoir dans son hôtel de ville.

Je vous remercie tous en son nom de ce que vous avez bien voulu vous rendre à notre invitation. C'est dans une ville commerçante comme Amsterdam, que vous Messieurs, dignes et illustres représentants des sciences et des lettres, du commerce et de l'industrie, vous pouviez être assurés de trouver un accueil cordial et sympathique, parce que, mieux peut-être qu'ailleurs, on y comprend et apprécie les rapports intimes et les liens indissolubles qui rattachent entre elles la vie matérielle, objet du commerce, et la vie idéale, objet de la science.

L'histoire de toutes les nations, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, nous apprend que les relations commerciales, qui mettent l'homme en rapport avec l'homme et établissent des liens entre les nations les plus éloignées, ont été et sont encore la base de toute civilisation et en même temps la source féconde des sciences, chargées d'éclairer l'homme sur les lois auxquelles il est assujetti dans sa lutte pour l'existence et pour son bien-être moral et matériel.

Eh bien! Messieurs, cette grande vérité, la ville d'Amsterdam et notre patrie tout entière ne l'ont pas apprise dans l'histoire ancienne et moderne — elles en sont, pour ainsi dire, les preuves vivantes.

Je n'ai pas à vous rappeler, Messieurs les membres du Congrès international des Orientalistes, les services que notre patrie a rendus en particulier à votre science, lorsque, cherchant les biens matériels, elle a créé des relations commerciales, premièrement avec le Levant, puis avec les

Indes orientales et occidentales. Et quant à Amsterdam, vous pouvez en parcourant notre ville juger si son fidèle historien n'a pas dit vrai, en affirmant que la ville d'Amsterdam doit son existence, son développement et sa prospérité à l'alliance qu'elle a toujours su maintenir active entre le commerce et les sciences, au »contubernium" auquel nos prédécesseurs ont toujours convié Mercure et Minerve.

Si nous sommes fiers, Messieurs, de ce que la cité de Leide, appuyée sur sa glorieuse histoire et sur son dévouement à la chose publique, forte du culte qu'elle continue de rendre aux sciences et aux lettres, a pu à juste titre et de plein droit réclamer l'honneur de vous réunir dans son enceinte, nous sommes fiers aussi de vous montrer la capitale de notre patrie, à laquelle celle-ci est redevable pour une grande part de son commerce et de ses colonies. Si notre pays vous cite avec orgueil les noms de son Scaliger, de son Golius et de son Warner, il pourra aussi vous parler de ses Houtman, de son van Neck, de son Olivier van Noord et de tant d'autres de ces hardis navigateurs, qui partaient des ports d'Amsterdam pour aller à la conquête des richesses des pays d'outremer.

Certainement, Messieurs, ce n'est ni le moment ni le lieu de vous adresser un discours. J'en ai dit assez pour vous faire comprendre pourquoi le Conseil municipal est heureux de vous saluer dans son hôtel de ville. Nous pouvons le dire sans vanité, cet hôtel de ville d'Amsterdam, s'il n'a pas été le théâtre de grandes actions dont le monde ait retenti — a été et veut rester toujours un paisible atelier, où l'on travaille au progrès social en encourageant autant que possible le commerce et en favorisant en même temps les sciences et les lettres. — Et pour cela, Messieurs, nos annales conserveront fidèlement le souvenir de votre visite, que nous nous plaisons à considérer comme un hommage rendu à la ville d'Amsterdam; celle-ci est fière de pouvoir l'accepter comme mérité par les efforts qui se font dans le présent et par le passé glorieux de notre chère patrie.

Recevez donc le salut respectueux et cordial du Conseil municipal de la ville d'Amsterdam.

M. Caroti, de Florence, ayant répondu au nom du Congrès du commerce et de l'industrie, M. von Roth remercia à son tour le Bourgmestre dans les termes suivants:

Mein Herr Bürgermeister! Gestatten Sie mir, einem Süddeutschen, in schlichten deutschen Worten Ihnen unseren Dank für die ausgezeichnete Aufnahme auszusprechen, welche diese Stadt uns heute gewährt hat.

Bei uns im Binnenland sieht man mit Achtung und Staunen auf die grossen reichen Seestädte, denen unsere Flüsse zuströmen, und die uns hereinbringen, was aus der Ferne über das Meer kommt. Ich selbst erinnere mich des Eindrucks, den mir Amsterdam machte, als ich vor vierzig Jahren zum ersten Mal es gesehen habe, wie ich von der Universität weg in die Welt hinauszog, um zu sehen und zu lernen. Heute aber ist dieser Eindruck noch überboten. Die alte, die Züge einer einfacheren und doch grossen Vergangenheit tragende Stadt ist inzwischen auch glänzend geworden.

Wir alle werden diesen Tag, an welchem alle Thüren sich uns geöffnet und herzliche Gastfreundschaft uns empfangen hat, zu den schönsten zählen, die dieser Congress uns gebracht hat.

Meine Collegen und Freunde werden freudig einstimmen, wenn ich ein Hoch ausbringe auf das grosse und prächtige Amsterdam.

La soirée se continua ensuite, fort animée, au milieu des conversations assaisonnées par des raffraichissements, fort nécessaires à cause de la chaleur, que la munificence municipale ne cessait de faire circuler. Enfin l'heure de se séparer étant venue, le Président du Congrès demanda la permission de dire encore quelques mots et, l'ayant obtenue, s'exprima à peu près dans ces termes:

Mijnheer de Burgemeester!

Een der artikelen van ons Reglement luidt: »Les langues officielles du Congrès sont le hollandais, le français et le latin". Van de bevoegdheid, mij daardoor verleend, om in de moedertaal te spreken, maak ik dezen éénen keer, in de hoofdstad van Nederland, gebruik. Ons bezoek spoedt ten einde; reeds zijn velen onzer op weg naar den trein, die ons naar Leiden zal terugvoeren. Doch vóórdat wij allen van hier gaan, nog één woord! Wij hebben ons hierheen begeven in het vooruitzicht van een schoonen dag. Wij wisten, dat wij in Amsterdam veel te zien en te bewonderen zouden hebben, en wij vertrouwden, dat wij daar welkom zouden zijn: Amsterdam zou zichzelve niet ongelijk worden en hare aloude belangstelling in de wetenschap en hare beoefenaren niet verloochenen. Maar op zulk eene ontvangst, als ons dezen morgen en thans in de zalen van het Stadhuis ten deel viel, had niemand onzer gerekend.

Onze stoutste verwachtingen zijn verre overtroffen. Ontvang, Mijnheer de Burgemeester, onzen hartelijken dank! En laat mij daaraan een wensch mogen toevoegen. De hoofdstad des Rijks verkeert in een tijdperk van krachtsontwikkeling en voorspoed. Ieder Nederlander verheugt zich daarover en is er trotsch op. Vergun ons daarmede in te stemmen en den afscheidsdronk te wijden aan de grootheid van Amsterdam: zij bloeie door de kunsten des vredes!

Un train spécial, parti d'Amsterdam à onze heures et demie, ramena les membres du Congrès à Leide en moins d'une heure.

Le vendredi à cinq heures du soir un grand banquet réunissait plus de deux cents convives dans la »Stadsgehoorzaal". La salle était ornée d'une profusion de plantes, aqxquelles on avait ajouté les drapeaux de toutes les nations représentées au Congrès, et en outre celui du Brésil, pays dont l'Empereur avait bien voulu accepter la qualité de membre honoraire du Congrès. Les Ministres des affaires intérieures et des colonies avaient été empêchés de prendre part au banquet. Le Gouvernement était représenté par son Excellence le Ministre de la guerre, M. Weitzel, assis à la droite du Président. Le premier toast est porté à S. M. le Roi, par le Président, dans les termes suivants:

A sa Majesté le Roi des Pays-Bas! Toujours et partout dans la Néerlande ce toast est accueilli avec enthousiasme. Qui que nous soyons et quelles que soient nos convictions religieuses ou politiques, tous nous nous rangeons autour du Roi, issu de la Maison d'Orange-Nassau, héritier et représentant de ces princes illustres qui ont fondé notre indépendance nationale, et lui-même garant et gardien de notre unité, de nos libertés et de la prospérité de la patrie. Messieurs, vous qui vous trouvez en ce moment réunis sur ce sol, vous que remplissent des sentiments de bienveillance et d'amitié à l'égard de vos hôtes, et qui ne leur souhaitez que du bien, vous aimerez à vous associer à nous, Néerlandais, dans les vœux que nous formons pour le salut de notre Prince, de l'héritier de la couronne et de toute la famille royale: Vive le Roi!

Tous les convives se lèvent et un »Vive le Roi et la maison royale"

retentit dans la salle. Les paroles du Président ayant été télégraphiées au Roi, S. M. répond par un télégramme de remerciement et de félicitations.

Le Président, prenant une seconde fois la parole, dit:

Aux Ministres de la Couronne! Vous n'avez pas besoin, Messieurs, d'une longue harangue pour vous décider à faire écho à ce toast. »Ubi rerum testimonia adsunt, quid opus est verbis?" Nous avons entendu dans notre séance d'ouverture l'éloquent discours du Ministre de l'Intérieur, notre Président honoraire. Nous avons remarqué avec une vive satisfaction dans cette même séance la présence des Ministres des Colonies et de la Guerre. Nous savons, nous les membres du Bureau, que ce n'est qu'à leur grand regret que deux de nos Ministres n'assistent pas à ce repas, et tous nous saluons avec d'autant plus de joie Son Excellence le Ministre de la Guerre, membre de notre Congrès et par conséquent déjà l'un des nôtres avant que d'être auprès de nous le représentant d'un Ministère auquel nous nous sentons redevables du succès, quel qu'il soit, qui a couronné nos efforts. A toutes ces marques de l'intérêt et de la sympathie que le Cabinet porte à nos études, il vient d'en ajouter une nouvelle, la plus frappante de toutes. Il y a quelques instants, notre secrétaire, M. de Goeje, m'a fait part d'une dépêche télégraphique du Ministre de l'Intérieur, l'autorisant à acheter pour la Bibliothèque de l'Université la collection de manuscrits arabes du Sheikh Amîn al Madani, acquise par la Maison Brill et offerte par elle en premier lieu au Gouvernement des Pays-Bas..... (Applaudissements universels et prolongés). Messieurs, je n'insiste pas. Qu'il me soit permis d'exprimer, au nom du Congrès, notre vive gratitude. Et vous tous, unissez-vous à votre Comité dans ce toast, qui, cette fois-ci, est autre chose encore qu'une coutume ou une cérémonie: Aux Ministres de la Couronne!

M. le Ministre Weitzel répond:

Messieurs!

Je remercie Monsieur le Président des bonnes paroles qu'il a adressées au gouvernement de S. M. notre Roi. Je suis heureux de pouvoir être, auprès de mes Collègues, l'interprête, non seulement de ces paroles, mais surtout des acclamations bienveillantes dont vous avez bien voulu les saluer.

Messieurs! Si je porte mes regards sur tant d'hommes d'élite accourus de près et de loin, stimulés uniquement par l'amour de la science, je me dis que c'est un grand bonheur qu'il y ait un lien assez puissant pour réunir des hommes de nationalités si diverses, de croyances si divergentes et d'ailleurs d'intérêts si différents, des hommes qui se connaissaient déjà avant que de s'être rencontrés et qui s'aiment, parce que — chose impossible dans le monde physique, mais ordinaire dans l'ordre moral et intellectuel — qui s'aiment parce qu'ils ont un amour commun, l'amour de la même science.

Félicitons-nous, Messieurs, de la force vivifiante et en même temps si pleine d'aménité et si rassurante de la science. Je dis si rassurante, car si elle rapproche déjà les esprits d'élite de tout l'univers, elle doit infailliblement finir par rapprocher aussi les peuples et par établir, à la fin, la paix et le bonheur sur la terre.

Messieurs les savants étrangers! nous autres Néerlandais, nous vous sommes reconnaissants de ce que vous avez bien voulu rendre sur notre terre natale un témoignage si éclatant de ce que la science peut faire et fera pour l'humanité. Nous nous sentons plus que jamais rapprochés de vous, attirés vers vous, et nous espérons que vous emporterez de la vieille Hollande un souvenir plein de bons sentiments et de cordialité.

M. Cust ayant obtenu la parole, rappelle que, parmi les choses les plus excellentes qui peuvent être internationales, se trouve la science, représentée par ce Congrès. Mais il y en a une encore plus noble que nous pouvons aussi représenter. C'est la bienfaisance internationale. L'orateur, obéissant à un désir qui lui a été exprimé par plusieurs de ses confrères, propose d'exercer cette bienfaisance en faveur des victimes de l'épouvantable catastrophe causée par l'éruption du volcan de Krakatau et de donner par là en même temps à la Hollande une marque publique de sympathie.

Cette proposition ayant été accueillie avec enthousiasme, M. Cust prie quelques jeunes demoiselles que son œil a découvertes sur la galerie avec leurs mamans, de descendre dans la salle pour se charger de l'office de quêteuses. Celles-ci s'empressent de répondre à cet appel. Le contenu des aumônières improvisées des jolies quêteuses se trouve être d'environ 2000 francs.

M. le Président propose que la somme recueillie soit remise, au nom du Congrès, à M. le bourgmestre de Leide et déclare que cet incident ajoutera un beau souvenir à ceux que le passage du Congrès laissera dans le pays.

M. Schefer ayant obtenu le parole, dit:

Mes premières paroles seront des paroles de gratitude et des expressions sincères de remerciements pour l'accueil cordial qui nous a été fait dans votre heureuse patrie. Dès notre arrivée, nous avons été entourés des soins les plus empressés et nous avons été l'objet des prévenances les plus délicates. Je considère comme le premier et le plus agréable de mes devoirs de vous en exprimer aujourd'hui publiquement toute notre reconnaissance.

Nous avons été heureux de nous trouver réunis dans cette cité si paisible et pourtant si illustre. Nous qui avons fait des études orientales l'occupation de toute notre vie, nons nous plaisons à proclamer que nous avons eu pour premiers guides, dans ces études, Erpenius, Golius et les maîtres éminents de l'école de Leyde. Leurs traditions sont encore vivantes, et je ne veux point blesser la modestie des savants professeurs de cette université en rappelant ici les services qu'ils ont rendus et qu'ils rendent tous les jours à la linguistique, à la géographie, à l'histoire et à toutes les sciences qui ont pour objet la connaissance de l'Orient.

M. le bourgmestre d'Amsterdam nous parlait hier, avec l'accent du patriotisme, des relations commerciales et de la richesse de la capitale néerlandaise. Il me permettra de rappeler aujourd'hui que les flottes hollandaises ont depuis près de trois cents ans sillonné l'Océan Indien depuis le golfe Persique jusqu'aux ports de la Chine. Vos compatriotes y ont fondé des établissements qui sont encore aujourd'hui florissants.

Ils ont fait apprécier aux populations qui leur sont soumises deux bienfaits que les peuples orientaux ont rarement connus: une administration intègre et une justice impartiale. L'extension du commerce n'a point été le seul objet des préoccupations d'Amsterdam. Cette ville a eu le glorieux privilège d'être l'asile des persécutés: ils y ont trouvé la tolérance la plus complète pour leurs croyances, un aide et un appui dans leur infortune. C'est dans votre cité qu'ont été imprimés ces monuments de l'érudition classique qui sont encore aujourd'hui consultés, et ces grandes collections de voyages qui ont paru dans toutes les langues et qui ont fait connaître à l'Europe les contrées lointaines de l'extrême Orient. Veuillez agréer aujourd'hui les vœux que nous formons pour la capitale de votre patrie; nous y associons de tout notre cœur, et d'une manière toute spéciale, la ville et l'Université de Leyde, qui contribue d'une manière si éclatante à la gloire de la patrie hollandaise. Plusieurs

d'entre nous avaient déjà emporté des fêtes du centenaire de 1875 un souvenir dont rien n'avait altéré la vivacité. Ceux qui se trouvent pour la première fois dans vos murs garderont de leur visite un souvenir aussi durable et aussi reconnaissant.

Je vous demande, Messieurs, la permission de boire à la prospérité de la Hollande et à la renommée littéraire et scientifique de l'Université de Leyde.

M. DILLMANN, Président du Congrès précédent, connaît par expérience toutes les difficultés que les organisateurs du Congrès ont eu à surmonter. Il faut tout prévoir, tout régler d'avance, même les plus petites minuties. Donc, si le sixième Congrès a été couronné de succès, tout l'honneur en revient à M. le Président et aux autres membres du Comité d'organisition, auxquels l'orateur offre ses sincères félicitations.

M. HUNFALVY rappelle les rapports amicaux qui ont toujours existé entre la Hongrie et les Pays-Bas, rapports non seulement politiques, mais encore spécialement scientifiques. Il rend témoignage de l'estime que ses compatriotes nourrissent pour les savants et les études universitaires de la Hollande et propose de boire à la prospérité de l'Université de Leide et au bien-être de ses professeurs.

M. VAN GEER, recteur de l'Université, répondant aux bons vœux de M. Hunfalvy, fait observer que la science ne peut véritablement vivre et se développer que dans un pays où règne la liberté.

M. le PANDIT KRISHNAVARMÂ, délégué de l'Inde britannique, dit:

It gives me sincere pleasure to rise in obedience to the call of our distinguished President, but I must not spoil your good dinner by a long speech. I will merely say that I should be quite overpowered and almost rendered speechless by my deep sense of gratitude for the kindness with which you have treated me and the honour you have conferred upon me, did I not feel that in honouring me you are simply expressing your regard for the country I represent. Perhaps however I may tell you one thought that is in my mind. I really think that the Scriptural saying that »Wise men come from the East" is no longer true; on the contrary we in the East have been long convinced that wisdom comes from the West.

Let me now drink your health in *Lemonade*, as I did two years ago at Berlin on a similar occasion, and allow me to wish you every happiness in the words of one of our best Vedic hymns:

ओ३म् भद्रं कर्णेभिःशृणुयाम देवा भद्रं पश्येमाक्षभिर्यजत्राः।
Om-Bhadram karnebhih śriṇuyâma devâ bhadram paśyemâkshabhir yajatrâh |

स्थिरैरङ्गैस्तुष्टुवाꣳसस्तनुभिर्व्यशेमहि देवहितं यदायुः॥
Sthirair aṅgais tushtuvêṃsas tanubhir vyaśemahi devahitam Jadâyuh—

स्वस्ति न इन्द्रो वृद्धाश्रवास्स्वस्ति नः पूषा विश्ववेदाः।
Svasti na indro vriddhaśravâs svasti nah pûshâ viśva-vedâh

स्वस्ति नस्तार्क्ष्यो अरिष्टनेमिः स्वस्ति नो बृहस्पतिर्दधातु॥
Svasti nastârkshyo arishṭanemih svasti no brihaspatir dadhâtu ||

॥ओ३म् शान्तिश्शान्तिश्शान्तिः॥
|| Om Śântiś śântiś śântih ||

Cédant aux prières de plusieurs membres, M. RAMDAS CHUBILDAS chante un hymne sanskrit qu'il a composé en l'honneur du Congrès, et que l'on peut résumer comme suit [1]):

Sarasvatî, la déesse de la sagesse, habitait anciennement l'Inde et elle s'y est glorieusement manifestée dans les ouvrages de philosophes tels que Yaimini et que Gotama, de poètes tels que Bhâravi, Kâlidâsa et

---

1) L'hymne commence par ces vers:

तत्त्वान्वेषणभूरिलग्नमनसां ध्यानैकनिष्ठात्मनां
दृश्यादृश्यमिदंप्रतीतिविषयीभूतार्थजातं महत्।
निश्चेतुं व्यवसायिनां कतिपयैर्गूढार्थशब्दैः पुरा
या श्रोत्रैमिनिगोतमादियमिनां निर्विघ्नवाचिस्थिता॥

Les derniers vers sont:

अथतु विदुषां भूयान् भूयान् गणास्समुपैत्विह
वृत्ततु सकला प्राची विद्या प्रतीच्यनुकूलताम्।
वृत्ततु नितरां तत्संयोगो जगत्युपकारतां
विलसतु सदा विद्यादेव्यास्समुत्सवमङ्गलम्॥

Bhavabhûti, et aussi dans d'innombrables écrits traitant de la grammaire et de la rhétorique. C'était jadis. Il y a longtemps qu'elle est partie de l'Inde. Mais l'Occident l'a accueillie à bras ouverts. Ici on l'aime et on a soin d'elle; ici on l'honore et on la respecte, et les savants sont accourus de près et de loin pour prendre part à la fête qui devait se célébrer en son honneur. Tel est le spectacle que contemple le poète. S'en affligera-t-il? Non certes. Mais il a pourtant un regret; c'est de voir un si petit nombre d'Orientaux assister à la fête. Il espère qu'une fois il en sera autrement et il termine par ces vœux:

»Puissent les rangs des savants qui prennent part au Congrès se serrer toujours plus nombreux; puisse toute la sagesse de l'Orient trouver un bon accueil en Occident; puisse une telle assemblée de savants porter des fruits pour le progrès de l'humanité; puisse la fête solemnelle de la déesse de la sagesse, de Sarasvatî, se toujours célébrer avec joie!"

M. Bühler, ayant obtenu la parole, propose la santé du vice-Président du Congrès, M. Kern, en qualité de fondateur de l'école de Sanskrit à l'Université de Leide.

M. Nöldeke, se servant de l'allemand, fait l'éloge de l'école orientale de Leide, puis passant au latin, il continue en ces termes: Sed ut etiam vos, quicunque nostri sermonis non satis estis gnari, intelligatis quid velim, jam ea lingua utar, quae quondam fuit communis omnium doctorum. Bibamus in honorem viri, cui litterae orientales, imprimis arabicae, plurimum debent, principis societatis nostrae Tabarinae, viri etiam de his splendidis comitiis optime meriti; bibamus in honorem viri mihi per hos 25 annos amicissimi, conjunctissimi: Vivat floreat Johannes de Goeje!

M. Bool, échevin de Leide, s'exprime comme suit:

Messieurs, dans l'excellent discours que notre président a prononcé à l'ouverture de ce Congrès, il a fait allusion aux services réciproques que se sont rendus la théologie et les études orientales.

On trouve un pareil caractère de réciprocité quand on compare ces études avec l'objet même de leurs recherches, les peuples de l'Orient.

Un adage vulgaire dit que les sages viennent de l'Orient. Non seulement dans cette semaine cet adage est à juste titre à l'ordre du jour, il est aussi attesté par l'antiquité. Vous ne me désavouerez certes pas,

si je rappelle que la civilisation a eu son plus ancien essor sur les bords des grands fleuves de l'Asie orientale et dans les plaines que baignent le Tigre et l'Euphrate [1]), et que l'Europe doit pour une grande part son développement scientifique aux leçons que l'Asie lui a données.

Mais la marche de la civilisation a été très bizarre. Heureusement pour nous, elle n'a pas voulu se développer dans les régions qui l'ont vue naître; il lui a fallu pour chaque grand élan de développement d'autres conditions, d'autres circonstances, et ce besoin lui a fait chercher à chaque nouvel essor d'autres parties du monde. Voilà pourquoi l'Asie est arriérée et voilà pourquoi tant de peuples de l'extrême Orient végètent encore dans l'ignorance et la barbarie.

Mais, Messieurs, si de nos jours ces peuples sont mieux traités, — si, comme M. Schefer vient de le dire, ceux qui sont confiés à nos soins jouissent d'une administration intègre et d'une justice impartiale, et si pour tous les conditions nécessaires à leur développement commencent à se former, et à se former de manière à garantir qu'ils sortiront enfin du cercle étroit d'idées et d'occupations dans lequel ils sont restés captifs depuis tant de siècles, c'est grâce à l'influence salutaire qu'ont exercée et qu'exercent de plus en plus vos études et vos recherches.

J'ai pu m'en convaincre par un séjour d'une quinzaine d'années dans nos colonies, et cette conviction me fait rendre hommage aux éminents adeptes d'une science qui ne prend que pour rendre et qui, par cette réciprocité, par cette gratitude, contribuera considérablement à faire entrer à leur tour tous ces peuples dans les voies de la civilisation.

Messieurs, je vous propose de boire à l'influence continue, à l'influence croissante des études orientales.

M. VAN TIENHOVEN, bourgmestre d'Amsterdam, propose de boire encore une fois à la santé du Président du Congrès, M. Kuenen, »de cet homme éminent, dit-il, dont la vaste érudition n'est surpassée que par son aimable modestie."

M. WEBER, de Berlin, ayant obtenu la parole, dit:

Geehrte Festgenossen und Collegen!

Gestatten sie mir, an die Worte meines geehrten Freundes Dillmann

1) M. Bool, à qui j'avais demandé de me donner ses paroles par écrit, fait observer, en me les envoyant, qu'il aurait dû faire mention également du pays fertilisé par le Nil. (d. G.)

anzuknüpfen, indem ich Ihnen zurufe: le roi est mort, vive le roi! Der jetzige Congress neigt sich dem Ende zu, es lebe der nächste Congress! Und zwar veranlasst mich dies, einen kurzen Rückblick auf die Geschichte und die Idee dieser Congresse zu werfen.

Sie wissen, dieselben sind, wie so manches Heilsame und Gute, uns aus Frankreich gekommen; und, wenn ich nicht irre, weilt sogar der Begründer, der Vater derselben unter uns. Er hat die Freude gehabt, zu sehen, wie sein Kind von Stufe zu Stufe gewachsen ist. Jeder der auf die erste Versammlung, in Paris folgenden Congresse, in London, Petersburg, Florenz, Berlin, hier, ist ein Fortschritt über den vorhergehenden hinaus gewesen. Zu Anfang traten allerlei Bedenken entgegen. Sie sind aber siegreich überwunden. Das Kind ist jetzt erwachsen und steht kräftig da. Der Nutzen dieser Congresse hat sich bewährt; er ist ein gemüthlich-moralischer sowohl wie ein wissenschaftlich-belehrender.

Für uns Orientalisten, die wir der Natur der Sache nach im Ganzen wenig Zusprach unter unsern Compatrioten haben, ist es nicht so ohne (um mich dieses Ausdruckes zu bedienen), dass wir hier einmal in einem grösseren Kreise uns zusammentreffen. Die Wissenschaft hat kein Vaterland, geht über die Grenzen hinweg. Man fühlt sich hier unter Freunden. Das ist die gemüthliche Seite. Es fehlt aber auch nicht an moralischem Einfluss, an erziehender Kraft. Meine Herren! es ist zwar ein altes schönes Dictum, dass die Wissenschaft: »emollit mores nec sinit esse feros." Aber, wenn wir der Wahrheit die Ehre geben wollen, so müssen wir bekennen, das uns Gelehrten doch recht oft eine gute Dosis ferocitas inne wohnt. Dem Professor auf dem Katheder darf, wie dem Pfarrer auf der Kanzel, Niemand widersprechen. Und wenn man die Feder in die Hand nimmt, so denkt man recht oft nur an die Sache, nicht zugleich an die Person, während doch Beides nicht getrennt werden sollte. Da ist es denn nun für uns eine wahre Wohlthat, wenn diese Congresse uns mit unseren Gegnern persönlich zusammenbringen. Da schwindet die Infallibilität, da schwindet die Härte. Man ist auch genöthigt, die Gegengründe die viva voce angeführt werden, sofort zu prüfen und sich *klar* zu machen, was man zu entgegnen hat. Das hält denn auch frisch. Wer immer neue Ziele sich steckt, wird nicht alt. Ich selbst gehöre ja nun auch schon zu der *alten Garde*, von deren Mitgliedern ein Jeder nur wünschen kann, dass auch von ihm das unsterbliche Wort gelten möge: la garde meurt, elle ne se rend pas. Das ist denn aber nur dann möglich, wenn man sich stets auf dem Posten hält und fühlt. Und dazu helfen uns diese Congresse.

Es bleibt nun noch die ganz unmittelbar wissenschaftliche und belehrende Bedeutung derselben, durch Mittheilungen neuer Facta, Vorführung neuer literarischer etc. Funde, belehrende Einführung in bisher unberührte Gebiete u. s. w. Nun, meine Herren, in dieser Beziehung war der diesmalige Congress ganz besonders hervorragend. Der Ausflug nach Amsterdam hat uns denn auch mit dem Orient in lebendige Beziehung gebracht, uns das Leben seiner Bewohner anschaulich vorgeführt, und wirklich lebendiges Leben uns vor Augen gestellt.

Nun so möge denn der *nächste* Congress den jetzigen, wie dieser seine Vorgänger, an Interesse und Bedeutung noch übertreffen. Vivat, floreat, crescat, er lebe hoch!

Ensuite M. Humme, ancien Résident aux Indes néerlandaises, porte le toast suivant:

Messieurs,

L'Institut Royal d'Ethnographie et de Philologie des Indes néerlandaises à la Haye et la Société appelée »Indisch Genootschap" nous ont honorés de leurs confiance, M. le Dr. Juynboll, M. Robidé van der Aa et moi, en nous désignant pour être leurs représentants au Congrès qui a réuni tant de dignes personnes, célèbres par les résultats de leurs études des langues orientales. Si j'ai demandé la parole, c'est pour vous rendre hommage, Messieurs, au nom des sociétés susdites; c'est encore pour remercier, au nom de la science, ceux d'entre vous qui, en publiant les fruits de leur travail, ont contribué d'une manière fort considérable aux progrès de la connaissance des langues orientales vivantes et mortes. Que de fois vous avez fait jaillir une brillante étincelle dans les ténèbres qui recouvrent l'histoire des peuples; dans les mystères de leur religion, en déchiffrant, par des combinaisons ingénieuses, les restes de leur écriture, taillée dans des matières à moitié anéanties, et dont la clef s'était perdue dans le cours des siècles. Ce sont là des services immenses, rendus à l'étude de l'histoire des peuples et à la philosophie.

C'est à vous, Messieurs, que je bois. Puissiez-vous avoir le courage et la force de continuer vos recherches, la torche de la science à la main, afin d'écarter de plus en plus le rideau mystérieux qui voile à nos yeux le passé des peuples anciens dans l'Orient.

Le dernier toast est celui de M. Marre, de Paris, qui propose la santé des dames dans les termes suivants:

Messieurs,

Le pays qui nous donne son hospitalité fraternelle occupe une très grande place dans l'histoire, une place d'honneur parmi les nations. Son passé glorieux est connu du monde entier.

Les Néerlandais de nos jours sont en possession d'une double souveraineté: ils sont les maîtres de l'Europe savante dans le vaste domaine de la philologie, de l'histoire et de la géographie océaniennes; ils sont les maîtres-souverains et en même temps les instituteurs et les éducateurs des peuples de l'Archipel indien. La première de ces deux souverainetés, ils l'exercent avec une parfaite courtoisie; ils s'acquittent des graves devoirs que leur impose la seconde, en hommes profondément convaincus que les fonctionnaires du gouvernement des Indes néerlandaises ont charge d'âmes et doivent administrer la justice aux indigènes avec douceur et impartialité.

La patrie néerlandaise a le droit d'être fière de son passé, fière de son présent. Elle sera pleine d'espérance en l'avenir, si elle porte ses regards sur cette jeunesse patriotique et studieuse, qui peuple sa florissante Université de Leyde et ses autres écoles.

Mais permettez-moi de vous le dire, Messieurs les Hollandais, dans l'œuvre de votre passé, dans l'édification de votre avenir, il est juste d'attribuer une large part à la mère de famille, à la première institutrice de l'enfance, à vos compagnes si dignes et si dévouées.

Avec un profond respect je porte un toast aux dames de la Hollande.

Le banquet s'est terminé à 10 heures.

Pendant toute la semaine, les cercles d'Amicitia, de Concordia, de Minerva, (cercle des étudiants) et de Musis Sacrum à Leide, et le Nouveau Cercle ou Cercle littéraire de la Haye appelé »Witte Societeit", ont été ouverts aux membres du Congrès.

Le mardi soir, 11 Septembre, il y avait concert de la chapelle des Grenadiers et Chasseurs de la Haye, dans le jardin de Zomerzorg, à Leide. Le propriétaire, M. Couvée, y avait invité les membres du Congrès ainsi que leurs dames.

De même, le samedi soir, 15 Septembre, il y avait concert de la chapelle du 4me régiment d'infanterie dans le jardin du cercle d'Amicitia et les membres du Congrès y avaient été invités.

APPENDICE.

Le Bureau du sixième Congrès, s'étant constitué comme Comité de permanence, a soumis à MM. les Trustees du Musée britannique par la lettre suivante le vœu émis par le Congrès dans la séance de clôture:

To the Trustees of the British Museum.

My Lords and Gentlemen,

We the undersigned, President and Secretary of the Council of the sixth Congress of Orientalists (held at Leiden from the 10th to the 15th of this month), have the honour to transmit to you the following resolution, which was unanimously adopted by the Congress, and to give utterance to the hope that you will give it your favourable consideration, and will take such steps as you may deem expedient to bring it to the notice of Her Majesty's government. We feel no doubt whatever that the expression of your approval of this proposition wil have due weight with the Ministry and Parliament of Great Britain, and that the treasures which are confided to your charge may thus be rendered even more accessible and more useful to the scholars of the Continent than they are at the present time.

We have the honour to remain,
My Lords and Gentlemen

Your most obedient servants
A. KUENEN
President.
M. J. DE GOEJE
Secretary.

LEIDEN, September 1883.

Cette lettre fut envoyée à M. Bond, bibliothécaire en chef du Musée, avec une lettre adressée à lui-même et conçue dans les termes suivants:

To E. A. Bond Esq., LL. D.,
Principal Librarian of the British Museum.

Sir,

As President and Secretary of the Council of the sixth Congress of Orientalists, we beg to address to your care the enclosed letter to the Trustees of the British Museum, and to request that you will kindly lay it before them at the earliest opportunity. We venture to express the hope that the resolution of the Congress may meet with your approval and support, and that your period of office may thus be signalised by the introduction of another useful reform in addition to the many which have already been introduced since you became Principal Librarian.

We have the honour to remain,

Sir,
Your most obedient servants
A. KUENEN
President.
M. J. DE GOEJE
Secretary.

LEIDEN, September 1883.

En réponse à cette lettre, le secrétaire du Comité reçut la lettre suivante de M. Bond:

British Museum, 16th October, 1883.

Sir,

The Resolution of the Congress of Orientalists held at Leiden from the 10th to the 15th of September last, authorising the Council to submit to the Trustees of the British Museum an expression of their desire that the Trustees would endeavour to obtain power to lend Manuscripts to learned persons residing in foreign countries, has been considered by the Standing Committee; and I am instructed to reply that, although the Committee are impressed with the advantages of being able to lend a manuscript in rare instances under certain circumstances for use by a private student in a foreign country, they foresee so many and such serious risks and inconveniences likely to attend upon the exercise of such a power, that they think it unadvisable to seek to obtain it.

I have the honour to be,

Sir,
Your obedient servant,
EDW. A. BOND.

En même temps avec la lettre à MM. les Trustees partit une lettre

particulière du Président, M. Kuenen, à M. le Ministre Gladstone, pour solliciter le haut appui du Gouvernement britannique pour la réalisation du vœu, au cas MM. les Trustees feraient un accueil favorable à la proposition du Congrès.

Conformément à la résolution du Congrès, prise également dans la séance de clôture, de soumettre à Sa Majesté la Reine d'Angleterre le vœu que le Gouvernement de S. M. veuille nommer une commission spéciale, composée des sinologues les plus éminents, et la charger de compiler un Dictionnaire chinois-anglais et anglais-chinois complet, le Comité s'est adressé à S. M. dans ces termes:

To
Her Most Gracious Majesty
VICTORIA,
Queen of Great Britain and Ireland,
Empress of India,
etc. etc. etc.

We the undersigned, President and Secretary of the Council of the sixth Congress of Orientalists, held at Leiden from the 10th to the 15th September 1883, have the honour to submit to Your Majesty the following resolution, which was unanimously adopted by the Congress, and to give utterance to the hope that Your Majesty will give it a favorable consideration, and will order such steps to be taken, as may be calculated to satisfy the serious want of a complete Chinese Dictionary.

We permit ourselves to subjoin a note by Prof. G. Schlegel regarding the urgency of such a Dictionary, and remain

Your Most Gracious Majesty's
humble servants

LEIDEN, March 1884.

A. KUENEN
President.
M. J. DE GOEJE
Secretary.

NOTE

CONCERNING THE URGENCY OF A COMPLETE CHINESE-AND-ENGLISH AND ENGLISH-AND-CHINESE DICTIONARY.

The undersigned, president of the fourth Section of the Congress of Orientalists held at Leiden in September 1883, has the honour to pre-

sent to the Council of the Congress the present note giving a résumé of the considerations which have led the said Section, as well as the united Congress, to adopt the motion proposed by him concerning the want of a complete Chinese *Dictionary*.

The want of a *complete* Chinese Dictionary is felt by all Sinologues, and has been universally acknowledged. Without speaking in any disparaging words of the existing Dictionaries, the makers of these Dictionaries themselves have acknowledged the insufficiency of their labour by the simple reason that it is a task too heavy for a single individual. The author of the largest and best Chinese Dictionary, Mr. S. Wells-Williams, said himself that »the years of study which are required in »a wearisome climate before a foreigner is even partially fitted for mak»ing a Dictionary has proved a serious hindrance to the preparation of »a complete Lexicon in the Chinese language. No one", continues he, »has yet sat down to the work, unfettered by other engagements, and »willing to spend his life in making a full Dictionary of this lan»guage".

The reason why a Chinese Dictionary ought, of necessity, to be more extended than the Dictionary of any other language is due to various causes. *First*, the vast extent of the literature, running over a space of more than 4000 years, has naturally involved many changes in the use of words by so many authors of different degree of intellect, genius and learning. *Secondly*, just as no European writer can dispense with illustrations drawn from a multitude of earlier sources, so that, even in the most familiar language, fragments of history and legend lie embedded almost unperceived, likewise this is done by the Chinese authors, with this difference, that, what with ourselves is at the most an exceptional feature, takes with the Chinese the character of a canon of literary art. Intricacies of allusion and quotation present themselves, consequently, at every turn in the written language, for the elucidation of which the existing dictionaries, either native or foreign, afford no clue, whilst special works as that of Mr. Mayer's Chinese Reader's Manual, contain not a hundredth part of the allusions met with in Chinese authors. His work, e. g., numbers only about 1300 illustrations of Chinese allusions, whilst the Chinese encyclopedical Dictionary *Kwang-sze-lui-foo* gives only for the illustrations of allusions to celebrated females 365 examples, and these only occupy 30 pages of a work consisting of ten volumes, containing each about 140 pages, which gives about *seventeen thousand* illustrations of the most frequent allusions found in Chi-

nese literature. Now, the *Kwang-sze-lui-foo* is even one of the smallest works of reference in this line, and is vastly surpassed in richness by other Chinese works of the same kind.

In consequence of the introduction of Buddhism in China, a vast Buddhistic literature has sprung up, having its own technical and religious expressions, none of which are explained in the common native dictionaries, and only very scantily in European dictionaries; whilst the whole vocabulary of the *Taoistic* religion has still to be compiled, as it is now, for Europeans at least, a complete *terra incognita.*

It is unnecessary to expatiate upon the numerous blunders and mistranslations committed even by Sinologues of good repute, in consequence of the insufficiency of the existing Chinese Dictionaries. They are well-known to each Sinologue, and have occasioned many serious and lamentable misunderstandings between highly honorable savants, to the detriment of their own name and repute.

If the existing Chinese-and-English Dictionaries are already very insufficient, the case is still worse with respect to the English-and-Chinese Dictionaries. With every consideration due to their authors, the Congress is of opinion that they are, each of them, quite inadequate to their object, *viz.* to enable a foreigner to translate, with their help, into good Chinese. They are simply reversed Chinese-English Dictionaries, and contain no genuine equivalents for western thought and expression; although a more profound study of the Chinese language would show that these equivalents exist abundantly. As a consequence of this insufficiency, even the Chinese *Bible-translation*, on which such a vast amount of labour and care has been bestowed, is, in several important passages, quite un-Chinese, the translators having satisfied themselves very often with translating literally a Jewish or Greek proverb or saying, in consequence of their ignorance of the corresponding Chinese proverb or saying. As a natural consequence, such a proverbial illustration, intended to strike the reader's mind, and to make a forcible impression on his heart, very often only either excites the Chinese reader's contempt or, at the least, a pitying sneer. We would refer the members of the Congress to an article on the New Testament in Chinese, by Mr. Herbert A. Giles, published in the 10th Volume of the »China Review" (pp. 149 seq.), where a whole series of examples of mistranslations and blunders are enumerated, and better renderings of the litigious passages are proposed.

But it is unnecessary to adduce examples. The insufficiency of the existing English-and-Chinese dictionaries is universally recognised, even by their authors, who are not to the blamed for having tried to supply with their single and individual forces a deficiency only to be supplied by the united efforts of several individuals.

Now, although the Congress is of opinion, that there are at present a sufficient number of able and learned Sinologues, willing to undertake each a part of the gigantean task of compiling such a Dictionary, they have been, and will be always deterred from undertaking it by the extraordinary expenses such a publication must, of necessity, involve. No individual fortune, nor editorial enterprise, can risk such a publication, which costs enormously and yields no profit to either author or publisher. Only a government is able to undertake such an enterprise; and, if the Congress has unanimously decided upon adressing itself to Her Britanic Majesty's Government, it is because it is convinced that Great-Britain has the first and most urgent claim to the honor of such a vast enterprise; not only on account of its important commercial and political relations with *China*, but, also, because such an enterprise, in which the whole learned world is deeply interested, would reflect at least an equal share of glory and distinction on Great-Britain, as has reflected upon the Russian Government by the publication of the great Petersburg Sanscrit Lexicon.

It would seem advisable, in case the Government of Great-Britain would give a favorable consideration to the resolution adopted by the Congress, that a handsome yearly allowance were granted to the collaborators of this Dictionary, in order to ensure a speedy and active completion of the work.

Abiding Her Majesty's pleasure of assent to the wish expressed by the Congress, the undersigned humbly takes the liberty of suggesting the following names of Sinologues to whom Her Majesty could intrust the compilation of the intended Dictionaries, leaving these gentlemen at liberty to add to this list such other Sinologues as they will deem advisable:

Rev. S. Wells Williams, author of several Chinese Dictionaries.

Rev. James Legge, Professor of Chinese, Oxford.

Rob. K. Douglas, Professor of Chinese, Kings College, London.

Rev. E. J. Eitel, author of a Sanscrit-Chinese Dictionary.

Rev. J. Edkins, Peking.

The marquis d'Hervey St. Denis, professor of Chinese at Paris.

Léon de Rosny, professor at the École spéciale des langues orientales at Paris.

The last two gentlemen are in possession of the immense lexicological material left by the late Professor Stanislas Julien, the eminent Sinologue.

Professor Georg von der Gabelentz at Leipzig, author of two Chinese Grammars.

LEIDEN, January 1884.

G. SCHLEGEL,
Professor of Chinese at the Leyden University.

En réponse à cette lettre, le secrétaire du Comité reçut la lettre suivante de M. T. V. Lister:

Foreign Office. April 5th, 1884.

Sir,

I am directed by Earl Granville to acknowledge the receipt of a Petition to Her Majesty, signed by the President and yourself on behalf of the Sixth Congress of Orientalists held at Leyden in September last, together with a Note from Professor Schlegel, pointing out the importance and advantages to be derived to Literature by the publication of a complete Chinese-English Dictionary, and urging that Her Majesty's Government should grant a yearly allowance to the compilors of the Work.

I am to inform you, in reply, that Her Majesty's Government fully appreciate the significance of the question, and that whatever decision Her Majesty's Government may be enabled after careful consideration to arrive at shall be communicated to you without delay.

I am,

Sir,
Your most obedient, humble servant,
T. V. LISTER.

Il fut résolu dans la 5me séance de la 2me section que MM. Ascoli et Schmidt seraient priés de présenter au prochain Congrès leur rapport sur un système international de transcription (voyez plus haut p. 136). Le secrétaire du Comité a fait part de cette résolution à MM. Ascoli et Schmidt et leur a envoyé un exemplaire du Bulletin n. 7 contenant le procès-verbal de la séance.

Dans cette même séance, la section adopta à l'unanimité le vœu que

les sculptures gréco-bouddhiques qui ont été découvertes sur la frontière nord-ouest du Panjâb soient mises plus à la portée des savants de l'Europe (voyez plus haut p. 141). Le Comité n'a pas fait de démarches pour porter ce vœu à la connaissance du Gouvernement de l'Inde; il doit se contenter de faire un appel à tous ceux qui peuvent contribuer à la réalisation de ce vœu et de solliciter leur appui.

La 5me section avait, dans sa troisième séance, émis le vœu »qu'on adresse aux gouvernements qui possèdent des colonies dans l'Orient et aux sociétés orientales la demande de faire rassembler et publier tous les proverbes, chansons et traditions des peuples, pendant qu'il est encore possible de le faire." (Voyez ci-dessus p. 174). Le Comité a la satisfaction de pouvoir annoncer que l'Institut royal de philologie, de géographie et d'ethnographie des Indes néerlandaises, de la Haye, a pris l'initiative pour appeler l'attention des sociétés savantes sur la proposition de M. Long, par la circulaire suivante:

THE HAGUE, December 1883.

Gentlemen,

In the last session of the fifth section of the Congress of Orientalists, held at Leyden in Holland in September last, the subject of the best mode of preserving and publishing the Proverbial Literature and Folk Lore of the East was brougt before the members by Reverend Js. Long, a Member of the Royal Asiatic Society, formerly Clergyman at Calcutta, now residing in London.

At his proposal the following resolution was passed:

»That the collection, interpretation and publication of the proverbial literature, songs and folk lore of the East is urgent at the present time, when Oriental society is in a transition state.

»This Proverbial literature, handed down from remote ages through the memory of the people, elucidates in many points the social conditions, feelings, and opinions of the masses, besides throwing light on various questions of philology, archaeology, and history.

»The rescuing from oblivion of those Eastern traditions can best be carried out by a Committee drawing up a circular on the above basis, to be transmitted to learned Societies in Holland, England, France and Russia, in order that they may refer them in the East to Oriental societies, schoolmasters, editors of newspapers and periodicals and Christian missionaries."

As the resolution was passed at a Congress held in Holland, it seems

but rational, such a Congress not being a permanent body, that one of the Dutch learned societies should give effect to it.

The Royal Colonial Institute of the Hague has therefore resolved to carry out the plan with respect to the Dutch colonies in the East by forwarding the above resolution, with a request that replies be sent to the Batavian Society of Arts and Sciences at Batavia. They hope you may be able to take similar action regarding the Eastern colonies or possessions of your country.

The Colonial Institute of the Hague does nothing but transmit the above resolution to the different learned societies, who they think might give effect to it, leaving it to these to do that in the manner they will think best.

Though Spain and Portugal were not mentioned in the resolution, the Institute thought that the learned societies in these countries ought also to receive this circular.

They beg to add as their opinion that the replies to this circular ought in each of the above mentioned countries or their colonies to be sent to but one of the learned societies, who should collect and publish them, and that many of the Eastern Proverbs might perhaps be classified under the following list of special heads:

Aboriginal Tribes,
Agricultural Classes,
Age and Youth,
Anger and Hate,
Animals, Birds and Fishes,
Classes in Society,
Clergy and Sects,
Commerce,
Co-operation,
Courage,
Covetousness and Money,
Change of Customs,
Death and Life,
Doctors and Medicine,
Envy and Hatred,
Family Relations and Home,
Festivals and Holy-Days,
Gluttony and Drunkenness,
Government and Government Officials,
Gratitude,
Health,
Hope and Faith,
Ignorance and Knowledge,
Industry,
Language, Archaisms,
Landlord and Peasant,
Law, Lawyers and Justice,
Love and Mariage,
Master and Servant,
Moderation and Temperance,
Monks and Ascetics,
Parents,
Persons and Places,
Plants and Trees,
Professions and Trades,
Prudence,
Purity,
Punctuality and Opportunity,

Races, Tribes and Castes,
Times and Seasons,
Tongues and Dialects,
Village Systems,
Weather Wisdom,
Wit,
Women.

The Royal Institute for the Philology, Geography and Ethnology of Netherlands India.

H. KERN,
President.
T. C. L. WIJNMALEN,
Secretary.

Le Comité a examiné les trois mémoires présentés au Congrès dont les titres ont été donnés plus haut, p. 26. Aucun de ces mémoires n'appartenant au vaste domaine des études orientales, auquel ils ne font que toucher, il ne pouvait être question de les insérer dans les Travaux du Congrès. On les a renvoyés aux auteurs.

OMISSION DANS LA LISTE DES MEMBRES.

Autriche-Hongrie (p. 13):

W. Tomaschek, Dr., professeur à l'Université, Anna Str. 19, Graz.

CHANGEMENTS DE DOMICILE.

Allemagne (p. 11):

J. F. M. Curdy, Königsplatz 13II, Leipzig.

E. Hardy, Dr., Liebfrauenstr. 7, Mainz.

Autriche-Hongrie (p. 12):

G. Bühler, Dr., prof. à l'Université, Hermannsgasse 14, Döbling (Wien).

D. H. Müller, Dr., prof. à l'Université, Herrengasse 31, Döbling (Wien).

Grande-Bretagne (p. 17):

J. N. Strassmaier, Rév. père S. J., Mount Str. 111, London W.

Grèce (p. 17):

L. Myriantheus, Dr., Mortimer Street, Cavendish Square, London W.

Portugal (p. 18):

A. R. Gonçalves Vianna, prof. à l'Université, Largo da Ceraça 68, 2° E., Lisboa.

Russie (p. 19):

V. Baron von Rosen, Dr., prof. à l'Université, Nadeshdinskaja 34, St. Petersburg.

DÉCÉDÉS.

Th. Chenery.

F. Lenormant.

S. C. J. W. van Musschenbroek.

N. Trübner.

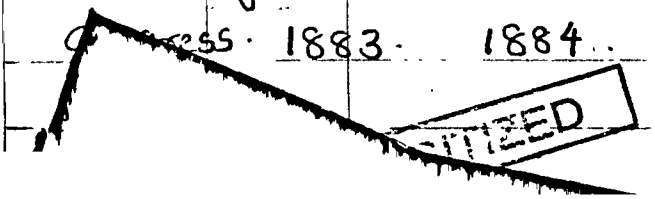
00047120

ORI
F6066
Int/Act

47120

International Congress of Orientalists
Oxford Lead

Acts of 6th International
Congress. 1883. 1884.



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018